



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Biogr. C. 50^{mm}—

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

127 1566

NOTICES
BIOGRAPHIQUES, LITTÉRAIRES
ET CRITIQUES
SUR LES
HOMMES DU CALVADOS

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ACTIONS
OU PAR LEURS OUVRAGES,

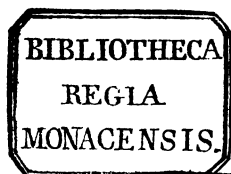
Par F. BOISARD.

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE.



CAEN,
IMPRIMERIE DE PAGNY,
Rue Froide, 29.

1848.
266.2



PRÉFACE.

J'exécute aujourd'hui ce que j'avais projeté il y a dix ans, lorsque je commençai à publier, dans l'*Annuaire* du Calvados, une série d'articles sur nos hommes illustres ; j'entreprends de compter les fleurons qu'ils ont apportés à la couronne de gloire qui fait briller la France entre toutes les nations. Avant de me livrer à ce travail, je me suis demandé si, à l'exemple du savant évêque d'Avranches, Daniel Huet, je pouvais comprendre au nombre de nos *Illustres* ceux qui, sans appartenir au Calvados par le lien de la naissance, y ont tenu par leurs familles ou par le long séjour qu'ils y ont fait. On peut invoquer d'excellentes raisons en faveur de l'affirmative ; mais je me suis proposé un objet spécial, et pour ne pas m'en écarter, il m'a semblé que je n'avais à m'occuper que des hommes nés dans la fraction de province qui forme aujourd'hui la démarcation de ce département. Ce n'est réellement qu'à ce titre qu'on peut revendiquer la part de renommée qu'ils ont prise dans les événements de leur époque ou dans la marche intellectuelle

des esprits. Je ne me suis écarté de cette règle que dans deux ou trois occasions où les probabilités m'ont paru pouvoir tenir lieu de preuves.

Fixé sur cette question, j'en ai abordé une autre qui présentait plus d'embarras. Quel est le degré de célébrité auquel il faut avoir atteint pour prendre rang parmi les illustrations de son pays ? Devais-je par égard pour Jacques de Cahaignes, les deux Halley et Huet lui-même, grossir mon livre d'une foule de renommées d'un jour, que rien n'explique ni ne rappelle ? Je ne l'ai pas pensé ; mais je n'ai pas cru non plus qu'il fallût pousser trop loin les exclusions. De ce que le temps n'a pas confirmé toutes les anciennes réputations, il ne s'ensuit pas qu'on doive les considérer comme n'ayant jamais existé et n'en tenir aucun compte. Ce serait donner un démenti aux faits et méconnaître l'intérêt qui s'attache à tout ce qui sert à constater les progrès de l'esprit humain. « Allons » doucement, dit Laharpe, et songeons que l'on pour- » rait bien quelque jour en dire autant de nous, et que, » quand on parlera de la fortune prodigieuse de quel- » ques ouvrages d'aujourd'hui, on aura quelque droit de » s'écrier aussi : O qu'alors on avait de grands succès » avec de bien petits talents ! Il faut que les siècles, » ainsi que les individus, se ménagent un peu les uns » les autres, de peur que ceux qui se moquent de leurs » pères ne soient à leur tour moqués par leurs enfants. »

J'ai dû me livrer à de longues recherches et me défendre de bien des préventions pour réunir et pour discuter nos titres disséminés dans des histoires sans critique, dans d'obscures archives et des biographies pleines

d'erreurs et de jugements passionnés. Les sources m'ont quelquefois manqué tout à fait. Rien de plus rare, par exemple, que de trouver dans nos vieilles chroniques l'indication de la date et même du lieu de la naissance des personnages qui se sont illustrés dans la carrière des armes, et dans les emplois ecclésiastiques ou civils. C'est à cette absence presque totale de documents qu'il faut attribuer le silence qu'à mon grand regret je me suis vu forcé de garder sur la plupart des célébrités normandes du Moyen-Âge.

Je livre au public une œuvre fort imparfaite, sans doute ; mais je l'ai conçue dans une pensée patriotique qui désarmera sa sévérité. Aujourd'hui que chaque département a sa statistique agricole, commerciale et industrielle, résumée par des chiffres incontestables (excepté pour ceux qui les font), il est temps de s'occuper avec quelques développements de la statistique de l'intelligence. C'est quelque chose que de constater des résultats matériels ; mais il importe surtout de provoquer des progrès ; et un moyen d'y parvenir, c'est de populariser les noms des hommes qui, par leurs services et leurs talents, se sont, à toutes les époques, placés aux premiers rangs de la civilisation.

NOTICES
BIOGRAPHIQUES, LITTÉRAIRES
ET CRITIQUES,
SUR
LES HOMMES DU CALVADOS

**QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ACTIONS
OU PAR LEURS OUVRAGES.**

A.

ABERNON (Pierre d'), poète du **xii^e** siècle, mal à propos désigné sous le nom de *Pierre de Vernon* dans les *Essais de la poésie française*. Il se donne lui-même celui d'*Abernun* dans sa traduction d'un ouvrage latin intitulé le *Secret des secrets* :

Mes or priez : pur Deu amur,
En cest fin pur le translatur
De cest livre, ki Pierre a nun
K'estreit est de ces d'Abernun,

Ke de bien fere li doint grace
E a nus tuz issi le face.

Abernou , dont on a fait par euphonie *Abenon* , est une commune du canton d'Orbec dont la famille de ce poète possédait la terre. Il est auteur d'un autre ouvrage qu'il désigne dans le premier sous le titre de la *Lumere as Lais* (Lumière des Laïques).

ACARIN (Guillaume), né à Grainville-sur-Odon, vers la fin du XII^e siècle. Au retour d'un voyage à la Terre-Sainte, il fonda à Caen, en 1219, l'église collégiale du Saint-Sépulcre, et en fut le premier doyen. Il lui donna la forme de celle qui porte le même nom à Jérusalem. Ses talents le firent employer par Philippe-Auguste et ses successeurs. On a avancé, mais sans preuve, que saint Louis l'avait chargé de bâtir à Caen le monastère des Jacobins. Mort dans cette ville, en 1246.

ALBIGNAC (Jean-Philippe-Aymar, baron d'), né à Bayeux en 1782. Entré au service comme simple cavalier, il conquiert ses épaulettes sur les champs de bataille, et fit avec le maréchal Ney, qui se l'était attaché comme aide-de-camp, les guerres de Portugal, d'Espagne et de Russie. Ce fut lui qui vint annoncer à l'Empereur, aux environs de Smolensk, que ce maréchal, épuisé par les efforts qu'il faisait pour soutenir la retraite de l'armée, depuis Viazma, se voyait obligé de reculer précipitamment jusque derrière le Dniéper. Il avait ordre de ne lui laisser

ignorer aucune circonstance de la démoralisation de l'arrière-garde. Dès les premiers mots, Napoléon lui ferma brusquement la bouche, en s'écriant : Colonel, je ne vous demande pas ces détails ! « Celui-ci se tut », dit M. de Ségur, comprenant que dans ce désastre, désormais irremédiable, et où il fallait à chacun toute sa force, l'Empereur craignait des plaintes qui ne pouvaient qu'affaiblir celui qui s'y laissait aller et celui qui les entendait. » D'Albignac fut un des 120 braves du 3^e corps qui repassèrent le Niémen les armes à la main. Colonel du 138^e régiment de ligne au commencement de la campagne suivante, il assista à la funeste journée de Leipzig, et prit part à la lutte glorieuse que Napoléon soutint pendant plusieurs mois sur le sol français contre toutes les armées de l'Europe. Sa soumission au gouvernement des Bourbons fut récompensée par le brevet de maréchal-de camp. Il se retira dans sa ville natale pendant les Cent-Jours, et fut élu membre de la chambre des représentants. Après la dissolution de cette assemblée, qui ne sut pas comprendre sa haute mission, Louis XVIII le nomma président du collège électoral de Bayeux ; mais cette espèce de candidature fut mal accueillie. On sait dans quel esprit se firent les élections parlementaires après la seconde abdication de l'Empereur. Malgré les garanties qu'il avait récemment données à la cause monarchique, il était difficile que l'ancien aide-de-camp

d'un maréchal proscrit triomphât des défiances des royalistes. Il ne fut pas nommé, et personne n'en fut surpris. Le Roi le fit gentilhomme de sa chambre en 1821. Deux ans après, il commanda une brigade en Espagne, sous les ordres du duc d'Angoulême. D'Albignac s'y signala en battant, à Fuente de Tieras, le général Palarea, et en contribuant à la prise de la Corogne. Mort à Madrid, le 29 octobre 1823. Il venait d'être promu à la dignité de grand officier de la Légion-d'Honneur.

ALIX, né à Honfleur, mort à Paris en 1794. Les amateurs estiment ses gravures des ports de Lisbonne et de Cadix.

AMBROISE, procureur général des pénitents, né à Lisieux; auteur de paraphrases latines sur les Évangiles et les Épîtres. Mort en 1630.

AMELINE (Jean-François), professeur d'anatomie à l'Ecole secondaire de Médecine de Caen, où il naquit le 28 août 1763. Il consacra toute sa vie à l'étude de cette science, qu'il aimait passionnément. On avait conçu avant lui l'idée de la dépouiller de ce qu'elle a de rebutant, en substituant aux *sujets* naturels des *modèles* en cire; mais ces modèles, quoique parfaits sous plusieurs rapports, manquent de solidité et ne se prêtent pas à l'agencement des parties entre elles lorsqu'on veut les réunir; M. Ameline suppléa à cet inconvénient; ses pièces d'anatomie artificielle peuvent se placer et déplacer à volonté.

Tous les hommes de l'art les ont admirées comme des chefs-d'œuvre d'exactitude. Malheureusement, cette ingénieuse invention ne paraît pas susceptible de se reproduire par le moulage. Mort à Caen, le 3 décembre 1835.

ANGOT DE L'ESPERONNIÈRE (Robert), né à Caen, poète contemporain de Jean Vauquelin de la Fresnaie, à qui il a adressé une ode. Ses ouvrages, publiés à Paris au commencement du **xvii^e** siècle, sous les titres de *Prélude poétique* et des *Amours d'Erica*, se composent de traductions des anciens et de sonnets, genre de poème dont on fait remonter l'origine aux Trouvères provençaux, et dont la vogue a duré jusqu'aux belles années de Louis XIV, sans qu'aucun succès remarquable ait justifié cet engouement.

ANNEBAUT (Richard d'), poète normand, sous le règne de saint Louis, auteur d'une traduction en vers français des Institutes de Justinien, composée en 1280 et imprimée dans la seconde moitié du **xv^e** siècle. Il est remarquable que le style de sa version n'est guère plus vieilli que celui d'Alain Chartier, tant les progrès de la langue furent lents dans l'intervalle qui les sépare. Richard était de la famille des seigneurs d'Annebault (Onebault ou Olnebault), dans l'arrondissement de Pont-l'Évêque, et, selon toute probabilité, il appartenait à la branche qui ne suivit pas le duc Guillaume en Angleterre.

ARGENTELLE (Louis-Marc-Antoine ROBILLARD d'),

né à Pont-l'Évêque , le 29 avril 1777. Son nom de famille était Robillard ; Argentello est celui d'une terre qu'il possédait dans la commune de Manerbe. Il fit fort jeune les premières campagnes d'Italie , obtint le grade de capitaine , et suivit le général Decaen à l'Île de France, en 1802. C'est tout ce qu'on sait de sa vie militaire, et ce n'est pas à ce titre qu'il occupe une place ici. Les événements de la guerre lui ayant permis de séjourner quelque temps à Florence , il fut frappé de l'exactitude avec laquelle les artistes italiens reproduisaient en cire les fruits de l'Europe. Il entreprit, dans sa nouvelle résidence, de perfectionner cet art , et de l'appliquer , au moyen d'une composition inaltérable , aux productions végétales des tropiques. Son travail était loin d'être terminé lorsque l'Île tomba au pouvoir des Anglais. Il prit le parti d'y rester et de se consacrer entièrement à cette œuvre. En 1826 , il rentra en France avec une brillante collection d'imitations des plantes et des fruits les plus rares , à laquelle il donna le nom de *Carporama* , et qu'il offrit l'année suivante à la curiosité des Parisiens. Une commission de l'Institut constata qu'on n'avait rien produit de si parfait en ce genre , et exprima le vœu qu'on recueillît ces objets dans un musée d'histoire naturelle. Malheureusement ce vœu n'a pas été réalisé , et d'Argentelle , mort à Paris le 12 septembre 1828 , n'a laissé à personne le secret de sa composition.

ASCELIN ou **ASSELIN**, nom d'un habitant de Caen, au **XI^e** siècle, qui, s'il faut en croire nos vieilles chroniques, acquit une sorte de célébrité; voici à quelle occasion. On était dans l'automne de 1087; Guillaume - le - Conquérant venait de mourir; ses restes, transférés à Caen, allaient être inhumés dans l'église de l'abbaye Saint-Etienne, lorsqu'au grand étonnement des assistants, Ascelin y mit opposition, en revendiquant comme son héritage le terrain qui venait d'être ouvert pour recevoir la dépouille mortelle du roi. Il fut fait droit à cette *clameur de haro*: cent livres d'argent acquittèrent la dette du défunt, et la cérémonie fut achevée.

ASSELIN (Gilles-Thomas), docteur de Sorbonne et proviseur au collège d'Harcourt, né à Vire en 1682, mort à Paris, le 11 octobre 1767. L'Académie française et celle des Jeux Floraux ont couronné quelques-unes de ses poésies, imprimées à Paris en 1725, et peu connues aujourd'hui. Ses *Odes sur l'existence de Dieu, la Foi et la Paix*, furent remarquées dans son temps, ainsi qu'une élégie touchante sur la mort de Thomas Corneille, qu'il eut pour maître. Il fut lui-même celui de notre célèbre aristarque Laharpe.

AUBIGNY (Marc-Antoine, comte d'), né à Falaise, au commencement du **XVIII^e** siècle, célèbre par la victoire de Saint-Cast, remportée sur les Anglais en 1758. Louis XV le nomma lieutenant-général, et lui donna quatre pièces de canon laissées par

l'ennemi sur le champ de bataille. Ces trophées ont été exposés jusqu'au commencement de la révolution dans la grande avenue du château d'Aubigny, près de Falaise. L'honneur de la journée de Saint-Cast lui fut disputé par son commandant en chef, le duc d'Aiguillon, fameux par ses démêlés avec les Etats de Bretagne; mais il paraît constant que d'Aubigny, qui commandait l'aile gauche de l'armée en qualité de brigadier, prit sur lui d'attaquer l'ennemi, et que c'est à sa vigoureuse intervention qu'on dut le succès de l'affaire. Il s'était déjà distingué dans d'autres occasions, notamment à l'escalade de Gand, en 1746, et dans l'action d'Alimbert, en Hesse, où les Hanovriens furent battus par les troupes françaises. Mort en 1777, à l'âge de 76 ans.

AUGE (Alain d'), prêtre habitué de la paroisse Saint-Jean de Caen, précepteur de Huet, évêque d'Avranches; auteur de poésies vantées par son élève, et de quelques ouvrages de controverse qu'il trouve *également subtils et pieux*. Né à Caen, où il est mort le 15 août 1683, à l'âge de 75 ans.

AUNOY ou AULNOY (Marie-Catherine Jumelle de Bénerville, comtesse d'), née à Bénerville, canton de Pont-l'Évêque, vers le milieu du xvii^e siècle. Ses *Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable depuis 1672 jusqu'en 1679* ne sont guère plus connus que ses *Mémoires sur la cour d'Espagne*; mais rien ne l'est davantage que ses *Contes des Fées*,

fort supérieurs à ceux de Perrault , sans en exempter *Peau d'Ane* , qui plaisait tant à La Fontaine. Lorsqu'on les relit , après l'âge pour lequel ils sont faits , on se rend facilement compte du goût qu'on y a pris dans son enfance. Les aventures s'y succèdent avec une variété digne des *Mille et une Nuits*. Le style simple et naturel de ces merveilleux récits ajoute beaucoup à leur charme , et c'est aussi leur principal mérite. Madame d'Aunoy raconte toujours , et ne s'élève jamais au-dessus de la portée de son jeune auditoire , qui l'écoute de toutes ses oreilles. Les curieux seuls connaissent son roman historique de *Jean de Bourbon , prince de Carency*. Il y a de l'imagination et de l'intérêt , mais trop d'incidents , dans les *Aventures d'Hippolyte , comte de Douglas*. Banni des cabinets de lecture pour faire place à une foule de romans nouveaux qui ne le valent pas , cet ouvrage de Madame d'Aunoy a encore aujourd'hui de nombreux lecteurs , surtout dans les campagnes. On le trouve dans les balles de tous les colporteurs de livres.

AVRIGNY (Hyacinthe-Robillard d') , jésuite , né à Caen , en 1675 , procureur du collège d'Alençon , après avoir été longtemps régent des basses classes. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe , depuis 1600 jusqu'en 1716* , l'ont placé au rang des bons écrivains de son temps. « Jamais , dit » Voltaire , on n'a mieux su discerner le vrai , le

» faux et le douteux. » D'Avrigny n'a pas montré le même discernement dans ses *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique* pendant la même période, tant il est difficile de se défendre de l'esprit de parti. Mort en 1719. On attribue sa fin prématurée au chagrin que lui causèrent les retranchements qu'on fit subir à ses ouvrages.

B.

BACHELEY (Jacques), né à Roncheville, près de Pont-l'Evêque, graveur à Rouen, où il est mort en 1781. On a de lui des Vues de Rouen et du Havre qui ne sont pas sans mérite.

BACON (Jeanne), fille de Roger, baron du Molley-Bacon, et la dernière héritière de la famille de Villers. Elle épousa Jean de Luxembourg, et mourut sans postérité en 1376. Les malheurs dont elle fut la cause innocente ont rendu son nom célèbre dans les fastes du moyen-âge. L'illustration de sa famille, jointe à une immense fortune, la fit rechercher par les principaux seigneurs de la province. Gelfroy d'Harcourt, baron de Saint-Sauveur-le-Vicomte, prétendant que Roger Bacon la lui avait promise pour son neveu, la disputa à Robert Bertrand, baron de Roncheville et maréchal de France, qui, de son côté, soutenait qu'elle avait été accordée à son fils. Philippe de Valois intervint inutilement dans la querelle; les concurrents s'oublèrent au point de tirer l'épée devant lui. Il les renvoya devant le parlement; mais, au lieu de s'y rendre, Gelfroy d'Harcourt alla assiéger le château de Neuilly, propriété de

l'évêque de Bayeux , Guillaume Bertrand , frère de son compétiteur. Le roi , qui probablement était favorable aux prétentions du maréchal , s'irrita contre Geoffroy d'Harcourt , dont Guillaume Bacon , oncle de Jeanne , Raoul Tesson et Richard de Percy venaient d'embrasser la cause. Ces trois seigneurs furent arrêtés et décapités à Paris en 1345 , sans information préalable. On essaya de justifier cette exécution sommaire en les accusant d'avoir voulu reconstituer le duché de Normandie au profit du baron de Saint-Sauveur. Proscrit et dépouillé de ses biens , ce dernier se réfugia en Angleterre. Edouard III était alors à la veille de conduire une armée dans la Guienne. Geoffroy le suivit dans cette expédition , et profita de la tempête qui retint pendant plusieurs jours la flotte du roi sur les côtes de Bretagne , pour le déterminer à attaquer la Normandie. On connaît les suites de cette terrible invasion , et la part honteuse qu'y prit Geoffroy d'Harcourt , en servant de guide à l'armée ennemie sous le titre de maréchal-général. Jeanne Bacon fonda , en 1366 , le prieuré hospitalier de Sainte-Elizabeth de Villers-Bocage.

BAILLIF DE LA RIVIÈRE (Roch LE) , médecin de Henri IV. Il a publié plusieurs ouvrages sur son art , et un *Traité de l'antiquité et de la singularité de la Bretagne Armorique*. Né à Falaise , vers 1540 , mort en 1605.

BAILLY (Antoine-François LE) , avocat à Caen ,

où il naquit le 4 avril 1758, débuta dans la carrière des lettres sous les auspices de Court de Gebelin. Il a donné quatre éditions de ses *Fables*, à partir de 1784, date de la première, qui fut dédiée au duc d'Orléans. La plupart des sujets sont de son invention, mais ce n'est là qu'un mérite secondaire dans l'apologue. Son style manque, en général, de précision, quoiqu'il vise à le rendre concis, et il est rare qu'il rachète le défaut de coloris par la naïveté de l'expression. Il y a des traits heureux et des vers charmants dans la fable intitulée *L'Aigle, la Taupe et le Hibou*, dans celle des *Deux Cirons*, et plusieurs autres disséminées dans les neuf livres qui composent son recueil. Ce n'était certainement pas un écrivain sans mérite; mais il en faut aujourd'hui un très-grand pour se faire une réputation durable dans ce genre de littérature, où Florian et Boisard sont placés eux-mêmes si au-dessous de La Fontaine. Il est auteur de plusieurs opéras qu'il ne put faire admettre au théâtre. Mort à Paris, le 13 janvier 1832.

BARIL (Jean), né à Saint-Pierre-sur-Dive, professeur de médecine à l'Université de Caen. Son *Livre de la physiologie et de la pathologie de l'homme, digéré par tables synoptiques*, fut imprimé dans cette ville en 1653, et lui valut quelque réputation.

BASNAGE (Samuel), né à Bayeux en 1638, ministre protestant dans cette ville, et ensuite à Zut-

phen. Les biographes le désignent sous le nom de **Basnage de Flottemanville**, pour le distinguer des autres membres de cette famille illustre dans la controverse et dans la science du droit. Il a laissé des *Annales ecclésiastiques* en latin, et une savante critique de celles de **Baronius**. Mort en 1721.

BASSELIN (Olivier). C'était un foulon de Vire, à la fin du **xiv^e** siècle et au commencement du **xv^e**. Ses chansons bachiques ont été recueillies, plus de cent cinquante ans après lui, par **Jean Lehoux**, poète de la même ville. Comme les vers d'**Homère**, ceux de **Basselin** ont été transmis aux âges suivants par la mémoire du peuple. C'est, du reste, le seul rapprochement qu'il soit permis de faire entre le chantre d'**Achille** et celui du cidre de Vire. Il y a de la facilité et de la verve dans ses chansons; mais ce ne sont pour la plupart que des inspirations de taverne, sans mélange des idées morales qui peuvent seules prêter du charme à ces sortes de compositions. Si, comme on l'a cru, peut-être un peu légèrement, **Basselin** a été parmi nous le créateur de la chanson à boire, il faut convenir que c'est là son principal mérite; il n'a rien appris d'**Anacréon** et d'**Horace**, ni rien enseigné à notre **Béranger**. La dernière édition de ses œuvres, publiée par **Jean Lehoux**, est intitulée : *Le livre des chants nouveaux du Vaudeville*. **M. de Bras** dit, dans ses *Antiquités de Caen*, que c'est de Vire que sont procédées ces chansons

que Vauquelin de la Fresnaie cite , après lui , dans le second livre de son *Art poétique* :

Chantant en nos festins , ainsi les Vau-de-Vire ,
Qui sentent le bon temps , nous font encore rire.

En voilà bien assez pour reconnaître qu'il est inutile de chercher une autre origine au *Vaudeville* , quoique celle-là ait été contestée. On croit qu'Olivier Bas-selin fut tué en 1418 , lors de la prise de Vire par les Anglais. La dernière pièce du recueil donné sous son nom , et une des meilleures , fut sans doute composée au commencement du siège.

Tout à l'entour de nos remparts
Les ennemis sont en furie ;
Sauvez nos tonneaux , je vous prie !

Prenez plutôt de nous , souldars ,
Tout ce dont vous aurez envie ;
Sauvez nos tonneaux , je vous prie !

Nous pourrons après , en buvant ,
Chasser notre mélan-colie ;
Sauvez nos tonneaux , je vous prie !

L'ennemi qui est ci-devant
Ne nous veut faire courtoisie ;
Vuidons nos tonneaux , je vous prie !

Au moins , s'il prend notre cité ,
Qu'il n'y trouve plus que la lie ;
Vuidons nos tonneaux , je vous prie !

Deussions-nous marcher de côté ,
 Ce bon sildre n'épargnons mie ;
 Vuidons nos tonneaux , je vous prie !

On peut encore , entre plusieurs autres , citer ce
 morceau , qui est bien dans le genre :

Hélas ! que faict un povre ivrogne ?
 Il se couche et n'occit personne ,
 Ou byen il dict propos joyeux .
 Il ne songe point en uzure ,
 Et ne faict à personne injure ;
 Buveur d'eau peut-il faire micux ?

Il serait facile de s'apercevoir par ces citations , lors
 même que son éditeur n'aurait pas pris soin de le
 dire , que les ouvrages de ce poète nous ont été trans-
 mis *corrigés et écrits suivant le langage* du seizième
 siècle. Reste à savoir si Lchoux ne s'est pas permis
 de plus grandes licences. On montre encore , dans les
 Vaux de Vire , mais uniquement sous la foi d'une
 tradition populaire , la maison du foulon chanson-
 nier qui les a immortalisés.

Voilà son toit modeste et son humble héritage ,
 Toit simple et dédaigné des hommes de notre âge ,
 Mais que l'ami des vers se plaît à visiter !

(CHÈNEBOLLÉ.)

BAUDRE (Bon-Michel-Pierre-Paul-François de) ,
 né dans l'arrondissement de Bayeux , en 1752, prin-

cipal du collège de cette ville et curé de Saint-Exupère. Il eut l'étrange idée de traduire en vers latins l'*Art poétique* de Boileau, et ne s'en acquitta pas trop mal. Mort en 1818.

BAYEUX (Georges-Louis), né à Caen, le 8 octobre 1752, avocat au parlement de Normandie et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Necker l'appela près de lui, et le fit premier commis des finances. Il fut depuis l'un des commissaires chargés de la formation et de l'organisation du département du Calvados. Avant cette époque, il s'était fait connaître comme littérateur par une traduction en prose des *Fastes d'Ovide*. Les notes qui l'accompagnent sont l'œuvre d'un homme érudit. On lui doit, en outre, quelques poésies, des *Réflexions sur le règne de Trajan*, des *Essais académiques*, le *Prospectus d'une nouvelle traduction de Pausanias*, etc. Aux idées philosophiques répandues dans ses écrits, on put juger que la révolution le trouverait disposé à adopter ses principes. Orateur doué d'une imagination vive et brillante, il ne vit d'abord dans le nouvel ordre de choses qu'une vaste carrière ouverte aux talents. Mais ses goûts, ses manières et ses habitudes sociales ne s'accommodèrent pas longtemps de l'allure violente des passions qui s'y précipitèrent de toutes parts. Devenu procureur-général-syndic du Calvados, il inspira bientôt des défiances à la faction ombrageuse qui se substi-

tuait partout à l'ordre. Il ne sortit du château de Caen , où il fut incarcéré en 1792 , que pour tomber , le 6 septembre , sous la balle d'un assassin. Le coup de fusil qui lui ôta la vie fut tiré sur la place Saint-Sauveur , en présence de la garde nationale , épouvantée d'un crime qu'on pouvait n'avoir pas prévu , mais qu'il aurait fallu punir.

BEAUMONT (Anne-Louise MORIN-DUMESNIL) , née à Caen , en 1729 , morte à Paris , en janvier 1783 , femme du célèbre avocat Elie de Beaumont. Le roman qu'elle a publié , sous le titre de *Lettres du marquis de Roselle* , est encore lu avec intérêt. Le but en est éminemment moral , et l'exécution annonce autant de goût que de sensibilité. Son mari était propriétaire de la terre de Canon , où il institua , en 1771 , *La Fête des bonnes gens* , à laquelle assistait chaque année tout ce que Paris comptait alors d'hommes distingués dans la robe et dans les lettres.

BELLENGER (Thomas) , prêtre , né le 6 janvier 1745 , à Caen , où il est mort , le 20 novembre 1824 , professeur de littérature française à l'Académie. Il commença par enseigner la rhétorique au collège du Bois , et devint ensuite principal du collège du Mont et recteur de l'Université. *Age quod agis* était sa maxime favorite d'éducation ; il se plaisait à la répéter à ses élèves , dont plusieurs sont devenus des hommes distingués. Ayant quitté sa patrie pour se soustraire au serment exigé par la constitution civile

du clergé, il y rentra en 1802, et obtint la chaire de littérature lors de la réorganisation de l'Académie universitaire. On a de lui plusieurs oraisons funèbres, des poésies latines, et quelques autres écrits qui n'ont pas été réunis en corps d'ouvrage. Il était petit-neveu de François Bellenger, docteur de Sorbonne, né à Saint-Gervais-d'Anières, arrondissement de Pont-Audemer, mort à Paris en 1749, à l'âge de 61 ans, et traducteur des *Antiquités romaines* de Denis d'Halicarnasse.

BELLEY (l'abbé Augustin), de l'Académie des Inscriptions, auteur de dissertations et de différents écrits sur la géographie, l'histoire, les médailles, etc., que cette académie a fait insérer dans ses Mémoires. Né à Sainte-Foi-de-Montgommery, le 19 décembre 1697; mort à Paris, le 26 novembre 1771.

BLOT (François), né à Caen, poète, auteur d'une grammaire anglaise et française publiée à Londres en 1580, et dédiée à François d'Alençon, frère de Henri III, à l'occasion de ses projets de mariage avec la reine Elizabeth. Cette grammaire parut avec le *Bouquet* et la *Salade d'Amours*, titres bizarres dont cette époque de mauvais goût fournit de nombreux exemples.

BERNIÈRES DE LOUVIGNY (Jean de), né à Caen, où il est mort le 3 mai 1659, à l'âge de 57 ans; auteur d'écrits ascétiques recueillis après sa mort par le père Louis d'Argentan, capucin. Il quitta la charge

de trésorier de France, qu'il remplissait à Caen, pour se retirer dans l'*Hermitage*, maison dépendant du couvent des Ursulines, fondé par sa sœur, Jourdain de Bernières, en 1628. Ce qui honore surtout sa mémoire, c'est la part qu'il prit à l'établissement de la Charité et des Pauvres Renfermés de sa ville natale.

BERTAUT (Jean), évêque de Séez et poète français, né à Caen, en 1552. Il dut sa fortune à ses vers. Henri III le fit secrétaire de son cabinet et son lecteur ordinaire. Sous le règne suivant, il devint premier aumônier de Marie de Médicis, obtint l'abbaye d'Aunay en 1594, et en 1607 l'évêché de Séez, en récompense de la part qu'il avait prise à la conversion de Henri IV, dont il fit depuis l'oraison funèbre. On a oublié ses ouvrages en prose, et on ne lit plus guère ses vers, quoiqu'on y trouve plus de naturel que dans la plupart des productions poétiques de cette époque. Leur principal défaut, c'est l'absence d'idées. Mais il faut lui savoir gré de s'être garanti du néologisme ridicule de Ronsard, dont il affectait d'ailleurs de faire un grand cas.

Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut,

a dit Boileau. C'est quelque chose que d'avoir entrevu le génie d'une langue qu'il était donné à Malherbe de fixer, et Bertaut eut incontestablement ce mérite.

Tout le monde connaît les stances qui finissent par ces vers :

Félicité passée
Qui ne peux revenir ,
Tourment de ma pensée ,
Que n'ai-je , en te perdant , perdu le souvenir !

Voltaire a cité lui-même ces autres vers , dans lesquels la grâce s'unit au sentiment :

Quand je revis ce que j'ai tant aimé ,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fit le charme en mon âme renaitre ,
Et que mon cœur , autrefois son captif ,
Ne ressemblât l'esclave fugitif
A qui le sort fait rencontrer son maître.

Mort à Séez , le 8 juin 1611.

Son frère, Pierre Bertaut, obtint après lui l'abbaye d'Aunay, qu'il quitta pour se marier, après l'avoir gérée trois ans par économe. On lui doit une édition des œuvres de Jean Bertaut, dans laquelle les poésies érotiques du prélat parurent pour la première fois. Pierre eut un fils, nommé François, mort octogénaire en 1702, auteur d'un *Traité sur les prérogatives de la Robe*, et une fille, beaucoup plus connue, Françoise Bertaut de Motteville, née en 1615, première femme de chambre de la reine Anne d'Autriche. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire* de cette prin-

cesse, quoique incorrectement écrits, sont encore lus avec intérêt par les amateurs d'anecdotes et des petits faits qui montrent les grands dans les détails de la vie privée. Elle mourut à Paris en 1689.

BERTHELOT (Pierre), né à Honfleur, en 1600. Il voyagea dans les Indes en qualité de cosmographe du roi, se fit carme à Goa, en 1634, et reçut quatre ans après (27 novembre 1638) la couronne du martyre à Achem, où il avait été envoyé comme missionnaire. On a de lui des cartes marines.

BERTOT (Jacques), directeur des Ursulines de Caen, auteur du *Livre des Retraites*, qu'il fit pour l'abbesse de Montmartre, en 1662. Il dut sa fortune à Mademoiselle de Guise. L'Hôpital général de Caen le compte au nombre de ses bienfaiteurs. Né dans cette ville, le 29 juillet 1622; mort à l'abbaye de Montmartre, le 27 avril 1683.

BÉTOURNÉ (Ambroise), né à Caen, le 24 janvier 1795; chansonnier négligé, mais facile et gracieux. Il était lié avec la plupart des artistes de la capitale, et cet avantage n'a pas peu contribué au succès de ses romances, qui jouissent encore de l'heureux privilège d'être chantées par les plus jolies femmes de l'Europe. Il n'a laissé qu'un petit nombre de pièces soignées, et celles-là même ne satisfont pas entièrement les connaisseurs; mais ces petits poèmes sont remplis de sentiments patriotiques et d'images érotiques ou guerrières, d'autant mieux placés dans ce

genre de composition qu'ils se prêtent parfaitement aux modulations du musicien. Tel est le mérite du *Vieux Barde*, et surtout de cette romance du *Klephé*, qui est devenue populaire :

Tu veux devenir ma compagne,
Jeune Albanaise aux pieds légers.
Eh bien ! suis-moi dans la montagne,
Et viens partager mes dangers.

Non, jamais tu n'iras, esclave,
Orner le harem des soudans ;
Il vaut mieux, compagne d'un brave,
Couler des jours indépendants.

Ce n'est point une ardeur vulgaire
Qui sera le prix de ta foi ;
Au monde entier je fais la guerre,
Je n'aurai d'amour que pour toi.

Salve, en partant, ces rivages,
Ces vallons, ce ciel enchanté ;
C'est dans des sites plus sauvages
Qu'il faut chercher la liberté.

Bétourné servait comme sous-officier dans les grenadiers de la garde à l'époque de la chute de l'Empire. La Restauration le rendit à la vie civile, sans gagner ses sympathies. Ne voulant rien lui devoir, il se fit artisan dans une fabrique de bijoux d'acier. Il y maniait tour à tour la lime et la lyre, lorsqu'un de ses amis, M. Constantin Longuet, confident de ses

premiers essais poétiques, lui demanda une romance pour un air de sa composition. Bétourné fit le *Vieux Barde*, et ce fut le prélude des nombreux succès qu'il obtint dans le monde, quand Paër, Labarre, Bruguière, Spontini, prêtèrent leurs délicieux accords à ses improvisations. Il quitta son atelier, et vécut au milieu des artistes, dans cette heureuse insouciance de l'avenir qui fuit le travail et le bruit. Une constitution robuste et la douceur de l'existence qu'il s'était faite ne le préservèrent pas d'une fin prématurée; la mort le surprit à Rouen, le 2 juillet 1835. Ses poésies inédites sont probablement perdues pour nous. Déjà la plupart des romances qu'on a mises en musique deviennent fort rares, et il est à craindre que le déplorable goût qui nous entraîne vers la nouveauté ne fasse bientôt oublier ces aimables productions.

BÉZIERS (Michel), né à Bayeux, en 1719, curé de Saint-André, l'une des paroisses de cette ville, et chanoine du Saint-Sépulcre de Caen en 1767. Cette dernière position lui permit de se livrer au goût qui l'entraînait vers les recherches historiques. Il est auteur de plusieurs *Mémoires* sur la Normandie, de la *Chronologie des baillis et gouverneurs de Caen*, et de l'*Histoire sommaire de la ville de Bayeux* (Caen, 1773, in-12). Cette histoire est instructive et intéressante, mais elle est presque exclusivement consacrée aux établissements religieux. Il aurait pu la

rendre plus complète, car il savait puiser à plus d'une source, si l'on en juge par le *Discours préliminaire sur le diocèse de Bayeux*, morceau fort remarquable, quoiqu'on y trouve quelques assertions hasardées. L'abbé Béziers, qui venait quelquefois se délasser de ses travaux au sein de sa famille, fut frappé d'apoplexie dans un de ces voyages, et mourut le 18 août 1782. La modeste pierre qui couvrait sa cendre dans l'église Saint-Malo de Bayeux a disparu pendant les orages de la révolution. Il était membre de l'Académie des belles-lettres de Caen.

BIGNE (Gâce de La). C'est dans ses ouvrages qu'on trouve à peu près tout ce qu'on sait sur son origine :

Le poëte est né de Normandie
De quatre costés de lignie
Qui moult ont aimez les oiseaux,
De ceux de la Bigne et d'Aigneaux
Et de Clinchamp et de Buron
Issit le prestre dont parlon.

On fait remonter sa naissance à l'an 1328. Il fut successivement chapelain des rois Philippe de Valois, Jean et Charles V. Fait prisonnier à la bataille de Poitiers (1356), il suivit le roi Jean en Angleterre, et ce fut à sa demande qu'il y commença, pour Philippe de Bourgogne, son fils, le *Roman des Oiseaux et des Chiens*, dont on a plusieurs éditions. Mort vers 1380.

BIGNE (Margarin ou Marguerin de LA), de la même famille, né en 1546, à Bayeux ou à Bernières-le-Patry, docteur de Sorbonne, chanoine scolastique de l'église de Bayeux, puis grand doyen du Mans. On lui doit la première édition de la *Bibliothèque des Pères* (1580), grand travail, dit Huet, qui a obscurci ses autres ouvrages. Il fut député aux Etats de Blois, et ensuite à ceux de Normandie, en 1591. Mort dans les dernières années du xvi^e siècle.

Plusieurs autres membres de cette famille se sont distingués dans les emplois publics et dans le clergé. Les biographes font mention d'un La Bigne, né à Livry, et mort à Fécamp en 1662. Il était profès de Jumièges, et est auteur de l'*Histoire de l'Abbaye de Saint-Thierry-les-Rheims* et de celle de *Saint-Vincent de Laon*.

BILLY (TOUSTAIN de), né à Maisoncelles-la-Jourdan, mort le 17 avril 1809, curé du Mesnil-Opac (Manche), a laissé des manuscrits curieux sur le diocèse de Coutances.

BLACHER (Edouard), né à Falaise, le 24 novembre 1745, avocat distingué par son savoir et par son désintéressement. Il accepta, en 1790, la présidence du district de cette ville, et réussit, par une attitude calme et digne, à comprimer les passions qui fermentaient autour de lui. Rentré dans la vie privée à la suppression de ces fonctions administratives, il reprit avec bonheur l'exercice de sa profession, et

s'y livra avec un succès dont il ne songea jamais à tirer parti dans l'intérêt de sa fortune. Peu de jurisconsultes ont joui pendant leur vie d'une réputation égale à la sienne. Quoiqu'il n'ait jamais rien écrit, ses avis avaient l'autorité des jugements ; il était l'oracle de la contrée, et on venait quelquefois le consulter de fort loin, notamment sur les questions ardues que soulevait alors la législation transitoire imposée à la France. Il refusa, en l'an VIII, la présidence du tribunal civil, et s'y laissa porter plus tard presque malgré lui, uniquement pour se rendre au vœu unanime de ses concitoyens. M. Blacher honora la magistrature, comme il avait honoré le barreau, par ses talents et par ses vertus. Mort le 15 janvier 1817, environné des hommages publics, et laissant une mémoire vénérée qu'on ne saurait trop recommander aux hommes qui le suivent dans les diverses carrières qu'il a si dignement parcourues.

BLANCHECAPPE (Pierre de), légiste érudit, mais sans méthode ; il a beaucoup écrit sur la Coutume de Normandie et le Droit romain. Né en 1595, à Caen, où il est mort, le 19 novembre 1673.

BODARD DE TEZAI (Nicolas-Marie-Félix), né à Bayeux, en 1757, ami et condisciple de Le Bailly, qui lui a dédié une fable. Il quitta la carrière des lettres pour celle de la diplomatie, fut consul à Smyrne et chargé d'affaires à Gênes. Ses pièces de

théâtre, telles que *Le Rival par amitié*, *Pauline de Valmont*, *Le duc de Montmouth*, etc., eurent quelques succès. On lui attribue *Les Trois Ordres en voyage* et *Le dernier cri du Monstre*, vieux conte indien, brochures publiées en 1789, sous le voile de l'anonyme. Mort à Paris, en 1825.

BODERIE (Voir Le Fèvre de La).

BOISARD (Jean-Jacques-François-Marin), poète, né à Caen, le 4 juin 1744. Ne se sentant aucune aptitude pour le barreau, auquel sa famille le destinait, il se livra tout entier à l'étude des lettres. Quelques pièces de vers, couronnées au Palinod, le firent bientôt remarquer. M. de Fontette, intendant de la généralité de Caen, et depuis chancelier du comte de Provence, se l'attacha et lui fit obtenir gratuitement la charge de secrétaire du conseil et des finances de ce prince. Il la vendit cent mille francs quelque temps après, et conserva le titre de secrétaire de Monsieur, qu'il partagea avec Ducis.

Les quatre premiers livres des Fables qui ont fondé sa réputation parurent en 1773, les quatre suivants en 1777. Le public les accueillit avec une faveur marquée, et l'auteur fut bientôt en relation avec les sommités littéraires de cette époque. Laharpe et Grimm le citent avec éloge. Ce dernier, dont le goût est si difficile, prétend que c'est le fabuliste qui a le plus approché de La Fontaine.

Il publia de nouvelles Fables en 1805, 1804 et

1805, fit réimprimer les huit premiers livres en 1806, et donna aux quatre volumes in-12 de sa collection, qui renferme aussi quelques traductions d'Horace et des poésies légères, le titre de *Mille et une Fables*. Il y a beaucoup à élaguer dans ce recueil; aussi l'auteur appliquait-il lui-même à ses apologues ce que Martial disait de ses épigrammes, et il avait raison. Il serait à désirer qu'un homme de goût se chargeât de revoir cette collection, et d'en retrancher toutes les pièces qui la déparent. On pourrait, en réduisant des trois quarts au moins les trente-trois livres qu'elle comprend, former du reste un petit volume qui serait recherché par les connoisseurs.

Une de ses meilleures fables est celle qui est intitulée *l'Histoire*; c'est la vingt-cinquième du quatrième livre.

La capitale d'un empire
Que le glaive du Scythe achevait de détruire,
Par mille édifices pompeux
Du sauvage vainqueur éblouissait la vue.
D'un prince qui régna dans ces murs malheureux
Il admirait surtout la superbe statue.
On lisait sur le monument :
A très-puissant, très-bon, très-juste et très-clément,
Et le reste, en un mot l'étalage vulgaire
Des termes consacrés au style lapidaire.
Ces mots en lettres d'or frappent le conquérant ;

Ce témoignage si touchant
Qu'aux vertus de son roi rendait un peuple immense,
Emeut le roi barbare ; il médite en silence
A ce genre d'honneurs qu'il ne connut jamais ;
Longtemps de ce bon prince il contemple les traits.
Il se fait expliquer l'Histoire de sa vie :
Ce prince, dit l'Histoire, horreur de ses sujets,
Naquit pour le malheur de sa triste patrie ;
Devant son joug de fer il fit taire les lois ;
Il fit le premier pas vers l'affreux despotisme ;
Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatisme
 Qui sert si bien les rois :
Et son pouvoir sorti de ses bornes certaines ,
De quelque conquérant préparait les exploits ,
Quand d'un peuple avili par ses lois inhumaines
Il disposait les bras à recevoir des chaînes.
Tel était le portrait qu'à la postérité
 Transmettait l'équitable Histoire.
Le Scythe confondu ne sait ce qu'il doit croire :
Pourquoi donc, si l'Histoire a dit la vérité ,
 Par un monument si notoire
 Le mensonge est-il attesté ?
Sa Majesté sauvage était bien étonnée.
 Seigneur, dit un des courtisans,
Qui durant près d'un siècle à la cour des tyrans
 Traîna sa vie infortunée,
Seigneur, ce monument qui vous surprend si fort ,
 Au destructeur de la patrie
 Fut érigé pendant sa vie...
 On fit l'Histoire après sa mort.

En voici une autre qui fut louée par Laharpe,

lorsqu'elle parut , en 1773 , et dont la fin surtout rappelle avec bonheur la manière de La Fontaine :

LE CHEVAL , LE BOEUF , LE MOUTON ET L'ÂNE.

Quatre animaux divers et d'instinct et de nom ,
Dom Coursier à l'humeur altière ,
Robin Mouton , le débonnaire ,
Tête froide le Bœuf , et Maître Aliboron ,
Mourant de faim parmi les joncs d'un marécage ,
Convoitaient un gras pâturage
Qu'en vain ils côtoyaient de près ,
Et dont Martin Bâton leur défendait l'accès.
Tous quatre dévoraient des yeux l'herbe fleurie ;
Mais Martin d'en goûter faisait passer l'envie.
Robin , tremblant comme un mouton ,
En songeant au danger oubliait la disette ;
Dom Coursier , pour des faits prônés dans la gazette ,
Perdait tout son courage à l'aspect du bâton.
Le Bœuf , après même réflexion ,
Abandonnait ses projets de conquête.
Tandis qu'ils ruminaient , l'intrépide Grison ,
Sans tant travailler de la tête ,
Du gardien redoutable affronta le courroux ;
On a beau le frapper , on ne peut s'en défaire ;
Le ladre , sans pudeur , avance sous les coups ;
D'un saut victorieux il franchit la barrière ,
Et le voilà dans l'herbe enfin jusqu'aux genoux ,
Se vantrant , gambadant et broutant , sans rancune.
Ses discrets compagnons le poursuivaient en vain
De leurs regards jaloux : Amis , dit le Roussin ,
Voilà comme l'on fait fortune.

M. Boisard savait par cœur la plupart de ses apologues, et les récitait avec un goût et une expression qui en rehaussaient singulièrement le mérite. Le charme qu'on éprouvait à l'entendre eût désarmé la critique la plus sévère. Je me souviens qu'une des fables qu'il disait le mieux et qu'il paraissait aimer le plus, est celle qui a pour titre *Le menteur et l'Ingénu*. On peut y remarquer quelques négligences, mais elles sont rachetées par une foule de traits spirituels et gracieux. Le comte de Provence et son chancelier, devant lesquels il l'avait autrefois récitée, l'avaient entendue avec un plaisir que le lecteur partagera peut-être en la retrouvant ici.

Le menteur avec l'ingénu
Fit jadis un lointain voyage.
Près d'un rivage peu connu

Il arriva qu'un jour leur vaisseau fit naufrage.
Les Singes du pays étaient les habitants ;
Un Singe en était Roi, Singe des plus savants ,
Vieux Singe à barbe grise , à cervelle profonde ,
Qui jadis en courant le monde ,
Et profitant de nos leçons ,
Avait appris enfin à dire : *Nous voulons*.
Il s'était déclaré monarque légitime ;
Les Singes l'avaient cru. Ce prince eut pour maxime
D'interroger beaucoup, surtout les étrangers ;
Etant fort curieux et craignant les dangers.
Il voit deux malheureux échoués sur ses côtes ;
Il siffle son Prévôt : Voici, dit-il , des hôtes

Que le ciel nous envoie , il faut s'en assurer ;
 Sur leur sort à l'instant je vais délibérer ,
 Vite , qu'on les saisisse et qu'on me les amène.
 Par trois coups de sifflet le signal est donné ,
 Aussitôt de son peuple il est environné ,
 Et le Roi tient sa cour au milieu de la plaine.
 Sur son trône d'abord on voit Gilles Premier ,

(Dans l'appareil qui l'accompagne ,
 Aussi grave que Charlemagne ,)

Ayant pour escabeau le dos du Chancelier
 Qu'on nommait Messire Guillaume ;
 Et puis tous les Grands du Royaume ,
 Et tous les Ordres à leurs rangs

Sur les hauts , les moyens et sur les petits bancs.

C'est là que l'on fait comparaitre

Nos voyageurs. Le Roi s'adressant au Menteur :

Lève les yeux , dit-il , et parle sans frayer.

Qui suis-je ? Réponds net ; je voudrais me connaître. —

Qui vous êtes ? Ah ! Sire... un Roi , sans contredit.

Vous en avez le titre et même un peu l'habit ;

Mais , Sire , n'eussiez-vous ni sceptre , ni couronne ,

La sagesse qui suit votre auguste personne ,

Et qui parle toujours lorsque vous ordonnez ,

Vous ferait reconnaître à des aveugles-nés.

Bravo ! cria le Roi ; Bravo ! dit l'assistance. —

Et ces gens que tu vois ?... Réponds en conscience. —

Des Marquis sans difficulté ,

Vos Ministres les uns , vos Généraux les autres ;

De la religion j'aperçois les Apôtres ,

Invincibles soutiens de votre autorité ,

Des Prélats qui sont Ducs , des Moines qui sont Comtes...

Voici le Parlement et la Chambre des Comptes !

La Cour des Aides, la voici ,
Et je suis confondu de ce qu'on voit ici ! —
Bravo ! Bravissimo !... La Cour est satisfaite ,
Et l'insigne Menteur est comblé de présents.
Parbleu , dit l'Ingénu , les Singes sont plaisants !

Avec eux ma fortune est faite.
Si le mensonge même en est si bien traité ,

Ils couvrent d'or la vérité.

Or sus , à toi , dit le Monarque ;

Tu rêves creux , et je remarque

De la surprise dans tes yeux ;

D'en savoir le sujet je suis fort curieux.

Qui suis-je?... Mais réponds sans nulle flatterie ,

Et de mes courtisans parle avec énergie.

A ne vous point flatter , répondit l'Ingénu ,

Vous n'êtes rien qu'un Singe , un vieux Singe tout nu ;

Tout ce qui vous ressemble est Singe pour la vie ,

Et toute votre Cour n'est qu'une Singerie.

Dieux ! dit le Roi , qu'entends-je ?.. un Singe , un Singe , moi !

En face de sa Cour appeler Singe un Roi !

Apostropher ainsi mon auguste personne !

Qu'en pense mon Conseil ? Quant à moi , j'en frissonne...

Opinez du bonnet... à la mort ? n'est-ce pas ?...

Le Menteur l'interrompt : Qu'allez-vous faire , hélas !

Grand Roi , vous aimez la justice ,

Et vous avez raison ; mais malheur n'est pas vice ;

Mon camarade est fou. — Lui fou ! reprit le roi ,

Que ne le disait-il... Ah ! vraiment je le voi !...

Pauvre homme ! Dans la mer il faudra qu'on le plonge...

Le Roi Gille en demeura là ,

Et la Vérité s'en tira ;

Mais ce fut bien grâce au Mensonge.

Les premières fables de M. Boisard lui avaient valu le titre de membre de l'Académie de Caen. Il ne fut pas compris dans sa réorganisation au commencement de ce siècle, et ne voulut point consentir depuis à en faire partie. Les orages de la révolution, qui ébranlèrent des âmes plus fortes que la sienne, ne contribuèrent pas peu à augmenter son penchant naturel pour la retraite. Plus tard, à l'avènement de Louis XVIII, il refusa la croix d'honneur, qui lui fut offerte, et continua de vivre l'hôte et l'ami de la famille de Fontette jusqu'à sa mort, arrivée le 10 octobre 1833. L'indigence que ses bienfaits allaient chercher et le petit cercle de ses amis ressentirent seuls cet événement, ignoré du reste de sa ville natale. Les journaux même, qui vivent de tant de futilités, n'en firent aucune mention; tant il est vrai que le mérite étranger à l'intrigue ne doit attendre que du temps les hommages qui lui sont dus!

BOISROBERT (François LE METEL, sieur de), fils d'un procureur de la Cour des Aides de Rouen, né à Caen, vers l'année 1592, « plus célèbre, dit Voltaire, par sa faveur auprès du cardinal de Richelieu et par sa fortune, que par son mérite. Il composa dix-huit pièces de théâtre qui ne réussirent guère qu'auprès de son patron. » Cette faveur lui valut des lettres de noblesse pour lui et ses frères, le titre d'aumônier du roi, celui de conseiller d'Etat, et de gros bénéfices, entre autres le Prieuré de la Ferté-

sur-Aube et l'Abbaye de Châtillon-sur-Seine. Le ministre aurait pu faire un meilleur emploi des grâces dont il disposait ; mais il aimait la conversation toujours enjouée de Boisrobert, et le consultait volontiers lorsqu'il se délassait des affaires en faisant des tragédies. On connaît le rondeau dans lequel le poète Malleville désigne si plaisamment le favori du cardinal :

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient Messire,
Et vit comme un déterminé.
Un prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte ou qu'il sache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire,
Mais seulement c'est qu'il est né
Coiffé.

Ce n'est là qu'une boutade de poète ; Boisrobert se rendit digne de sa fortune par l'usage qu'il en fit. « Jamais homme, dit Huet, n'a employé sa faveur plus volontiers pour les gens de mérite. »

Les pièces de théâtre et les autres productions de

Boisrobert sont oubliées depuis longtemps ; mais il faut toujours se souvenir de la part qu'il prit à l'établissement de l'Académie Française. Mort en 1662.

Bosc (Pierre du), célèbre ministre de la religion réformée à Caen, né à Bayeux, le 26 février 1623. Il obtint l'autorisation de substituer le nom qu'on lui conserve ici à celui de Thomine, que portait sa famille. Ses biographes racontent qu'il fut député en 1668 pour faire des remontrances à Louis XIV sur une déclaration touchant les Calvinistes, et que ce prince, après l'avoir reçu, dit qu'il *venait d'entendre le plus beau parleur de son royaume*. Les *Sermons* qu'il a publiés ne soutiennent pas à la lecture la réputation qu'ils durent principalement dans l'origine à l'extérieur noble et au débit animé de l'orateur. Retiré en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, il mourut à Rotterdam, le 2 janvier 1692.

BOSSARD ou BESSARD (Toussaint), né au pays d'Auge, pilote renommé et grand voyageur, auteur de l'*Art de découvrir les longitudes par la déclinaison de l'aimant*. Il publia sa méthode en 1574.

BOUFFEY (Louis-Dominique-Amable), né à Villers-Bocage en 1748, membre correspondant de la Société de Médecine lors de sa création, en 1776, et médecin consultant de Monsieur, depuis Louis XVIII. Son *Mémoire sur les maladies dominantes pendant les hivers rigoureux* fut couronné en 1789 par l'Académie de Nancy. L'année suivante, il fut

nommé administrateur du district d'Argentan , et fut plus tard le premier sous-préfet de l'arrondissement de ce nom. Le département de l'Orne l'élut député au Corps législatif , et il y siégea jusqu'en 1815. Son *Essai sur les fièvres intermittentes* , et surtout ses *Recherches sur l'influence de l'air dans le développement , le caractère et le traitement des maladies* , sont toujours consultés avec fruit par les hommes de l'art. Mort à Argentan , le 31 mars 1820.

BOUGON-LONGRAIS (Jean-Charles-Hippolyte) , né à Caen vers 1765 , procureur-général-syndic du département du Calvados en 1793. Doué d'une belle figure et d'une éloquence énergique , il paraissait appelé à exercer une grande influence sur les passions populaires , lorsque , par conviction ou par entraînement , il embrassa la cause des députés proscrits au 31 mai , et prit une part active à l'insurrection fédéraliste si lâchement trahie et désertée le 13 juillet dans les plaines de Vernon. Proscrit à son tour , Bougon s'enfuit en Bretagne. C'était courir au-devant d'un autre danger : il tomba dans les mains d'un parti de Vendéens , et ne dut la vie qu'à l'intervention du prince de Talmont , qui devint bientôt son compagnon d'infortune. On les arrêta tous deux à la Basouge-du-Désert , près de Fougères. Bougon-Longrais , mis hors la loi par la Convention , fut exécuté sans jugement à Rennes , le 4 janvier 1794.

Sa mort n'eut pas un grand retentissement dans

son pays natal , où sa conduite politique était diversement appréciée. Le demi-siècle qui s'est écoulé depuis n'a pas suffi pour écarter toutes les préventions , tant les partis sont exclusifs dans leurs jugements ! En attendant celui que l'histoire doit porter de cet homme public , il est permis d'invoquer en sa faveur le témoignage que Charlotte Corday rend à son patriotisme et à sa sensibilité, dans la lettre pleine d'élévation que cette noble fille écrit à Barbaroux , la veille du jour où elle monta sur l'échafaud.

BOUISSET (Jean), né à Balleroy, en 1735, chanoine de Bayeux, et ensuite professeur de belles-lettres à l'Ecole centrale, puis au Lycée de Caen. Peu d'hommes ont été doués d'un goût plus sûr. Il joignait à cet avantage un débit admirablement accentué, qui captivait son auditoire. Quelques pièces de vers, ouvrages de sa jeunesse, furent couronnées aux Palinods de Rouen et de Caen. Il en a composé depuis quelques autres, oubliées aujourd'hui avec les circonstances qui animèrent sa verve, d'ailleurs peu féconde. Je lui ai entendu raconter qu'il avait perdu, dans un voyage en Angleterre, le manuscrit d'une traduction de *La Jérusalem délivrée*, à laquelle il travaillait depuis longtemps. Dans les dernières années de sa vie, sa conversation était devenue, de brillante et animée, tout-à-fait inintelligible, par un singulier désordre de la mémoire qui lui faisait con-

fondre les langues et perdre l'acception des mots.
Mort à Balleroy , le 5 juillet 1825.

BOURGEOIS (Jean-Louis Le), sieur de Torp , avocat du roi au Bailliage de Caen ; poète et orateur , vanté par Huet , juge rarement sévère du mérite de ses concitoyens. Né à Caen ; mort dans cette ville , le 1^{er} janvier 1662 , à l'âge de 44 ans.

BOURGET DE CHAULIEU (Du), poète latin , né à Caen , en 1642. Entré dans la congrégation de l'Oratoire , il enseigna longtemps la grammaire et les arts libéraux. La mort d'un frère aîné , dont il héritait , lui fit quitter cette profession pour se marier et se livrer à ses affaires domestiques , qui lui suscitèrent de nombreux procès. Après avoir habité Rouen pendant trente ans , il revint dans son pays , et se retira dans le village d'Ouezy , près du monastère de Sainte-Barbe-en-Auge. Mort en 1721.

On a plusieurs éditions de ses poésies , imprimées dans sa ville natale par Jean Cavelier et Richard Poisson. La dernière est augmentée de discours et d'allocutions sur toutes sortes de sujets. Le Père Martin , à qui nous empruntons ces détails consignés dans un manuscrit latin qu'on trouve à la Bibliothèque de Caen , loue son esprit fin et mordant , et ajoute qu'il a suffisamment prouvé combien il était nourri de la lecture des anciens , en changeant en astres les yeux de Phillis.

BOURGUEVILLE (Charles de), seigneur de Bras et de Brucourt , conseiller du roi et lieutenant-général

au Bailliage de Caen , où il naquit le 6 mars 1504 ; mort dans cette ville , le 5 novembre 1593.

Le livre des *Recherches et Antiquités de la Ville et Université de Caen et lieux circonvoisins*, est un ouvrage de sa vieillesse. Il fut imprimé dans cette ville, en 1588 ; l'auteur avait alors près de 85 ans. Quoiqu'il manque absolument de méthode et qu'il soit rempli de naïvetés quelquefois puériles, c'est pour notre histoire un document précieux que rien ne pourrait remplacer, s'il n'existait pas. On y reconnaît à chaque page un esprit franc, simple, religieux, et un excellent citoyen. Il fourmille d'anecdotes et de détails sur la vie privée qu'on chercherait vainement ailleurs. Aussi, rien de plus populaire parmi nous que les *Antiquités de Caen*, par M. de Bras. Devenu fort rare avant la nouvelle édition qu'en ont donnée, en 1833, MM. Mérite-Longchamp et G.-S. Trébutien, son livre est conservé comme un trésor dans nos campagnes, où il se transmet de génération en génération depuis deux siècles et demi, avec sa couverture en parchemin et son portrait à longue barbe. Puisse l'exemple d'un pareil succès encourager nos écrivains à s'occuper de leur pays natal ! S'il existait une histoire privée d'une bourgade des Gaules, on la lirait aujourd'hui avec plus d'intérêt que le récit des victoires de César.

Charles de Bourgueville avait beaucoup voyagé. Né sous Louis XII, et mort sous Henri IV, il avait

vu sept règnes remplis d'événements extraordinaires, qui n'ont pas peu contribué à donner du charme à ses narrations ; car il était naturellement observateur , quoique d'ailleurs peu judicieux , surtout lorsqu'il lui arrive de compiler nos anciennes chroniques. On peut l'en croire sur ce qu'il a vu ; et c'est beaucoup , si l'on songe qu'il a vécu 90 ans.

On a de lui plusieurs autres ouvrages : une traduction de l'*Histoire véritable de la guerre des Grecs et des Troyens* , par Darès de Phrygie , dont la Bibliothèque de Caen possède , dit-on , l'unique exemplaire ; un *Traité sur les athées* , intitulé : *L'Athéomachie* ; des *Discours sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps , sur l'Eglise , la Religion , la Justice* , etc.

Il eut quatorze enfants de Philippine Buisson , sa seconde femme. Une de ses filles épousa le célèbre Vauquelin de la Fresnaie , qui lui succéda dans la charge de lieutenant-général du Bailliage. Le dernier de ses fils , Guillaume de Bourgueville , fut tué à la bataille de Coutras , en 1587.

BOYVIN DE LA MARTINIÈRE (Voir La Martinière).

BRÉBEUF (Jean de) , né à Bayeux en 1592 ; Jésuite et missionnaire à la Nouvelle-France , où il fut mis à mort par les Iroquois , avec ses néophytes et un de ses confrères. L'historien de cette contrée , le Père Charlevoix , a décrit les détails du supplice qu'il endura de ces barbares. Ils le mutilèrent d'une

manière horrible , lui firent un collier de haches ardentes , et dévorèrent des lambeaux de sa chair, sans parvenir à lui arracher une plainte. Jusqu'au dernier moment , le vieil apôtre encouragea de la voix ou du geste les Hurons et le Père Lallemant , qu'on tourmentait auprès de lui.

« C'était en 1649, dit Châteaubriant, que ces choses se passaient au Canada, c'est-à-dire au moment de la plus grande prospérité de la France, et pendant les fêtes de Louis XIV : tout triomphait alors, le missionnaire et le soldat. »

On a de lui une relation des travaux des Pères de la Société de Jésus chez les Hurons. Il était oncle du traducteur de la *Pharsale*, mort à Venoix, en 1661, à l'âge de 43 ans.

BRICQUEVILLE (François de), baron de Coulombières, un des plus grands capitaines de son temps. Il prit parti pour les Calvinistes, et fut tué sur la brèche à Saint-Lo en 1574, entre ses deux fils, qu'il se glorifiait d'y avoir amenés *pour sacrifier tout son sang à la vérité évangélique*. Né dans la commune de Coulombières (aujourd'hui Colombières), dans les environs d'Isigny.

BRIEUX (Jacques MOISANT, sieur de), né à Caen, en 1614, conseiller au Parlement de Metz, où il eut pour collègue le célèbre Fouquet, qui fut depuis surintendant des finances.

La protection de ce ministre et celle de l'illustre

Montausieur, qu'il eut l'honneur de compter au nombre de ses amis, ne lui auraient pas manqué s'il eût tenu à parcourir la carrière des emplois publics ; mais des goûts plus modestes le rappelaient dans son pays natal. Il ne tarda pas à se défaire de sa charge, et à revenir à Caen, où il consacra à la culture des lettres les loisirs qu'il devait à une fortune indépendante.

Bayle le considérait comme le plus grand poète latin qui fût en France. Le temps n'a pas confirmé cet éloge ; ses vers sont faibles et dans le goût de la plupart des écrivains de son époque ; sa prose ne vaut pas mieux. Il y a de l'érudition dans ses *Origines de quelques coutumes anciennes et de plusieurs façons de parler triviales* ; mais elle est souvent fort hasardée, et il aurait pu l'exercer sur de plus graves sujets.

La ville de Caen fut redevable à Moisant de Brioux de l'établissement de son académie. Voici à quelle occasion : « C'est une vieille coutume à Caen, comme » dans la plupart des autres villes, et anciennes et » modernes, que les honnêtes gens sans emploi s'as- » semblent en quelque place de la ville pour se voir » et s'entretenir des affaires publiques, et des leurs » particulières. Caen a retenu constamment cet usago » de temps immémorial, et le carrefour de Saint- » Pierre a toujours été le lieu de ce rendez-vous. Le » concours y était plus grand au lundi, jour auquel la

» poste , qui depuis est devenue plus fréquente , ap-
» portait les lettres du dehors, et la Gazette. Plusieurs
» personnes curieuses se trouvant dans cette place
» pour avoir le plaisir de cette lecture , et la rigueur
» du temps les incommodant quelquefois , M. de
» Brioux , qui était de leur nombre , leur offrit sa
» maison , située dans la même place. On l'accepta,
» et la commodité du lieu faisait qu'après la lecture
» de la Gazette et le débit des nouvelles , on passait
» volontiers à des conversations savantes , au grand
» plaisir et même au profit des assistants. On résolut
» donc d'en faire une compagnie réglée. On prit les
» permissions nécessaires du côté des supérieurs.
» Le lieu fut fixé dans cette même maison de M. de
» Brioux , et le temps fut marqué au lundi soir ,
» depuis cinq heures jusqu'à sept. Cet établissement
» se fit en l'année 1652. » (Huet, *Origines de Caen.*)

Moisant de Brioux mourut dans sa ville natale ,
en 1674 , et ce ne fut qu'au mois de janvier 1705
que l'Académie fut érigée en compagnie réglée , par
lettres obtenues sur la demande de l'intendant Fou-
cault de Magny.

BROUARD (Etienne) , né à Vire , le 29 août 1765.
Il y exerçait la profession d'avocat , lorsque la révo-
lution le jeta dans une autre carrière. Le second ba-
taillon de volontaires du Calvados , organisé dans
cette ville , l'élut capitaine ; il fit avec lui la campagne
de 1792 à l'armée du Nord , et fut successivement

promu aux grades d'adjudant-général et de chef de bataillon. Emprisonné bientôt après, pour avoir énergiquement blâmé les mesures rigoureuses de la Convention, il dut sa liberté à l'intervention des députés de son département. De l'armée du Nord, il passa à celle des côtes de Cherbourg, qui n'a laissé aucun souvenir, et ensuite à celle d'Italie, dont toutes les marches furent des triomphes. Désigné pour l'expédition d'Égypte, il resta à Malte en qualité de chef d'état-major de la division Vaubois, et prit une part glorieuse aux événements qui suivirent cette conquête, trop promptement perdue pour nous. Blessé dans une sortie contre les Anglais, il le fut de nouveau dans la lutte que deux de leurs navires engagèrent contre le *Guillaume-Tell*, qui le ramenait en France. Le gouvernement consulaire l'attacha, en 1803, à l'armée des côtes de l'Océan, et lui donna ensuite le commandement supérieur de l'Île-Dieu. Général de brigade et officier de la Légion-d'Honneur en 1805, Brouard, employé à la Grande Armée, s'y distingua, notamment en battant les Russes après le passage du Bug. Il perdit l'œil droit à la fin de l'action, et n'en tint pas moins la campagne l'année suivante. Le titre de baron de l'Empire et le commandement de l'Île d'Aix avaient été la récompense de ces services, lorsqu'au retour de l'Île d'Elbe, Napoléon le nomma lieutenant-général, et lui confia la division militaire de Nantes. Le collègue

électoral de cette ville l'envoya siéger au Corps législatif. Après les Cent-Jours, il fut mis à la demi-solde, et rétabli ensuite, sans être employé, dans le cadre des officiers disponibles. Mort le 23 avril 1833.

BUNOT (Gilles), chanoine de la prébende de Cartigny, né à Bayeux en 1602, mort en 1674, à la Délivrande, dont il avait fait réparer et orner la chapelle, et où il avait fondé un séminaire en 1629. Il a publié un *Traité des Sacrements* et quelques autres ouvrages de piété.

BUISSON (Claude du), professeur à l'Université de Caen au *xvi^e* siècle, auteur des *Partitions du droit*. Il eut trois fils : Tenneguy, Anne et Pierre. Les deux premiers lui succédèrent comme professeurs en droit ; Anne fut depuis conseiller au Parlement de Rouen. Pierre, après avoir été maître d'hôtel du cardinal de Bourbon, oncle de Henri IV, devint premier échevin de la ville de Caen. Tous trois ont laissé des ouvrages estimés sur la science qui avait illustré leur père.

BUISSON DE LA PALLIÈRE, avocat à Vire, auteur d'une explication de la Coutume publiée en 1692 sous le titre de *l'Esprit de la Coutume de Normandie*.

BUNOUF-BUNOUVILLE (François-Louis), avocat, né à Bayeux le 21 janvier 1746. Il fut reçu licencié en droit, en 1770, à l'Université de Caen. En 1789, il était syndic des avocats du bailliage de Bayeux. Il y exerça successivement les fonctions d'échevin, de

juge de paix , de maire et de commissaire du gouvernement près le tribunal civil , titre qui fut remplacé plus tard par celui de procureur impérial. Jurisconsulte profond , il joignait à l'élocution la plus facile un esprit essentiellement méthodique. La considération dont il jouissait le fit élire deux fois candidat au Corps législatif ; mais il y avait trop d'indépendance dans son caractère et peut-être trop de vivacité dans ses opinions politiques pour qu'il fût choisi par le Sénat, accoutumé à tenir plus de compte de la souplesse que du mérite personnel. Il refusa , en 1811 , la place d'avocat-général , et perdit celle de procureur du roi lors des réactions de 1815. Mais il ne dépendait pas du pouvoir , quel qu'il fût , de le faire descendre du rang élevé qu'il occupait dans l'estime du pays. Devenu avocat consultant , M. Bunouf-Bunouville conserva dans sa retraite toute l'autorité du magistrat. Aux yeux du public , il porta toute sa vie la toge que la Restauration lui avait ôtée. Deux ans avant sa mort , arrivée en 1835 , Louis-Philippe , à son passage à Bayeux , le créa chevalier de la Légion-d'Honneur. Ce furent ses concitoyens qui réclamèrent pour lui cette distinction , que dans sa modestie il n'avait pas ambitionnée.

C.

CABIEU (Michel), sergent garde-côte, né à Ouis-treham, le 2 mars 1730. L'action qui a rendu son nom populaire a été si souvent dénaturée qu'il convient d'en rétablir les circonstances telles qu'elles furent publiées dans les journaux du XVIII^e siècle. Dans la nuit du 12 au 13 juillet 1762, un bâtiment de la marine anglaise entra dans l'Orne, débarqua cinquante hommes pour tâter le pays et faire quelques prisonniers, en attendant qu'il pût effectuer le projet de brûler les bateaux mouillés dans la rivière. Cabieu, qui était en faction, aperçut les Anglais. Il fit prendre un tambour à son frère, survenu par hasard, lui fit battre la générale, et poussant lui-même de grands cris, en changeant de ton, de voix et de place, il parvint à faire croire à l'ennemi qu'il était en présence d'une troupe prête à l'attaquer. Sa ruse alla jusqu'à simuler une altercation entre un capitaine et un soldat, par suite de laquelle celui-ci était envoyé en prison. Il défendit aux siens de faire feu autrement qu'à tour de rôle; enfin, il cria : *Cabieu, tirez!* et le chef ennemi tomba frappé d'une balle. Le reste prit la fuite, sans songer au blessé,

que Cabieu fit prisonnier. Cet exploit , qui supposait non-seulement du courage , mais une présence d'esprit peu commune , eut beaucoup de retentissement. Le peuple ne désigna plus le garde-côte que sous le titre de *Général Cabieu*. Ce fut pendant longtemps sa seule récompense ; et, quoiqu'il fût pauvre, il aurait vécu heureux de ce souvenir , si un incendie ne fût venu augmenter sa détresse et celle de sa famille. La pitié qu'il inspira fit rappeler le service qu'on avait oublié. A la sollicitation du duc d'Harcourt, le ministre de la guerre lui accorda une gratification annuelle de cent francs. Mais la reconnaissance nationale lui réservait d'autres dédommagements ; il les obtint aussitôt qu'elle put se manifester sans recourir au patronage des grands. Le grade de général fut solennellement conféré à Cabieu dans les premières années de la révolution , et nous l'avons vu en porter les insignes. L'Etat lui accorda , en outre , une pension de six cents francs. Mort à Ouistreham , le 4 novembre 1804.

CAHAIGNES (Jacques de) , professeur royal de médecine et recteur de l'Université de Caen , où il naquit en 1548 , et mourut en 1612. Celui de ses ouvrages qui est intitulé *Elegiorum civium Cadomensium Centuria prima* , peut être consulté avec fruit par les biographes ; mais il faut se garder d'adopter tous ses jugements. Ce genre de composition , autrefois fort en vogue , a conservé tout son crédit au sein

de nos sociétés littéraires. Elles mettent chaque année au concours l'*Eloge* de quelques-unes de nos célébrités nationales. Ces luttes de rhétours, entreprises l'encensoir à la main, sont rarement dignes de l'honneur qu'on leur fait.

On jouait encore à Caen , de son temps , des pièces barbares décorées du titre de *Miracles* et de *Mystères*. Les porches de la rue aux Namps , les carrefours et les collèges , ont tour à tour servi de théâtre à ces représentations. Jacques de Cahaïgues essaya de substituer aux *moralités* des pièces régulières ; il traduisit , en 1570 , l'*Avare* de Plaute , et dix ans après , une tragédie de *Joseph* , dont on ne connaît pas l'auteur , dit l'abbé Dclarue , mais qui fut jouée en 1584 par les jeunes gens les plus remarquables de la ville , le jour de la réception d'un docteur en théologie.

On a encore de Jacques de Cahaïgues une traduction en français des livres de Julien Le Paulmier sur le cidre et sur le mal vénérien , ainsi que des *Traité*s sur les fièvres et les maladies de la tête.

CAHIER DE GERVILLE (Bon-Claude), né à Bayeux en 1752 , ministre de l'intérieur depuis le 28 novembre 1791 jusqu'au 15 mars suivant. Il provoqua la mesure qui a transféré du clergé à l'administration municipale la constatation de l'état civil des citoyens. C'est l'acte le plus important de son passage aux affaires. Mort dans sa ville natale , le 15 février 1796.

CAILLY (Charles), né à Vire en 1752, exerçait depuis longtemps la profession d'avocat, lorsque la révolution, dont il adopta les principes, lui ouvrit la carrière des emplois publics. Il occupait celui de commissaire près du tribunal civil et du tribunal criminel de Caen, à l'époque où les Girondins pros crits cherchèrent un refuge dans cette ville. Dénoncé comme fédéraliste, il s'éloigna des affaires, pour détourner l'orage qui grondait sur sa tête. Ce ne fut qu'après le 9 thermidor qu'il reprit ses fonctions. En 1797, il fut nommé commissaire du Directoire près l'administration centrale du Calvados, et bientôt après destitué comme appartenant au parti contre lequel se fit le coup d'état du 18 fructidor. Elu l'année suivante député au Conseil des Anciens, il y fit le rapport de la loi sur l'organisation du notariat, et soutint les droits de la République sur les successions des émigrés. Sa capacité et la modération de ses principes attirèrent sur lui, après le 18 brumaire, l'attention du premier Consul, qui le nomma juge au tribunal d'appel de Caen. Lorsque cette juridiction fut convertie en cour impériale, il y obtint le titre de président de chambre, qu'il a conservé sous la Restauration.

M. Cailly joignait à la science du droit des connaissances variées; il aimait les lettres, et les cultivait avec succès. Les Mémoires de l'Académie de Caen, dont il était un des membres les plus assidus,

font mention de la part honorable qu'il prit à ses travaux. On remarqua surtout l'écrit intitulé : *De l'influence des mœurs et des institutions politiques sur le bonheur et la prospérité des Etats*, la *Dissertation sur le préjugé qui attribue aux Egyptiens l'honneur des premières découvertes dans les sciences et les arts*, et les *Recherches sur les vrais éléments de l'histoire ancienne du globe terrestre*. La critique peut ne pas admettre toutes ses conjectures, et lui contester une chronologie peu conforme à celle de la Genèse ; mais il est juste de reconnaître qu'il aborde consciencieusement les difficultés, et que tout logicien qu'il est, il sait se tenir dans les limites d'une discussion réservée.

Mort à Caen, le 8 janvier 1821.

CASTEL (François PÉRARD), né à Vire, avocat au grand conseil et banquier expéditionnaire en cour de Rome, mort à Paris en 1687, à l'âge de 40 ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on remarqua dans son temps les *Questions notables sur les matières bénéficiales*, les *Définitions du Droit canon*, et les *Règles de la Chancellerie Romaine*.

CASTEL (Raoul-Adrien FRÉARD du), né à Bayeux en 1696. On lui doit les *Eléments de la géométrie d'Euclide réduits à l'essentiel de ses principes*, et l'*Ecole du jardinier-fleuriste*. Mort le 16 mars 1766.

CASTEL (Paul-René-Richard), né à Vire, le 6 octobre 1758, auteur du poème des *Plantes*. Il dut à

son mérite, et peut-être à ses opinions modérées, l'emploi de maire de sa ville natale, et son élection à l'Assemblée législative. Après la session de cette assemblée, où il s'était montré favorable à la cause monarchique, Castel se retira en Normandie, pour y attendre des temps plus tranquilles. De retour à Paris, il fut bien accueilli par le pouvoir qui s'était substitué au régime révolutionnaire, et ensuite par la Restauration. Il devint successivement professeur de belles-lettres au Collège de Louis-le-Grand, inspecteur-général de l'Université, inspecteur des classes de la capitale, et enfin inspecteur des écoles royales militaires. Le poème des *Plantes*, qui parut en 1797, fut reçu avec une faveur marquée. On y distingua des beautés d'un ordre supérieur. L'auteur avait beaucoup profité de la lecture des anciens, pour lesquels la littérature moderne affecte un si ridicule dédain. Sa manière est celle de Delille : c'est la même pureté, la même élégance de diction.

Arrêtons-nous au pied des collines fleuries,
D'où Saint-Maur voit la Marne arroser les prairies.
Là, des saules sans nombre inclinent sur les eaux,
Ou dressent dans les airs leurs mobiles rameaux.
Un magnifique insecte habite leur feuillage,
Et d'un parfum de rose embaume le rivage ;
De larges nymphéa, sur les flots applanis,
Forment des deux côtés de superbes tapis.
Le seneçon doré, la rouge salicaire,

Ornent de leurs attraits la rive solitaire ;
Et le convolvulus , éclatant de blancheur ,
Sur les buissons voisins , entrelaçant sa fleur ,
De ses nombreux festons couvrant leurs intervalles ,
Semble le nœud charmant des grâces végétales.

(*Chant second.*)

On a souvent cité sa description d'un passage de la zone torride :

Muse, transporte-moi dans quelque île lointaine, etc.

Elle est , en effet , fort belle ; et l'on trouve dans l'ouvrage d'autres morceaux qui ne la déparent pas. S'il n'a pas tiré un plus grand parti de son sujet , s'il n'a pu se défendre de la monotonie qu'on reproche , en général , aux compositions didactiques , c'est que son esprit n'embrassait guère que les détails. Il décrit avec soin les singularités du règne végétal qui piquent la curiosité , et néglige ses grands tableaux qui parlent à l'âme : c'est voir la nature à la loupe , c'est la peindre en chevalet. Il n'y a ni invention , ni intérêt dans le seul épisode qu'on trouve dans son poème. Les Normands citent avec complaisance son *Eloge du cidre* , qui n'est pas ce qu'il a fait de mieux :

C'est toi , fils de la pomme , étincelant breuvage , etc.

Le cidre n'est pas plus le fils de la pomme que le vin n'est le fils du raisin ; il faut laisser ces figures à la

nouvelle école , qui s'en permet bien d'autres. L'auteur n'est pas plus heureux lorsqu'il attribue à l'influence du cidre les tragédies du grand Corneille. Que le choc des verres ait inspiré la muse triviale d'Olivier Basselin , cela se conçoit : il le dit trop souvent lui-même pour qu'il soit permis d'en douter ; mais c'est dans l'âme, et non ailleurs, qu'il faut chercher la source des grandes inspirations.

On doit encore à Castel l'*Histoire naturelle de Buffon* , classée d'après le système de Linné , un opéra intitulé *Le Prince de Catane* , et quelques autres écrits. Mort à Reims , le 15 juin 1832.

CASTILLON , Jésuite , né à Caen , en 1599 , mort à Paris , en 1671 , auteur de Sermons vantés par Antoine Halley , dont la muse latine laisse rarement échapper l'occasion de distribuer des éloges à ses contemporains.

CAUVET (Jean-François), avocat , né à Caen en mars 1742 , auteur des *Observations sur le règlement des tutelles arrêté par le Parlement de Rouen , le 7 mars 1763* (un vol. in-12, à Caen , chez Leroy , 1777). « Ces observations , dit M. Houdard dans son *Dictionnaire du droit normand* , sont également intéressantes par la netteté du style et la sagesse des maximes qui en font la base. On ne peut trop en recommander la lecture. »

Mort à Caen , en février 1820.

CAUVIGNY (François de) , sieur de Colomby , pa-

rent et disciple de Malherbe , né à Caen , en 1588 , membre de l'Académie française. Péliisson , qui lui donne à tort le nom de Chauvigny , dit qu'il était ambitieux et *concerté dans ses actions*. Il obtint plusieurs grâces de la cour , et eut le crédit de faire créer en sa faveur la charge d'*Orateur du roi pour les affaires d'Etat*, avec un traitement de douze cents écus. Sur la fin de sa vie , il prit la soutane , sans se faire prêtre.

Indépendamment de la traduction de Justin , publiée en 1627 , et qui est son meilleur ouvrage , quoiqu'elle laisse beaucoup à désirer , on a de lui un *Traité de l'autorité des Rois*, des lettres , des vers , et la traduction d'une partie du premier livre de Tacite. Il écrivit aussi contre l'astrologie judiciaire. Malherbe disait qu'il n'avait pas l'esprit à la poésie. Mort en 1648.

CAUVIN (Thomas) , né à Caen , le 5 juillet 1762. Il entra , en 1785 , dans la congrégation de l'Oratoire , et débuta dans la carrière de l'enseignement public par l'emploi de maître d'études à Juilly , où il eut pour élève M. de Chénedollé , l'auteur du *Génie de l'homme*. On l'envoya de là professer à Nantes , puis au Mans. La révolution , en brisant toutes les institutions religieuses , interrompit sa carrière jusqu'à l'établissement des Ecoles centrales , où il obtint , dans celle du Mans , la chaire des sciences naturelles. Il perdit cet emploi quand les Lycées furent substi-

tués à ces écoles , se maria , et devint secrétaire du sous-préfet de Saint-Calais. Rentré dans l'instruction publique en 1808 , comme professeur de mathématiques élémentaires et d'histoire naturelle au Lycée d'Angers , il fut nommé , deux ans plus tard , professeur de physique à Pontivy. Il prit sa retraite en 1818 , et revint se fixer au Mans , où il a continué de résider jusqu'à sa mort, arrivée le 7 janvier 1846. S'il n'a pas parcouru une carrière plus brillante, c'est que M. Cauvin , dont le désintéressement égalait le savoir , ne voulut jamais rien demander , pas même au seul gouvernement qui ait eu toutes ses sympathies. Ses amis ne purent jamais le déterminer à recourir à la protection d'un de ses anciens confrères de l'Oratoire , Fouché de Nantes , qui l'aurait volontiers servi en se moquant de ses scrupules. Sous la Restauration , un membre influent de l'Université lui proposa une chaire à la Faculté des sciences de Caen. C'eût été réaliser le plus doux de ses rêves ; malheureusement la chaire était occupée par un homme de mérite , qu'il s'agissait de destituer pour cause d'opinion. Non-seulement M. Cauvin la refusa , mais il employa le crédit de ses amis à détourner l'orage qui menaçait le titulaire. Sa vie est pleine de traits de ce genre.

Avec ces principes , des goûts simples et l'amour de l'étude , il vécut heureux et considéré. La plupart des écrits qu'il a laissés ont pour objet sa patrie d'a-

doption. Tels sont ses *Essais sur la statistique* des divers arrondissements du département de la Sarthe, et sa *Géographie ancienne du diocèse du Mans*. Il entreprit, à l'âge de 71 ans, ce dernier ouvrage, couronné par l'Institut, et dont la publication est due à M. de Caumont (un vol. in-4°, Le Mans, 1845). Tout ce qui concerne l'histoire et l'organisation civile et religieuse y est présenté dans l'ordre chronologique avec une remarquable précision, qui n'exclut ni la citation des textes, ni la discussion des faits. M. Cauvin ne pouvait mettre plus heureusement en œuvre sa vaste et consciencieuse érudition.

On lui doit plusieurs autres écrits, et notamment des *Recherches sur les établissements de charité et d'instruction publique* du même diocèse. Son but, dans ce dernier ouvrage, était de prouver que l'ancien clergé ne méritait pas les reproches qu'on lui a faits si souvent de s'être opposé au développement des lumières. Il était président de l'*Institut des Provinces*, sorte de société non reconnue par le gouvernement, et dont les membres sont disséminés sur tout le sol de la France. L'autorisation de les réunir momentanément à Paris lui ayant été refusée, il se disposait à se rendre auprès du ministre de l'instruction publique pour faire lever cette défense, lorsqu'il fut atteint de la maladie à laquelle il a succombé. L'Académie, qui voulait se l'associer, était occupée

à procéder à son élection lorsqu'elle reçut la nouvelle de sa mort.

M. Cauvin était un des derniers débris de cette génération qui va s'éteindre, après avoir assisté à la fin du règne de Louis XV et traversé le demi-siècle qui nous sépare de la vieille monarchie française ; mémorable période, féconde en faiblesses, en crimes, en gloires, et surtout en grands enseignements ! L'approbation qu'il accordait aux idées progressives, comme citoyen et comme savant, n'altérerait en rien chez lui le culte du passé. Antiquaire par goût, et pour ainsi dire par principes, il s'est appliqué, avec une constance infatigable, à rattacher au présent cette chaîne des anciens temps dont il devient chaque jour plus difficile de réunir les anneaux. Lorsqu'on songe à ce qu'une pareille entreprise exige de recherches et de soins, et à tout le parti qu'en peuvent tirer l'histoire et la géographie comparée, on ne peut se défendre d'une sorte de vénération pour le savant modeste qui s'y livra dans l'unique but d'être utile, et de préparer à d'autres une gloire qu'il n'ambitionnait pas pour lui-même.

CAVELIER (Jean), auteur de *Traité sur les antiquités Romaines*. Il était imprimeur à Caen, à une époque où cette profession supposait du savoir. Né dans cette ville, le 28 octobre 1624 ; mort le 1^{er} juillet 1701.

CAVELIER (Le), avocat à Caen, et poète lyrique.

Ses odes , dont quelques-unes renferment des beautés du premier ordre , ont été couronnées plusieurs fois aux Palinods de Caen et de Rouen. La dernière est de 1779.

CESNE (Charles Le) , théologien. Soupçonné d'Arianisme , il se retira en Angleterre , où il travailla à une nouvelle traduction de la Bible. Le projet qu'il en publia en 1696 est un ouvrage remarquable par l'érudition qu'il suppose , et auquel les Catholiques n'ont reproché que des idées hardies. Son fils , libraire à Amsterdam , fit imprimer cette traduction en 1741. Le Cesne a composé plusieurs autres ouvrages sur des matières religieuses. Né à Caen en 1647 ; mort à Londres , en 1703.

CHAMILLART (Michel de) , né à Caen , conseiller au Parlement de Paris , puis conseiller d'Etat , contrôleur-général des finances en 1699 , et secrétaire d'Etat de la guerre en 1701 , après Barbesieux. *Je serai votre second* , lui dit Louis XIV , pour le déterminer à accepter ces deux derniers emplois , trop au-dessus de son courage et de ses talents. On a écrit qu'il excellait au jeu de billard , et qu'il dut à cet avantage la faveur du souverain. Combien de plus grandes fortunes ont eu de plus petites causes ! Quoi qu'il en soit , Chamillart résigna les finances en 1708 , et la guerre en 1709. Les malheurs du temps l'obligèrent de recourir à une foule de mesures fiscales qui firent murmurer le pays , déjà écrasé d'impôts.

Rien ne saurait excuser le trafic des croix de Saint-Louis, s'il est vrai qu'il s'en soit rendu coupable, comme on l'a prétendu. Ce honteux expédient s'est souvent reproduit depuis, sans que le trésor en ait profité.

Il ne faut pas omettre ici un trait de probité dont l'ancienne magistrature a donné, d'ailleurs, plus d'un exemple. Lorsque Chamillart était conseiller au Parlement, il fit perdre par négligence un procès soumis à son rapport. Il s'agissait de vingt mille livres, qu'il s'empressa de rendre à la partie condamnée aussitôt que l'erreur fut reconnue. Mort à Paris, le 14 avril 1721, à l'âge de 70 ans.

CHANCEREL (Bernard), cordelier, né à Caen, et mort à Rouen, en 1671; docteur en théologie de la Faculté de Paris, auteur de Sermons inédits et d'un poëme intitulé : *Triumphalis Fratrum Mendicantium unionis Applausus*.

CHANDEVILLE (Eléazar de SARCILLY, sieur de), auteur de poésies érotiques qu'il voulait anéantir en mourant, mais qui furent conservées par Scudéry, ce qui ne prouve rien en faveur de leur mérite. Quelques-unes de ces pièces sont adressées à Isabelle de Bourgueville, fille d'honneur de Henriette, reine d'Angleterre, et arrière-petite-fille de M. de Bras. Né à Brucourt, le 24 mars 1611; mort à Paris, en 1633.

CHAPELLE (Georges de La), peintre, né à Caen. Il publia, en 1648, à son retour de Constantinople,

un Recueil de costumes orientaux, enrichi de remarques curieuses.

CHARTIER. La ville de Bayeux est la patrie de trois frères de ce nom , Guillaume , Jean et Alain , qui se sont distingués dans les lettres et dans les emplois. Guillaume , évêque de Paris en 1447 , fut un des commissaires chargés de la révision du procès de Jeanne d'Arc. Il mourut en 1472 , dans la disgrâce de Louis XI , qui ne lui pardonnait pas d'avoir été en députation vers les princes pendant la guerre du *Bien public*. — Jean , moine de l'abbaye de Saint-Denis , passe pour être l'auteur des *Grandes Chroniques de France* , qu'il s'est peut-être borné à réunir en un corps d'ouvrage , et d'une *Histoire de Charles VII* , depuis 1422 jusqu'à sa mort.

Alain Chartier , le plus célèbre des trois , naquit vers 1388 , et fit ses études à l'Université de Paris. Il devint archidiacre de cette ville (qualité qui n'exigeait pas toujours la prêtrise ni le diaconat) , conseiller au Parlement et secrétaire des rois Charles VI et Charles VII , qui lui confièrent d'importantes négociations auprès des souverains de leur temps. Ses talents comme orateur et comme poète furent la source de sa fortune. On lui décerna le titre de *Père de l'éloquence française*. Clément Marot l'appelle :

Le bien dysant en vers et prose.

Tout le monde sait que Marguerite d'Ecosse , femme

du Dauphin , depuis Louis XI , l'ayant aperçu endormi dans une des salles du palais , ne put s'empêcher de donner un baiser à la bouche qui avait prononcé de si belles choses.

Les ouvrages, en prose et en vers, qui lui valurent une si haute réputation , sont nombreux. Nous nous contenterons de citer , dans la première catégorie , *L'Espérance* ou *Consolation des trois Vertus* , *Le Curial* , *Le Quadrilogue invectif* ; et , dans la seconde , *La belle Dame sans mercy* , *Le début des deux fortunes d'amour* , *Le Livre des quatre dames* , *Le Bréviaire des nobles* et *Le Lay de paix*.

Ses écrits en prose, qui rappellent le goût et la manière de Sénèque , ne manquent ni de précision ni d'énergie , surtout lorsque , comme dans le *Quadrilogue* et dans la *Consolation des trois Vertus* , il déplore les malheurs de sa patrie , livrée au joug de l'étranger.

Le *Curial* a pour objet de détourner son frère de la pensée de venir se fixer à la cour. C'est la phrase de ces mauvais vers :

Curia dat curas , ergo si tu benè curas
Vivere securè , non sit tibi curia curæ.
Curia curarum genitrix , etc.

La plupart de ses vers sont à rimes croisées , et habituellement de six , sept , huit ou dix syllabes. Il affecte souvent de changer cette mesure par l'intro-

duction d'un petit vers qui n'en a que trois , comme dans ce passage du *Bréviaire des nobles* :

Noble homme se desnature ,
Et procure
A son sang deffigurer ,
Qui s'arme en querelle obscure ,
Et non seure ,
Pour pratique procurer.
Car on peult considérer ,
Et penser ,
Que justice rend tout droit
A chacun son loyal droit.

L'oreille n'avait pas encore fait une loi aux poètes d'alterner les rimes masculines et les féminines.

Ce *Bréviaire des nobles* eut une vogue immense.

Lisez souvent au Bréviaire
Du doux poète Alain Chartier ,

disait un de ses contemporains, le versificateur Martin Franc. C'est une suite de ballades sur les qualités qui doivent parer la noblesse.

Pour entendre comme nobles sont faitz ,
Douze vertus montrent cy leur affaire ,
Doncques qui veult être noble parfaiz
Ses heures die en cestui Breviaire.

Tout gentilhomme devait le savoir par cœur , et se conformer à ses maximes.

Alain Chartier use fréquemment des rimes redoublées , comme dans ces vers du *Lay de paix* :

Vos debatz ennuyent ,
Les justes les fuyent ,
Et pour la paix prient
Et vous en supplient ,
Faites y devoir.
Les vertus s'oublient ,
Erreurs multiplient ,
Ennemis espient
Toujours, quoiqu'ils dient ,
A vous decevoir.

Les curieux seuls connaissent aujourd'hui ces ouvrages , et encore la plupart se contentent-ils des extraits qu'on en a publiés dans des recueils qui n'annoncent pas toujours un discernement sûr. Il faut renoncer à lire les poésies d'Alain Chartier , si l'on ne s'y propose que de l'agrément. Nous n'en exceptons guère que ce rondeau , dont la facture délicate et facile rappelle les plus aimables productions de Charles d'Orléans :

La mercy Dieu , je vis toujours ,
Quelque déplaisir que je porte ;
Bon vouloir ma douleur supporte ,
Mais j'ay passé tous mës bons jours.
Sans avoir ayde ne secours ,
Doucement mon temps je déporte ,
La mercy Dieu.

Je n'ay plus que faire d'amours ,
Désormais ne m'en plaist la sorte ,
Aux aultres du tout m'en rapporte ;
Car quant à moy j'ay fait mon cours ,
La mercy Dieu.

Mort à Avignon , en 1449.

CHARTIER (Pierre) , oratorien , né à Vire , auteur d'un *Dictionnaire apostolique* , imprimé à Lyon en 1685 , et de quelques poésies latines couronnées à Caen en 1664 , et à Rouen en 1680.

CHARTIER (Jean Le) , né à Caen en 1667 , auteur d'une *Dissertation sur la vraie cause de l'exil d'Ovide* , qui sera probablement toujours un problème. Mort le 1^{er} novembre 1737.

CHÉNE-DOLLÉ (Charles-Julien LIOULT de) , né à Vire , le 4 novembre 1769. Après avoir fait de brillantes études au collège de Juilly , il visita la Hollande , l'Allemagne , la Suisse , l'Italie. Il y trouva Chateaubriant , Rivarol , Fontanes , M^{me} de Staël , et se lia avec Klopstock , à qui il a depuis adressé son ode sur l'*Invention*. Ses *Études poétiques* , publiées longtemps après , rappellent quelques-unes de ces grandes scènes de la nature qui l'avaient frappé pendant ses courses chez l'étranger. *Le Génie de l'Homme* parut à son retour en France et lui assigna une place distinguée parmi les gens de lettres.

La versification de Chénedollé , souvent brillante et harmonieuse , n'est pas toujours exempte de sé-

cheresse et de monotonie. Il a plus d'imagination que de verve ; mais ce qui lui manque surtout, c'est la flexibilité. Les *Études poétiques* ne valent pas à beaucoup près les *Méditations* de Lamartine. Elles se composent de deux livres d'odes et d'un livre de mélanges. Dans la plupart de ces odes, telles que *L'Anémone*, *La Violette*, *Le dernier Jour de la moisson*, *Le Tombeau d'un jeune laboureur*, le poète ne s'élève pas au-dessus du ton de l'*Idille*. Celui qu'il prend quand il chante Homère, le Dante, Michel-Ange, le Camoëns, Bossuet, atteint rarement à la hauteur de ces grands noms. Isale l'a mieux inspiré, surtout lorsqu'il se contente de le traduire. La strophe suivante de l'ode intitulée *La Mer* est digne de trouver place dans la mémoire des hommes de goût.

Sur la terre où l'homme respire ,
Il règne au moins par des débris ,
Mais de ton indomptable empire
Ses pas destructeurs sont proscrits.
S'il y veut marquer son passage ,
Tu te lèves, et le naufrage
Fait justice de son orgueil ;
Et jouet de tes vagues sombres ,
Il descend dans leurs vastes ombres
Sans épitaphe et sans cercueil.

L'Éloge de la Vie champêtre, imité d'Horace, et
Le Val-de-Vire, sont les meilleurs morceaux du
troisième livre de ce recueil.

« La réputation du *Génie de l'Homme* s'est faite
» lentement (dit Chénedollé lui-même dans l'ave-
» tissement de la quatrième édition de ce poème);
» elle a eu à triompher de nombreux obstacles.
» Mais comme les suffrages étaient d'abord venus
» des gens forts, ceux-ci ont fini par entraîner les
» les autres. » Malgré cette assertion, tous les
hommes de goût s'accordent pour reconnaître que
l'auteur n'a qu'imparfaitement rempli son sujet, et
que son plan aurait pu être mieux conçu. Les tran-
sitions dont il fait un fréquent usage sont rarement
heureuses. Brillant quand il décrit, il est froid quand
il disserte et manque de coloris pour exprimer les
idées communes.

La majesté des rois rend le peuple docile ,
L'obéissance aisée et l'empire facile ,
Et du monarque encor l'éclatante splendeur,
Sur l'Etat tout entier réfléchit sa grandeur.
Mais dans un frêle *Etat* où d'intrigues suivie
La multitude hait les places qu'elle envie ,
Le rang des magistrats est sans cesse insulté ,
Et bientôt dans leurs mains périt l'autorité.
Les trônes sont trop haut pour craindre ces outrages ;
Loin d'eux rampe l'injure , et les frais des hommages ,
Dès nos plus jeunes ans , sont faits avec les rois.

(*Chant IV.*)

Rien ne décèle ici le poète , ni la pensée , ni l'ex-

pression. Comment cette maxime qui place les trônes au-dessus des outrages a-t-elle pu se rencontrer sous la plume de Chénedollé, en présence des faits contemporains qui lui donnaient un si foudroyant démenti ?

Si tout l'ouvrage était écrit de ce style, il y a longtemps qu'il serait oublié ; mais ces défauts sont rachetés par une foule de beaux vers et par un certain nombre de morceaux d'un mérite éminent , qui, s'ils ne suffisent pas pour remplir toutes les conditions d'un poème , justifient du moins l'estime des connaisseurs.

L'épisode de Pline , disparu dans une éruption du Vésuve , est trop long pour trouver place ici ; cherchons ailleurs , les exemples ne manquent pas.

Que de fois le remords, sur la couche embaumée,
Ma montré tout-à-coup sa tête envenimée;
Et de son dard cruel mortellement frappé,
Je disais au plaisir : « Pourquoi m'as-tu trompé ? »

(*Chant III.*)

La volupté de pleurs et de remords suivie,
Effeuille chaque jour les roses de sa vie,
Et le fleuve du temps qui reçoit leurs débris,
Les roule dans son cours, inconnus et flétris.

(*Idem.*)

Il faut ici des temps interroger l'oracle,
Et du monde changeant étaler le spectacle.

Entendez-vous le bruit de ces puissants Etats ,
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas ?
C'est Sidon qui périt , c'est Ninive qui tombe ;
Tous les dieux de Bélus descendent dans la tombe.
Nil, quels sont ces débris sur tes bords dévastés ?
C'est Thèbe aux cent palais , l'aïeule des cités.
Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre :
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire ,
O temple du soleil , palais resplendissants ,
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans !
Quelques marbres rompus , des colonnes brisées ,
Des descendants d'Omar aujourd'hui méprisées ;
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux ,
Où vient la caravane attacher ses chameaux ;
Où , lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête ,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête ,
Et , las du feu du jour , s'endort quelques instants
Sur les restes d'un Dieu mutilé par le temps.

(*Chant IV.*)

C'était , sans doute , sous l'impression de cette magnifique poésie que M^{me} de Staël s'écriait : Les vers de Chénedollé sont hauts comme les cèdres du Liban !

Un sujet plus vaste a longtemps occupé ses veilles. Malheureusement son épopée de *Titus ou Jérusalem détruite* , à laquelle nous lui avons entendu dire qu'il avait mis la dernière main , ne s'est pas retrouvée dans ses papiers. On croit qu'il l'a anéantie peu de temps avant sa mort.

Il dut à son poëme du *Génie de l'Homme* la place d'inspecteur de l'Académie de Caen, que Fontanes lui fit accorder. Sous les derniers temps de la Restauration, il fut appelé à celle d'inspecteur-général des études; mais il n'en jouit pas longtemps. Mort à Burcy, le 3 décembre 1833.

CHESNAYE (Charles DE MONSTREUIL, sieur de la), né à Caen, auteur du *Floriste français*, publié en 1654, dans lequel il traite de l'origine des Tulipes. On ne lui donne une place ici que pour avoir l'occasion de remarquer que longtemps avant lui la culture des fleurs était fort répandue à Caen, notamment dans le faubourg Saint-Gilles, où elle paraît devoir se perpétuer.

CHEVALIER D'AIGNEAUX (Robert et Antoine Le), traducteurs en vers français de Virgile et d'Horace, nés à Vire, dans le *xvi^e* siècle. *Aigneaux* ou *Agneaux* était le nom d'une terre qu'ils possédaient dans la commune de Montchamp. Robert, l'aîné, mourut à Vire, à l'âge de 49 ans. Un poëte contemporain, nommé Heurtaut, nous apprend qu'Antoine, qui ne pouvait se consoler de sa perte, le suivit bientôt dans la tombe :

Le frère demeuré,
Qui depuis tous les jours, d'un cœur alangouré,
Ne cessa de gémir, jusqu'à tant que la Parque
Quelques dix mois après le passa dans sa barque.

Ces vers se trouvent dans un recueil imprimé à

Caen, en 1591, chez Pierre Le Chandelier, et dédié à *Monseigneur de Bordeaux, baron de Coullonces, sieur d'Estouvi, capitaine de la ville et château de Vire*, par André Le Chevalier, fils de Robert. On y a réuni, sous le titre de *Tombeau de Robert et Antoine Le Chevalier*, des poésies latines et françaises en l'honneur des deux frères, et *quelques beaux poèmes trouvez en leur estude*, tels qu'une *Complainte de la France* sur l'assassinat de Henri III, une *Ode* sur l'avènement de Henri IV à la couronne, et les *Sonnets de l'amour de la Foy*, au nombre de 87.

Ce petit livre, qu'on conserve avec soin dans la Bibliothèque de Vire, nous fait connaître qu'ils visitèrent Poitiers, Toulouse et Montpellier, pour se perfectionner dans la science du droit et de la médecine, mais qu'entraînés par l'amour des lettres, tous deux

Aimèrent mieux choisir

L'entière liberté d'escrire en poésie,

Qu'aller voir un malade, ou servir de harpie

En un parquet criard, où un paisible esprit

De repos et plaisir jamais heure ne prit.

En se reportant au même recueil, qui aurait pu épargner aux biographes plus d'une opinion hasardée, s'ils l'avaient connu, on voit que leur mort a dû suivre de près l'avènement de Henri IV (1589), puisque c'est en 1591 qu'André Le Chevalier publiait les vers consacrés à leur mémoire.

Jean Vauquelin de la Fresnaie nous a laissé des détails intéressants sur ces deux frères et sur leur collaboration.

Les Muses en ce lieu conduites d'Apollon ,
Firent leurs monts sacrés des hauts monts de Belon ,
Et dansoient aux accords de la faconde lyre
De ces deux Chevaliers tournants les Vaux-de-Vire ,
Et les doux Vire-lais, aux antiques façons ,
Dont les Grecs et Romains mesuroient leurs chansons.
Ils n'avoient qu'un esprit, ils n'avoient qu'une muse ,
Qui n'estoit en deux corps diverse ni confuse.
L'un ne pouvoit sans l'autre un vers bien embellir :
Car l'un savoit le faire et l'autre le pollir.

Leurs ouvrages sont un monument curieux de ce que pouvait notre langue à cette époque, lorsqu'elle avait à lutter d'énergie et de grâce avec les deux premiers poètes du siècle d'Auguste. Le sérieux y paraît quelquefois bouffon, par l'emploi d'une foule de tournures de phrases qui ont vieilli, et de mots dont l'usage est depuis longtemps proscrit par le bon goût.

La Bibliothèque de Caen possède un exemplaire des *OEuvres de Virgile Maron, traduites de latin en françois par Robert et Anthoine Le Chevalier d'Agneaux, frères, de Vire en Normandie*, imprimées à Paris, en 1582, chez Thomas Périer. Il a appartenu autrefois au célèbre Samuel Bochart. L'ouvrage est précédé d'une dédicace au roi (Henri III). On

y lit que *sous le bonheur de son florissant règne la langue françoise est montée à son plus haut degré.* Il était réservé à un autre poëte normand de montrer bientôt ce qu'il fallait penser de cette assertion. Les traductions des frères Le Chevalier se distinguent du moins par la précision et la fidélité, et c'est un mérite toujours rare dont il faut leur tenir compte. En voici quelques exemples pris au hasard dans les Eglogues, les Géorgiques et l'Enéide.

Soli cantare periti

Arcades.

(Ecl. x.)

Arcades en vos monts, Arcades seuls appris
 Sur tous à bien chanter, vous chanterés ma flamme.
 O que lors doucement sous la poudreuse lame
 Reposeront mes os, si vostre flageol doux
 Chante un jour mes amours! O que j'eusse de vous
 Esté l'un, ou, pasteur, gardé vos bergeries,
 Ou pressé, vandangeur, vos grappes jà meuries!

Armorum sonitum toto Germania cælo

Audiit.

(Georg. lib. 1.)

La Germanie ouit des armes partout l'air
 L'effroiant cliquetis. Les Alpes haut-cornues
 D'étranges tremblements s'ébranlèrent émues.
 On entendit partout une effroyable voix
 Par le silence coy des solitaires bois.
 Fantômes furent veus d'étrange sorte blêmes
 Par l'obscur de la nuit : les bêtes brutes mêmes

Parlèrent , chose horrible : à leur cours mirent frein
Les fleuves , et la terre ouvrit béant son sein.

*Dulces exuviæ , dum fata Deusque sinebant ,
Accipite hanc animam , meque his exsolvite curis.*
(Æneis , lib. 4.)

O dépouilles a moy doucement agréables
Tant que Dieu l'a permis, et les sorts favorables,
Cest'ame recevés, et mon cœur angoissé
Déliés de ces soings. J'ai vescu et passé
Le cours qu'avait borné la fortune à mon âge;
Et or sous terre ira de moi la grande image.
Noble et belle une ville ici construite j'ay;
J'ay veu mes murs haussés et mon mari vangé;
J'ay mon frère inhumain puni de justes peines:
Heureuse et trop heureuse, hélas! si les carènes
Des Troyens n'eussent onc à nos bords arrivé.

Il y a loin de ces vers à ceux du poëte de Mantoue;
mais on y retrouve toutes ses pensées et quelquefois
ses mouvements de style. En voici d'autres qui rap-
pellent tout ce que Scarron a fait de plus burlesque.
Pallas, pour se venger d'un *Ajax Oilé*,

Le saisit par l'effort d'un tourbillon *tortu*,
Et le *fiche* brûlant contre un rocher *pointu*.

*Illum expirantem transfixo pectore flammas
Turbine corripuit , scopuloque infixit acuto.*
(Æneis , lib. 1.)

Trois mots qui n'appartiennent pas au style noble

rendent ridicule cette traduction , d'ailleurs à peu près littérale. Celle du vers :

Tres Notus abreptas in saxa latentia torquet ,

est du même goût :

Trois surprises l'Auton en pirouette et hume
A travers les rochers embusqués sous l'écume.

CHEVALIER (Antoine-Rodolphe Le) , né à Montchamp , en 1507 , mort à Guernesey , en 1572 ; domestique de la reine Elizabeth , à qui il enseigna la langue française. Il laissa en mourant une édition imparfaite de la Bible en quatre idiomes. L'étude approfondie de ce livre a été familière à tous nos écrivains dissidents , qui se sont attachés à puiser , dans les sources même de la religion qu'ils combattaient, les arguments propres à étayer leurs nouvelles doctrines.

CHORON (Alexandre-Etienne) , né à Caen , le 21 octobre 1771. Personne n'a porté plus loin le goût de la musique. Il sacrifia sa fortune à l'enseignement de cet art , qui fit l'occupation de toute sa vie , et qu'il a toujours cultivé avec le désintéressement qui caractérise les grands artistes : *Seipsum ac sua prorsus abnegavit*. Ce témoignage qu'il se rend dans une épitaphe composée la veille de sa mort , n'a pas trouvé de contradicteurs. Il possédait la géométrie , les mathématiques et toutes les langues savantes. Rien n'a

pu le rebuter dans son projet de rendre la musique populaire , ni les difficultés , ni les sacrifices , ni les dégoûts qui tuent tant de talents. Il a traduit et augmenté , de concert avec Martini , les *Principes de composition des Ecoles d'Italie*, par Sala. On lui doit, en outre, I. une *Collection de Romances , Chansons et Poésies mises en musique*, 1806, in-8° ; II. un *Dictionnaire historique des musiciens , artistes ou amateurs , morts ou vivants*, ouvrage composé avec Fayolle, 1814, 2 vol. in 8° ; III. une *Bibliothèque encyclopédique de musique*, 1814, in-8° ; IV. une *Méthode élémentaire de composition*, traduite de l'allemand, 2 vol. in-8°, 1814 ; et une foule d'autres ouvrages.

Choron fut pendant quelque temps un des directeurs de l'Opéra, et l'un des membres de la commission d'examen des pièces. C'est à lui qu'on doit l'établissement du Collège de Falaise. Mort le 24 juin 1834, à Paris, où il dirigeait alors avec succès l'*Ecole spéciale de musique classique*.

CHRÉTIEN (Gervais), plus connu sous le nom de Maître Gervais, né à Vendes. Huet raconte que le seigneur de sa paroisse l'envoya fort jeune conduire des lévriers au Dauphin, depuis Charles V, et qu'il dut sa fortune à la faveur de ce prince. Il devint chanoine de Bayeux et de Paris. Simon de Phares, dans son Catalogue des principaux astrologues de France, le qualifie de *Souverain médecin et astrologien sti-*

pendié et moult apprécié du Roi Charles le Quint. C'est à Chrétien et aux libéralités de ce monarque qu'on dut, en 1370, le Collège de Maître Gervais ou de Notre-Dame de Bayeux, fondé spécialement pour les pauvres écoliers de son pays. Le roi fit confirmer cette fondation par le pape Urbain V, et voulut qu'on y enseignât la médecine et l'astrologie, dans la pensée, sans doute, que ces sciences conjecturales pourraient se prêter un mutuel appui. L'établissement passa, en 1669, sous la direction de deux docteurs de Sorbonne, et fut réuni à l'Université en 1763. Maître Gervais mourut à Paris en 1382, deux ans après son bienfaiteur.

CLOTURE (Voir Le Pecq de la Cloture).

CONDÉ (TURSTIN de), archevêque d'York sous les successeurs de Guillaume-le-Conquérant, né à Condé-sur-Seulle. Henri 1^{er} le bannit de son royaume pour s'être rendu, malgré sa défense, au Concile de Reims, où il reçut la consécration des mains du pape Calixte II, en 1119. Il obtint bientôt son rappel. Sous le règne du faible Etienne de Blois, neveu et successeur de Henri, Turstin détermina les habitants de son diocèse à marcher avec lui contre les Ecossais, qui, à l'instigation de l'impératrice Mathilde, femme de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, et cousine-germaine du roi, venaient de se jeter en armes sur le nord de l'Angleterre. Le prélat les attaqua avec vigueur, et remporta une victoire complète. Il se fit

moine en 1140, et mourut peu de temps après. Audouen de Condé, son frère, homme érudit et bien-faisant, occupa avec une grande distinction le siège épiscopal d'Evreux.

CONSTANTIN (Robert), médecin et professeur de belles-lettres à l'Université de Caen, sa patrie. Il dédia à cette ville la première édition de son *Lexicon-græco-latinum*, dans lequel les mots grecs sont rangés suivant l'ordre alphabétique, au lieu de l'être sous leurs racines, selon la méthode de Henri Etienne. On a encore de lui : trois livres d'*Antiquités Grecques et Latines* ; le *Thesaurus rerum et verborum utriusque linguæ*, des Annotations sur Dioscoride, et plusieurs autres écrits. Avant de professer les belles-lettres à Caen, il s'était établi en Allemagne. Il y retourna dans sa vieillesse, se voyant accusé, dit Huet, de jeter dans ses explications des semences de la religion des Protestants, qu'il avait embrassée. L'accueil honorable qu'il y reçut ne lui fit pas perdre le souvenir des désagréments qu'il avait éprouvés dans sa patrie ; et c'est à son ressentiment que ce prélat attribue le parti qu'il prit de chercher une autre patronage pour la seconde édition de son dictionnaire grec. Jules-César Scaliger, qui se l'était attaché, le chargea en mourant de diriger la publication de quelques-uns de ses ouvrages, ce qui prouve l'estime qu'il faisait de lui. L'érudition de Constantin a cependant été contestée par Joseph Scaliger, l'un des fils de ce

savant ; mais ses critiques , inspirées par la haine , n'ont fait de tort qu'à leur auteur. L'historien de Thou le fait mourir en 1605 , à l'âge de 103 ans.

COQUILLE-DESLONGCHAMPS (Henri) , né à Caen en 1746 , régent de quatrième en 1771 au Collège du Bois , recteur de l'Université en 1779 , et syndic général , nommé par le Roi , en 1786. Ayant refusé le serment exigé plus tard des fonctionnaires publics , il se réfugia chez l'abbé Leblond , son compatriote , qui le fit attacher à la Bibliothèque Mazarine. Cette position , tout-à-fait conforme à ses goûts , lui permit de compléter les recherches auxquelles il s'était livré sur les hommes illustres de la Normandie. On doit regretter que ce travail , resté à l'état de manuscrit , n'ait pas été déposé par sa famille dans quelque établissement public , où on aurait pu le consulter avec fruit. Il était neveu du général Dugommier.

Mort en janvier 1808.

COURCY (Jean de) , trouvère normand au **xv^e** siècle , probablement originaire de la commune de l'arrondissement de Falaise dont il porte le nom , et dont un de ses frères posséda la baronnie. Les mémoires de sa maison le qualifient d'*homme puissant ès-lettres*. On a de lui une histoire en prose des Grecs et des Romains , intitulée *La Bouquassière* , parce qu'elle fut , dit-on , composée au Bourg-Achard , et *Le Chemin de Vaillance* , poème allégorique de plus de quarante mille vers. Il l'entreprit pour former la

noblesse à l'art de la guerre. On y trouve de nombreux détails sur les mœurs, et de gracieuses descriptions de la nature. L'abbé Delarue dit qu'il termina cet ouvrage à Caudebec, en 1406, et qu'il avait alors 66 ans ; mais il ne s'aperçoit pas qu'il est conduit un instant après, par les calculs chronologiques du poète, à porter cette date à l'année 1424.

COURTIN (Eustache-Marie-Pierre-Marc-Antoine), né à Saint-Pierre-sur-Dive en 1769, et non pas à Lisieux, comme on l'avance dans l'article que lui a consacré la *Biographie universelle*. Son père, avocat à Orbec, lui acheta la charge de procureur du roi près de ce bailliage. Il la perdit lorsque l'Assemblée Constituante organisa l'ordre judiciaire sur de nouvelles bases, et après avoir quelque temps exercé à Rouen et à Lisieux la profession de son père, il entra dans les Etats-majors, pour échapper à la réquisition. Après le 9 thermidor, il devint secrétaire de la Convention. Sous le Directoire, il est successivement chargé du secrétariat-général, du service des hôpitaux, de la liquidation de l'arriéré de la guerre, etc. L'excès du travail altère sa santé ; il demande un congé et perd sa place. A peine rétabli, on le voit reparaitre au barreau, et bientôt après dans les emplois : en 1803, comme substitut du procureur-général du tribunal criminel de Paris ; plus tard, en qualité d'avocat-général à la Cour impériale de la même ville, et enfin comme chef du parquet du tribunal de

première instance de la Seine , position qu'il conserve jusqu'à la seconde abdication de l'Empereur.

Comme administrateur et comme magistrat , Courtin fut un homme éminemment remarquable. Entre autres améliorations importantes , on lui doit l'organisation de la police judiciaire , telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Le Gouvernement provisoire , présidé par Fouché de Nantes , lui confia , en 1815 , la préfecture de police. Un mois après , il figurait sur la liste des exilés publiée le 24 juillet. Fouché , devenu ministre de Louis XVIII , le laissa proscrire par les réacteurs qui devaient bientôt l'atteindre lui-même. Rentré en France , Courtin reprit la profession d'avocat pour la troisième fois , et s'occupa , en outre , de publications utiles , tant sa prodigieuse activité avait besoin d'aliments. Il est l'éditeur de l'*Encyclopédie moderne* , en 24 volumes in-8°. Cet ouvrage , connu dans le commerce sous le nom d'*Encyclopédie Courtin* , eut plus de succès que n'en obtiennent ordinairement ces sortes de recueils , dus à une foule de mains qui ne sont pas toutes également habiles. Mort à Garches , près de Saint-Cloud , le 22 février 1839.

COUTURE (Jean-Baptiste) , né à Saint-Aubin , hameau de Langrune , le 11 novembre 1651 , célèbre professeur de rhétorique au Collège de la Marche , et ensuite d'éloquence au Collège royal de Paris , recteur de l'Université de cette ville et membre de l'Acadé-

mie des inscriptions et belles-lettres en 1701. La protection de l'abbé Bignon ne fut pas inutile à sa fortune. On a de lui une traduction en latin du *Traité des Automates* de Héron d'Alexandrie, et des *Dissertations savantes* insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, sur les *Fastes* et la *Vie privée des Romains*, leurs *Vétérans*, et quelques-unes de leurs *Cérémonies religieuses*.

Il se plaisait à raconter les événements de son enfance, qui sont, en effet, fort singuliers. Couture père, marin à Notre-Dame de la Délivrande, passait souvent en Angleterre pour les affaires de son commerce. Guillemette Mériel, sa femme, étant allé l'y voir, fut assaillie à son retour par une tempête qui poussa son navire jusqu'à l'entrée du détroit de Gibraltar. Surprise en mer par les douleurs de l'enfantement, elle donna le jour à un fils en face de la pointe de Sainte-Marie, dans la baie de Cadix. Son époux la perdit quelque temps après, et se remaria. L'enfant n'eut pas le bonheur de plaire à sa belle-mère, qui trouva le moyen de le faire passer pour mort et de l'envoyer au Canada, où il fut abandonné sur les bords du fleuve Saint-Laurent. Le petit Couture n'avait guère alors que 4 ou 5 ans. Au bout de dix-huit mois, un navire du Havre aborda ces parages : l'enfant parvint à s'y faire admettre et à retourner dans sa patrie. Les biographies ont opposé à ce récit des enquêtes qui semblent le démentir, et

que Couture fit faire lui-même pour recevoir ses lettres de tonsure et de maître-ès-arts.

Mort à Paris , le 16 août 1728.

CRÈVECŒUR (Michel-Guillaume SAINT-JOHN de), né à Caen en 1735. Son père, qui résidait habituellement dans sa terre de Pierrepont , près de Creully, lui fit faire ses études chez les Jésuites, et l'envoya ensuite en Angleterre, d'où il passa dans les vastes colonies qu'elle possédait alors dans l'Amérique septentrionale. Il y épousa la fille d'un négociant du pays, et s'installa dans une ferme qu'il acquit sur les frontières de la Pensylvanie. Dirigé avec autant d'habileté que de sagesse, son établissement était parvenu à un haut degré de prospérité, lorsqu'il fut ruiné dans la lutte qui s'engagea plus tard entre les colonies et la métropole; lutte terrible, dans laquelle il courut lui-même les plus grands dangers. Emprisonné comme espion à New-York, dans ces temps où la force faisait le droit, où le vaincu avait toujours tort, il parvint à recouvrer la liberté et à gagner l'Irlande, d'où il revint en France en 1781. L'année suivante, il publia à Londres, en anglais, les *Lettres d'un cultivateur américain*, ouvrage qu'il a traduit lui-même dans notre langue, et dédié à son ami M. de La Fayette.

M. de Crèveœur retourna bientôt aux Etats-Unis en qualité de consul de France à New-York, place qui fut créée pour lui en 1784. Sa femme était morte,

la guerre avait dispersé sa famille. Il retrouva ses enfants chez M. Flower , négociant à Boston , qui les avait généreusement recueillis en reconnaissance des services que M. de Crèveœur avait lui-même rendus en France à des prisonniers anglais.

La nouvelle république le reçut comme un de ses citoyens. Un commerce sûr , un esprit solide , quoiqu'enthousiaste , lui valurent de nombreux amis , parmi lesquels il eut le bonheur de compter Franklin et Washington.

Pendant son consulat , il obtint de M. de Castries, ministre de la marine , la création des premiers paquebots qui ont établi une communication régulière entre la France et les Etats-Unis. Les points de départ et d'arrivée étaient Lorient et New-York.

Il se démit de son emploi en 1793, alors que le contre-coup de la révolution qui venait de s'accomplir en France se faisait sentir jusque dans le Nouveau-Monde. Rentré dans sa patrie pour ne plus la quitter, il fit imprimer à Paris, en 1801, et dédia à Washington, qui venait de mourir, un ouvrage en 3 vol. in-8°, intitulé *Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'Etat de New-York*. On y trouve le plan des Caisses d'épargnes fondées depuis en France pour les ouvriers.

Mort à Sarcelles , près de Paris , le 12 novembre 1813.

M. Saint-John de Crèveœur était membre de l'Ins-

titut depuis sa création. La Société d'Agriculture de Caen , qui le compta au nombre de ses membres dès son origine , en 1763 , n'a pas oublié qu'il contribua , par ses encouragements et par ses écrits , à introduire dans la Basse-Normandie la culture de la pomme de terre.

Les Lettres d'un cultivateur américain (2 vol. in-8°) eurent un grand succès en France , quoique la traduction de l'auteur ne soit pas toujours grammaticalement correcte. Plus d'un quart de siècle de séjour en Amérique , employé , au milieu d'une population anglaise , à convertir des savanes et des forêts en un vaste et fertile domaine , ne l'avaient pas préparé à écrire purement dans sa langue maternelle. Il en convient dès les premières pages de son livre : « Je n'ai nulle méthode , dit-il , que celle de raconter , comme je peux , les impressions que je reçois. » Mais lorsque ces impressions sont vives et qu'elles remuent une âme noble et généreuse ; lorsque la narration embrasse , dans une suite de tableaux , toutes les merveilles d'une terre vierge et féconde , aux solitudes incommensurables ; lorsqu'elle oppose au spectacle de la vie errante du sauvage Américain , celui d'une nation industrielle qui s'improvise dans ses déserts et s'y implante la hache et la bêche à la main ; lorsqu'elle a pour objet des scènes saisissantes d'intérêt , telles que celles que présente cette nation luttant contre les ravages d'une guerre sans pitié , et

appelant de ses prières et de ses efforts la liberté que la métropole lui refuse : alors le récit s'élève avec le sujet ; le laboureur aux mœurs antiques devient l'apôtre de la tolérance ; c'est toujours l'homme de la nature , mais l'homme qu'elle a créé poète et orateur. Tel est le mérite particulier du livre de M. de Crève-cœur. Ajoutons que lorsqu'il parut toute l'Europe avait les yeux sur l'autre hémisphère , et que cette circonstance contribua beaucoup à l'accueil qu'il reçut du public.

Il n'en était plus de même au commencement du xix^e siècle , lorsqu'il publia son *Voyage en Pensylvanie*. L'intérêt qui s'attache aux grandes luttes s'était exclusivement porté sur les mémorables événements dont la France offrait le spectacle ; l'Amérique se trouvait reléguée au second plan. C'est ce qui explique pourquoi le nouvel ouvrage de M. de Crève-cœur , quoique mieux écrit que le premier , fit moins de sensation. Son style , toujours monté sur le même ton , rappelle un peu trop la manière de Raynal ; mais s'il est permis à un penseur et à un économiste de se montrer enthousiaste , c'est assurément à la vue des merveilles si promptement accomplies par la civilisation « dans ces vastes contrées , où elle ne » laissera bientôt plus d'autre trace des peuples abo- » rigènes que les noms donnés par leurs ancêtres » aux rivières , aux montagnes et aux lacs de leur » pays. »

CREVEL (Jacques), avocat au Parlement de Rouen, né à Iffs, le **2 mars 1692**, professeur royal de droit français à l'Université de Caen. Il s'y distingua, comme recteur, en **1721**, par la lutte vigoureuse qu'il soutint contre les Jésuites, et par la réparation éclatante qu'il les contraignit de faire à cette université, qu'ils avaient outragée dans une de leurs pièces de théâtre. Ses talents et sa probité lui valurent l'estime et l'amitié de D'Aguesseau. Il a laissé des **Mémoires** estimés et des poésies latines et françaises. Mort le **23 décembre 1764**.

D.

DALÉCHAMPS (Jacques), célèbre médecin et savant helléniste, né à Caen en 1513. Il alla s'établir à Lyon, où il acquit une grande réputation dans la pratique de son art. *L'Histoire des Plantes*, écrite en latin, est son principal ouvrage. On a encore de lui une traduction, dans cette langue, des quinze livres d'Athénée, et du sixième livre de Paul Eginète, en français, un *Traité de la peste*, les *XI Livres d'Administrations anatomiques de Claude Gallien, translatés et corrigés*, et des Notes sur Pline. Sa version latine d'Athénée passe pour lui avoir coûté trente ans de travail. Les commentaires et les notes dont il a enrichi la plupart de ces ouvrages sont estimés des savants. Mort à Lyon, le 1^{er} mars 1588.

DANGIE (Mathieu de la), religieux de Saint-Etienne de Caen, né à Rånchy en 1585; auteur d'écrits sur les règles de son ordre et d'une *Apologie* dans laquelle il démontre la fausseté de la tradition qui attribue l'origine de la *Croix Pleureuse* à un acte de cruauté exercé par Guillaume-le-Conquérant sur sa femme Mathilde. Ce fut à lui et à son confrère Jean de Bailhache qu'on dut, en 1637, c'est-à-dire soixante-

quinze ans après la profanation des Protestants, le rétablissement du tombeau de ce prince dans l'église de l'Abbaye de Saint-Etienne. Mort à Caen, le 2 octobre 1657.

DAON (Roger-François), prêtre, né à Bricqueville en 1678. On a de lui quelques ouvrages de piété. Celui qui est intitulé *La conduite des Confesseurs* a eu de nombreuses éditions.

DAVID (Nicolas-Joseph), né à Bayeux, le 21 décembre 1701, chanoine de Saint-Marcel et professeur de théologie à Paris; auteur d'une *Réfutation du système d'un philosophe cartésien*, qui avait prétendu démontrer géométriquement la possibilité de la présence réelle dans l'Eucharistie. Ce livre, qui eut un grand succès, avait été corrigé par le Père Tournemine. Mort à Paris, le 5 août 1784.

DECAEN (Charles-Mathieu-Isidore, comte), lieutenant-général, grand officier de la Légion-d'Honneur, né à Caen, le 13 avril 1769. Il partit en 1792, en qualité de sergent-major des canonnières, avec le 4^e bataillon des volontaires du Calvados, qui s'est illustré à Mayence et dans la Vendée. Kléber ne tarda pas à le remarquer et à lui faire obtenir un de ces avancements rapides si communs à cette époque, et que le succès a souvent justifiés. Il lui écrivait un jour : « J'ai deux opérations difficiles; je te destine la plus périlleuse comme la plus digne de ton courage. » Attaché depuis à l'armée du Rhin-et-Moselle,

et ensuite à celle du Rhin , Decaen se signala dans une foule d'affaires , notamment à Ettlingen , à Kehl et à Hohenlinden. Ces services lui valurent, en 1802, l'emploi de capitaine-général des établissements français dans l'Inde , que le traité d'Amiens nous avait rendus. Personne n'était plus digne de ce poste élevé. Le désintéressement et la sagesse avec lesquels il gouverna les îles de France et de Bourbon honoreront toujours sa mémoire. Le premier Consul l'avait investi du pouvoir de réorganiser toutes les branches de l'administration dans nos colonies orientales. Le recueil de lois qu'il leur donna y porte encore le nom de *Code Decaen*. Bientôt rallumée, la guerre avec l'Angleterre lui imposa d'autres devoirs. La flotte dont il disposait fit éprouver des pertes immenses au commerce de notre rivale. Au mois d'août 1810 , deux de nos frégates , embossées dans le port de l'île de France , triomphèrent , sous ses yeux , de quatre frégates ennemies. Au mois de décembre suivant , il repoussait , avec 800 soldats et 3 à 400 marins, une armée anglaise vingt fois supérieure en forces.

A son retour, en 1811 , après la capitulation qui nous enleva cette île, l'Empereur lui confia le commandement de la Catalogne. Il s'y distingua en battant le corps d'armée de Saarfield et en forçant les Anglais à lever le siège de Tarragone. La grande croix de l'ordre de la Réunion et le titre de comte de l'Empire furent la récompense de ces succès. Il fut

appelé , à la fin de 1813 , au commandement de l'armée de Hollande , ou plutôt de celle qu'il était question de former dans cette partie de l'Empire. Mais le gouvernement , épuisé par la lutte qu'il soutenait contre l'Europe , ne put lui fournir aucun des éléments nécessaires à son organisation. Au commencement de l'année suivante , il reçut l'ordre de se rendre à Libourne , et d'y réunir un corps de six mille hommes pour marcher sur Bordeaux , où la trahison avait appelé le duc d'Angoulême. Mais le temps des défections était venu ; le Sénat , dont les pouvoirs n'avaient jamais été bien définis , en donna l'exemple , et les commanda à l'armée en proclamant la déchéance de Napoléon. Dès le 3 avril , Decaen prenait la cocarde blanche et reconnaissait le gouvernement provisoire. Son empressement fut récompensé par la croix de Saint-Louis et le grand cordon de la Légion-d'Honneur.

Il était gouverneur de la 11^e division militaire en 1815 , lorsque Napoléon débarqua sur les côtes de la Provence. A la première nouvelle de cette audacieuse entreprise , il fit publier une proclamation violente contre l'*usurpateur* , et parut pendant quelques jours agir d'intelligence avec la duchesse d'Angoulême , qui venait d'arriver à Bordeaux , où elle déploya un grand caractère. Mais les événements se pressaient ; Clausel se montra sur la rive droite de la Garonne avec le drapeau tricolore , et la princesse , protégée

plutôt que secondée par le gouverneur , fut bientôt contrainte de quitter la France. Napoléon , qui savait faire la part des temps , appela Decaen à Paris , et l'envoya commander la 10^e division militaire à Toulouse , où , l'année précédente , le maréchal Soult avait cueilli les dernières palmes de l'Empire. Le désastre de Waterloo força bientôt Decaen à se replier sur l'armée de la Loire. N'ayant pu parvenir à la joindre , il ne tarda pas à envoyer sa soumission , comme le reste de l'armée. Là finit sa carrière militaire. Il se retira à Paris , où l'atteignirent bientôt les mesures de réaction qui marquèrent les derniers mois de 1815. Arrêté en décembre , il subit une longue détention. On a prétendu qu'il dut enfin sa liberté à l'intervention de la duchesse d'Angoulême. Il est probable que l'opinion publique , qui se prononçait hautement contre les réacteurs , y eut la plus grande part. Après la révolution de juillet , le Roi lui confia la présidence de la commission de législation coloniale ; mais il ne l'exerça pas longtemps. Atteint par le terrible fléau qui ravageait l'Europe , il succomba à une attaque de choléra le 9 septembre 1832 , à Ermont , dans la vallée de Montmorency.

Moins de deux ans après , le gouvernement proposa à la Chambre des Députés d'accorder un supplément de pension aux veuves de deux généraux célèbres dans nos fastes militaires par leur désintéressement et leur courage. Cette proposition fut re-

jetée par de mesquines considérations d'économie. L'une de ces veuves était la comtesse Decaen, l'autre portait le nom de Daumesnil.

DELARUE (l'abbé Gervais), né à Caen, le 7 septembre 1751. Il fit ses classes au Collège du Bois et sa théologie à l'Université, qui l'admit bientôt au nombre de ses professeurs. Le goût des recherches historiques se développa chez lui de bonne heure, et s'accrut avec les années. Il aimait surtout à porter ses investigations sur nos antiquités nationales, si riches de faits inexplorés. Déjà il avait réuni de précieux matériaux, lorsque, vers la fin de 1792, il se réfugia en Angleterre, pour échapper aux conséquences du refus qu'il avait fait de prêter le serment exigé par la constitution civile du clergé. Il confia en partant ses manuscrits à M. le comte de Mathan, chez lequel il vivait en qualité de précepteur de son fils. La rigueur des temps qui suivirent ne tarda pas à faire considérer ce dépôt comme dangereux. Après beaucoup d'hésitations, les manuscrits furent livrés aux flammes.

Retiré à Londres, l'abbé Delarue s'y fit bientôt connaître dans le monde savant. Il devint l'ami du chevalier Joseph Bancks, et lui dut son admission à la Société royale des Antiquaires. De ce moment tous les dépôts lui furent ouverts; il put à loisir compiler la précieuse collection des Archives anglo-normandes de la Tour de Londres. Pendant six an-

nées, il consacra huit heures par jour à ce travail ; il copia plus de quatre mille titres, pour la plupart inconnus en France. Ses recherches lui révélèrent l'existence d'une foule de manuscrits normands, picards, artésiens, etc., transportés en Angleterre avant la conquête de la Normandie par Philippe-Auguste, et pendant le règne désastreux de Charles VI. C'étaient, pour la plupart, des poésies des **xi^e**, **xii^e** et **xiii^e** siècles. Il analysa ces ouvrages et en transcrivit même quelques-uns en entier, entre autres le *Roman de Rou*, par Robert Wace, espèce de chronique en vers des ducs normands.

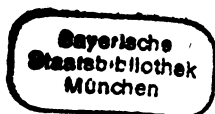
L'abbé Delarue rentra dans sa patrie en 1797, et y poursuivit le cours de ses laborieuses recherches sur l'histoire et la littérature du moyen-âge. Déjà sa réputation était établie en Angleterre, où il avait publié des dissertations savantes, notamment celle qui a pour objet la fameuse *Tapisserie de Bayeux*, attribuée à la reine Mathilde. Il se fit connaître chez nous par d'autres dissertations lues à l'Académie de Caen, et insérées ou analysées dans ses *Mémoires*.

Au rétablissement des académies universitaires, il obtint dans sa ville natale la place de professeur d'histoire, qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Ce ne fut qu'en 1820 qu'il donna au public ses *Essais historiques sur la ville de Caen*, en deux volumes in-8°. Cet ouvrage, qui n'a pas fait oublier les *Origines* de Huet, leur est supérieur en quelques points où l'abbé

Delarue le combat victorieusement. On y remarque surtout des dissertations érudites sur l'emplacement primitif de la ville et sur ses anciennes transactions commerciales ; mais il laisse beaucoup à désirer sous d'autres rapports. Quoique généralement en garde contre l'esprit de système, il arrive quelquefois à l'auteur de donner ses hypothèses pour des assertions. Il eût pu tirer un meilleur parti des nombreux documents dont il avait la disposition. Quelquefois il les entasse avec une complaisance qu'expliquent, mais que ne justifient pas les soins qu'il s'est donnés pour les recueillir. Ses longues listes chronologiques des curés et des prieurs de Caen n'apprennent rien, et n'ont dès lors aucun intérêt ; l'histoire ne se nourrit pas de ces futilités.

Les deux volumes des *Essais* ont été suivis de deux autres publiés en 1842, sept ans après sa mort, et annoncés comme le complément de l'ouvrage. Le premier se compose de Mémoires plus ou moins curieux, mais qui ne traitent pas tous de la ville de Caen. Un des plus remarquables est celui qui a pour objet d'établir, en s'aidant des conjectures de Huet, que c'est à Airan et dans ses environs qu'on retrouve le petit canton désigné dans un Capitulaire de Charles-le-Chauve sous le nom d'*Otlingua Saxonia*. Le second volume est rempli par les *Annales militaires, politiques et religieuses de la ville de Caen et de la Basse-Normandie*. Tel est du moins le titre sous lequel

3 *



on a réuni une foule de notes sur toutes sortes d'objets, notes qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire du pays, mais qu'il ne suffisait pas de présenter dans l'ordre chronologique pour les qualifier d'Annales.

Un cadre plus vaste a fourni à M. Delarue l'occasion de tirer un grand parti des documents qu'il avait recueillis en Angleterre et dans les bibliothèques de la Hollande et de la France. Annoncés depuis longtemps, ses *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands* parurent enfin en 1834, en 3 volumes in-8°, et mirent le sceau à sa renommée. Il s'est attaché à démontrer dans cet ouvrage que, contrairement aux idées généralement reçues, c'est dans les poésies des Trouvères, et non dans celles des Troubadours provençaux, qu'il faut chercher l'origine de la langue et de la littérature française. Si les preuves qu'il accumule à l'appui de cette opinion étaient disposées avec plus d'art et de méthode, elles rencontreraient peu de contradicteurs. Mais l'abbé Delarue ne savait pas faire un livre. C'est dans un discours préliminaire qu'il développe son système, et il n'y revient presque jamais dans le cours de l'ouvrage, rempli par des dissertations érudites sur les Bardes et les Jongleurs et des notices sur les Trouvères. Avec de si riches matériaux, l'architecte ne se fût pas contenté de bâtir un frontispice, s'il eût mieux possédé l'art de les mettre en œuvre.

M. Delarue est mort à Cambes , le 24 septembre 1835 , dans le château de son élève, M. le marquis de Mathan , pair de France.

Il était doyen de la Faculté des lettres à l'Académie de Caen , et membre correspondant de l'Institut. On doit remarquer , comme une chose singulière , qu'avec des connaissances profondes et variées , il ne s'éleva guère , comme professeur d'histoire , au-dessus de la médiocrité. Il avait conçu son cours en anti-quaire normand , et l'avait , pour ainsi dire , circonscrit dans sa spécialité. L'enseignement public offre plusieurs exemples d'une semblable aberration. Au reste , ses *Essais sur les Trouvères* et plusieurs parties de ses autres ouvrages lui vaudront une célébrité durable , et placeront longtemps son nom aux premiers rangs des savants qui ont illustré sa ville natale.

DELAUNEY (Jean-Baptiste-Gabriel) , avocat , né à Isigny en 1752. Député du tiers-état à l'Assemblée Constituante , il contribua puissamment aux travaux du comité chargé de la nouvelle division de la France. C'est lui qui fit préférer le nom de *Calvados* à celui d'*Orne-Inférieure* qu'on voulait donner au département dont Caen est le chef-lieu. Retiré dans sa ville natale , après la mémorable session de cette Assemblée , il fut nommé conservateur du *Dépôt des sciences et arts* , mission importante , dont il s'acquitta avec autant d'intelligence que de zèle. Plus tard , le Con-

seil général du Calvados s'honora de le compter au nombre de ses membres. Il est auteur d'un poème intitulé *Bayeux et ses environs*, imprimé dans cette ville en 1804. Les amateurs de la poésie descriptive ont retenu ces vers sur la cathédrale :

Ouvrage du génie et de la piété,
Où l'art capricieux par l'Arabe inventé,
Riche de ses écarts et brillant de tourelles,
Découpe en fins réseaux ses solides dentelles.

La fable qu'il a imaginée pour expliquer le phénomène de la *Fosse du Soucy*, ne vaut pas mieux que celle de Ségrais. Sa description d'un Sacrifice des Druides, quoique plus soignée, est trop longue et finit mal, lorsqu'il était facile de dénouer ce drame lugubre en nous montrant saint Vigor plantant la croix sur le mont Phaunus. On lui doit quelques autres pièces de vers, entre autres *Bayeux rebâti* ou *les Amours de Rollon*, et un Mémoire-sur un tableau dont ont croit que le sujet est la bataille de Formigny. Mort à Bayeux, le 6 décembre 1831.

DELAUNEY (Pierre-François), peintre, né à Bayeux, le 21 décembre 1759. Un tableau représentant un *Pèlerinage à Saint-Nicolas-de-la-Chesnée*, qu'il exposa au salon en 1788, attira l'attention des connaisseurs. La mort l'enleva, le 26 août de l'année suivante, à l'art qu'il cultivait avec succès.

DELAUNEY (Honoré-François), né à Bayeux en

1764. Il était curé de Vaucelles , près de cette ville , lorsque la révolution éclata. L'ardeur avec laquelle il embrassa ses principes le fit surnommer Gorsas. Il se maria , fut malheureux dans son ménage , et persécuté pour ses opinions religieuses. L'étude le consolait de ces tracasseries. Il avait réuni une foule de matériaux sur les antiquités du pays ; mais malheureusement il était entièrement dépourvu du talent nécessaire pour les mettre en œuvre. On ne connaît de lui que le *Mémoire* qu'il publia en 1824 pour réfuter l'opinion de l'abbé Delarue sur la Tapisserie de la reine Mathilde. Peu de temps après , il fut frappé d'une sorte d'aliénation mentale , pendant laquelle on obtint de lui la rétractation du serment qu'il avait prêté comme prêtre constitutionnel. Mort à Bayeux , le 11 septembre 1829.

DELOY (Michel) , jurisconsulte , né à Caen , auteur d'un ouvrage sur le droit intitulé : *De pactuum et contractuum idea methodica* , et d'un *Eloge* en latin de Pierre Halley. Mort à Paris en 1710 , à l'âge de 85 ans.

DENIS (Jean) , marin d'Honfleur. On lui attribue la découverte de quelques côtes du Brésil en 1504 , et d'une partie de l'île de Terre-Neuve en 1506.

DENIS (le Père) , capucin , né à Vire , prédicateur distingué à Rouen. Mort en 1658 , à 42 ans.

DESCOTILS (Jean COLLET-) , né à Cheux , le 19 janvier 1740 , ancien secrétaire de l'Intendance de Caen ,

et premier préfet du Calvados en l'an VIII. Avec des connaissances variées , une haute probité et d'excellentes intentions , il laissa beaucoup à désirer comme administrateur. Son esprit , porté aux détails , embrassait difficilement l'ensemble des affaires. Indépendamment de l'énergie qu'on exigeait alors avant tout dans les dépositaires du pouvoir , il manquait d'un talent essentiel dans les hauts emplois , celui de savoir faire faire ce qu'on ne peut pas faire soi-même. Aussi fut-il promptement remplacé. Le général Dugua, son successeur , qui arrivait d'Égypte , ne fit que passer dans le Calvados pour aller mourir à Saint-Domingue. Vint enfin M. Caffarelli , qui donna le premier , dans cette importante fonction , l'exemple d'une administration sévère , active , intelligente , telle qu'elle convient aux hommes et-aux affaires. M. Descotils quitta sa préfecture pour passer à l'emploi de procureur-général du Conseil des prises. Mort dans sa terre d'Yvetot , près Valognes , le 9 avril 1827.

DESCOTILS (Hippolyte - Victor COLLET -) , fils du précédent , ingénieur en chef et professeur de chimie au Corps royal des mines , né à Caen , en novembre 1773 , s'est fait un nom distingué dans les sciences. Il étudia la chimie sous Vauquelin , servit quelque temps dans la marine , et la quitta pour se faire recevoir , en 1794 , élève à l'Ecole des mines , qui venait d'être réorganisée. Trois ans plus tard , il suivait Monge et Berthollet dans cette aventureuse ex-

pédition d'Égypte, qui a jeté tant d'éclat sur nos armes. De concert avec ce dernier, il se livra à d'utiles recherches sur la fabrication du sel ammoniac et de l'indigo, et publia des *Observations sur les propriétés tinctoriales du Ehennéh*. Le Gouvernement lui confia, à son retour, la direction du laboratoire de l'Ecole des mines. Il s'y fit remarquer par de nombreux travaux sur les substances métalliques, et notamment par ses analyses des mines d'étain de France et des minerais de fer spathique. C'est à ses expériences sur les sels de platine qu'on doit la découverte de l'*Iridium*, un de ces corps simples que les sciences naturelles révèlent de temps à autre à leurs adeptes. L'art de bâtir a tiré un grand parti de celles qu'il fit, après Bergman et Guiton-Morveau, sur les propriétés de la chaux hydraulique. Elevé, en 1809, au grade d'ingénieur en chef, il reçut, quatre ans après, la mission d'inspecter et d'organiser les mines d'alun de la Tolfa, aux environs de Rome; mais ses expériences n'eurent pour objet que celle de Montione, dans la principauté de Piombino. Elles jetèrent une vive lumière sur la formation de ce minéral, et furent recueillies, avec la plupart de ses analyses, dans les *Annales de chimie*, les *Mémoires de la Société d'Arcueil* et le *Journal des mines*.

Ses voyages et des travaux qui exigent une application fatigante, avaient altéré sa santé. Il luttait depuis dix ans contre les progrès d'une maladie cruelle,

lorsqu'il mourut à Paris , le 6 décembre 1815. Il était alors occupé à réunir les matériaux d'un *Traité de chimie docimastique*, ouvrage qui manque à la science, et qu'il était capable de bien faire. Le gouvernement venait de lui confier l'emploi de directeur provisoire de l'Ecole royale des mines, et de le nommer membre du Comité consultatif des arts et manufactures et du Conseil d'administration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.

M. Descotils était membre de l'Institut d'Égypte, et d'un grand nombre de sociétés savantes. Au mérite qui lui valut ces récompenses et ces distinctions, il joignait toutes les qualités qui font chérir le père de famille et l'homme du monde. Les sciences et l'amitié se réunirent pour déplorer sa perte.

DESFONTAINES (Guillaume-François FOUQUES-DESHAYES), auteur dramatique , né à Caen en 1733. Il fut secrétaire du duc de Deux-Ponts , aïeul du roi de Bavière Louis I^{er}, et ensuite bibliothécaire de Monsieur , depuis Louis XVIII. Le nombre des pièces qui ont paru sous son nom , et sous celui de ses collaborateurs Radet , Barré , Picard et Bourgueil , est considérable. Elles sont mêlées de vaudevilles , et furent , en général , bien accueillies du public. On a joué longtemps *La Dot* , et on la verrait reprendre avec plaisir , ainsi que *L'Aveugle de Palmyre* , *Le Ménage de Scurron* , *Monsieur Guillaume* , *Lantara* , *Gaspard l'avisé*, etc. , s'il se trouvait un directeur

intelligent qui ne se crût pas obligé de sacrifier sans cesse au déplorable goût qui nous entraîne vers la nouveauté. C'était une idée heureuse que celle d'emprunter à la vie des personnages historiques quelque trait propre à la scène. Le grand succès qu'obtinent *Le Mariage de Scarron* (1797) et *Monsieur Guillaume* (1800), où l'on remarque une foule de couplets scintillants de verve et de gaité, mit pendant quelques années à la mode ce genre de composition.

Parmi les pièces que Desfontaines fit en société avec Radet, il en est une qui compromet gravement la sûreté de ces écrivains. C'était pendant le procès de Louis XVI ; ils firent jouer *La chaste Suzanne*, dans laquelle on remarqua ces mots dont l'application était évidente : *Vous êtes ses accusateurs, vous ne pouvez être ses juges*. Les révolutionnaires, qui commençaient à exercer la plus terrible des censures, s'offensèrent d'une pareille hardiesse. Desfontaines et Radet furent emprisonnés. Heureusement pour eux, la muse vint à leur secours dans ce pressant danger. Ils durent leur liberté à une chanson qu'ils adressèrent à la Commune de Paris, et qu'on trouve dans le *Moniteur* du 25 novembre 1793. Le couplet qui suit donnera une idée de cette pièce et de leur système de défense :

Des mesures de sûreté
Nous ont ravi la liberté,

C'est ce qui nous désole ;
 Mais dans nos fers nous l'adorons ,
 Dans nos chants nous la célébrons
 C'est ce qui nous console.

Avant d'écrire pour le théâtre , Desfontaines avait publié un poème intitulé : *Les Bains de Diane ou le Triomphe de l'Amour* (1770). On lui dut encore *Les quatre Saisons de l'année*, sorte de recueil périodique , et une traduction des *Amours de Leucippe et de Clitophon*, roman grec attribué à Achilles Tatius.

Mort à Paris , le 21 décembre 1825.

DESLONDES (François-Gabriel), né à Lisieux , le 25 octobre 1654 ; dominicain estimé dans son ordre ; auteur d'ouvrages sur le plain-chant. Il était docteur en théologie de la Faculté de Paris , et a gravé la plupart des chants de l'Eglise catholique.

DESMARES (Toussaint-Guy-Joseph), oratorien , né à Vire en 1599 , prédicateur célèbre , loué par Boileau. Son attachement à la doctrine de Jansénius , qu'il alla défendre à Rome , lui attira la haine et les persécutions des Jésuites. Le duc de La Rochefoucauld le recueillit à Liancourt , et le présenta un jour à Louis XIV, qui le reçut fort bien. Desmares était alors très-vieux , et ses ennemis l'avaient oublié. Il écrivit dans sa retraite le *Nécrologe de Port-Royal*.

On raconte que le prince de Condé dit un jour à deux Jésuites qui l'avaient accompagné à un sermon de Desmares : « On ne m'avait pas trompé , cet

homme est dangereux ; si je l'entendais une seconde fois, il me convertirait. » Mort en 1687, le 19 janvier.

DESMARES DE BANNEVILLE (Jacques-François-Louis-Bernard), chanoine régulier de la Congrégation de France, né à Caen, le 25 août 1752, auteur d'un *Essai historique sur l'Abbaye de Notre-Dame d'Eu*, qui n'a pas été imprimé.

DESMOUEUX (Charles-Nicolas), professeur de botanique à Caen, sa ville natale, où il est mort le 15 janvier 1801. Il aimait à transporter en imagination ses élèves sur les Alpes et dans les vallons de la Suisse, qu'il avait longtemps explorés dans l'intérêt de la science. Jamais leçons ne furent plus profitables et plus intéressantes, et jamais professeur ne fut plus aimé. C'est à la reconnaissance et à la piété de ses disciples qu'il a dû le tombeau qu'on lui a élevé dans le Jardin des Plantes, à Caen.

DESPERIÈRES (Paul-Varin, sieur), né à Falaise, dans le xvi^e siècle, auteur de la *Définition de tous les points en controverse pour le fait de la religion*, des *Espines du Mariage*, et d'un livre où il annonçait la fin du monde pour 1666. Ces prédictions, qui n'étaient pas rares, jetaient la terreur dans les esprits superstitieux, et valaient d'abondantes aumônes à l'Eglise.

Desperières nous apprend, dans la préface d'un de ses ouvrages de controverse, dédié à Henri IV, qu'il

suivit la fortune de ce prince pendant les guerres civiles, et se trouva à toutes ses batailles.

DESPRÈS (Nicolas-Michel), professeur au Collège du Bois, médecin distingué, contemporain et émule de Ronsard, de Baif et des autres poètes qui composaient la Pléiade française. Joseph Scaliger et Juste-Lipse parlent avec éloge de son érudition. Né dans les environs de Caen, mort dans cette ville en 1597.

DIÉREVILLE, né à Pont-l'Évêque, dans le **xvii^e** siècle. Il s'embarqua à La Rochelle, en 1699, sur un navire marchand, frété pour l'Acadie, où il arriva après une traversée de 54 jours. Pendant le court séjour qu'il y fit, il s'attacha à réunir, sur cette contrée peu connue, et qu'on appelait alors la *Nouvelle-France*, des documents qui le mirent à même de publier, quelques années après, une relation de son voyage. (Un vol. in-12, Rouen et Amsterdam, 1708.) Il raconte, dans sa dédicace à l'intendant de La Rochelle, qu'il la composa d'abord en vers, et que ce fut uniquement pour donner plus d'autorité à ses récits qu'il se détermina à les entre-mêler de prose. Ce qui subsiste de sa première version n'est pas propre à faire regretter le sacrifice de quelques milliers de vers auquel il se résigna. On en pourra juger par cette description de la chasse aux canards, un de ses morceaux les plus soignés :

Quand ce gibier est loin, sur l'élément liquide,
On approche du bord, et l'on se cache bien,

Et l'on fait promener un chien,
Qu'un instinct admirable guide.
Le gibier qui le voit sauter, caprioler,
Après quelque bâton, qu'il jette en l'air sans cesse,
S'approche de lui sans voler,
Pour voir tous ses tours de souplesse.
Le chien pour l'amuser sçait si bien son métier,
Qu'il l'attire toujours auprès de l'embuscade,
Où son maître caché, d'un coup d'arquebusade
Fait un carnage du gibier.
Voilà la chasse de la côte,
Qui fournit de gibier chaque hôte,
Dans l'automne et dans le printemps ;
Là tels en un seul jour en ont dans leurs chaumières
Plus qu'en mille autres lieux certains nobles du temps,
N'en ont en tout un an dans leurs gentilhommières.

On ne remarque nulle part, dans son livre, cet esprit d'observation dont quelques biographes lui font honneur. Il décrit assez fidèlement ce qu'il a vu ; mais ce qu'il a vu est peu de chose. La matière était neuve pourtant ; s'il manquait de documents sur l'histoire du pays, rien ne lui empêchait de s'étendre sur sa découverte, sa géographie et sur les essais de colonisation dont il avait été l'objet. Quoiqu'il en soit, l'intérêt qui s'attachait alors à cette possession lointaine, bientôt perdue pour nous, comme tant d'autres, fit rechercher la relation du voyageur normand ; elle n'est connue aujourd'hui que des bibliographes. Il en serait de même du nom

de l'auteur, si une circonstance particulière, qui mérite qu'on en fasse mention., n'eût pas contribué à le préserver de l'oubli. Diéreville avait reçu la mission de recueillir quelques plantes rares pour le jardin du roi. Parmi celles qu'il rapporta de l'Acadie, se trouvait un bel arbrisseau à fleurs jaunes, auquel Tournefort donna le nom de *Dierevilla*, qui lui fut conservé par Linné, lorsqu'il en fit une espèce du genre *Lonicera*. Jussieu a rétabli depuis le genre *Diéreville*. Ces illustres parrains, en consacrant ainsi le souvenir de la modeste conquête de notre navigateur, ont plus fait pour sa renommée que ses voyages et ses écrits.

DORAY DU LONGRAIS (Jean-Paul), né à Manvieux en 1736, traducteur des OEuures de Mengs, et auteur de plusieurs romans, entre autres de *Faustin, ou le Siècle philosophique*. Mort à Paris, vers 1800.

DROSAY (Jean de), seigneur de Sainte-Marie-aux-Anglais, et professeur de jurisprudence à l'Université de Caen; auteur d'une Grammaire hébraïque, grecque, latine et française, publiée en 1544, et d'une Méthode pour apprendre le droit selon l'esprit de Justinien. Mort vers le milieu du xvi^e siècle.

DUBOIS (Etienne), désigné par quelques biographies sous le nom de Du Bois de Bretteville, Jésuite, d'une famille noble, né à Bretteville-sur-Bordel, en octobre 1650; auteur d'*Essais de Sermons*, de Pa-

négyriques des Saints, et d'un *Traité de l'éloquence de la Chaire et du Barreau*. Mort en décembre 1688.

DUBOIS (Philippe), né à Chouain en 1636, docteur de Sorbonne et principal du Collège de Maitre Gervais. La cour le choisit pour travailler aux éditions des auteurs anciens *ad usum Delphini*. Celle qu'il donna de Tibulle, Catulle et Propertius est justement estimée.

Mort le 17 février 1703, dans son canonicat de Saint-Etienne-des-Grez.

DUBOIS-DUBAIS (le comte Louis-Thibault), né à Cambremer en 1743, d'une famille noble, était capitaine de cavalerie dans la maison du Roi lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes, et devint successivement membre de l'Assemblée législative, de la Convention et des Conseils des Cinq-Cents et des Anciens. La modération qu'on lui vit apporter constamment dans les diverses missions dont il fut chargé, contribua à lui valoir plus tard les faveurs du chef de l'Etat. Sénateur après le 19 brumaire, comte de l'Empire, commandant de la Légion-d'Honneur, et titulaire de la sénatorerie de Nismes, il concourut, en 1814, à la formation du Gouvernement provisoire et à la déchéance de Napoléon. Son zèle fut mal récompensé ; la Restauration le priva de tous ses emplois. En 1815, il vota, avec des restrictions, l'Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire. Forcé de s'expatrier l'année suivante, par une fausse

application de la loi du 12 janvier 1816 contre les conventionnels qui avaient pris part au jugement du Roi, il rentra en France en 1818, et s'y laissa oublier. On a de lui quelques Mémoires sur les affaires de son temps. Mort le 1^{er} novembre 1834, dans son château Dubais, à Cambremer.

DUBOIS (le baron Jacques-Charles), maréchal-de-camp, né à Reux le 27 novembre 1762, mort à Sens le 14 janvier 1847.

Quelques faits empruntés à ses états de services suffiront pour montrer avec quelle distinction cet officier de cavalerie a parcouru sa carrière, depuis les premières campagnes de la République jusqu'au renversement de l'Empire.

Capitaine au 16^e régiment de dragons, il se signale au combat d'Otricoli (décembre 1798) en se jetant, lui quatrième, sur un corps de Napolitains, qui se disperse en laissant vingt des siens au pouvoir de ces hardis assaillants. — Le 4 février 1807, major au 5^e régiment de la même arme, dont il avait le commandement, il culbute, à la tête d'une compagnie d'élite, l'arrière-garde d'une colonne d'infanterie russe, et reçoit les félicitations de Murat, présent à l'action. — Quatre jours après, à la sanglante bataille d'Eylau, sa vigoureuse intervention dégage deux bataillons français errants dans les neiges et près de succomber sous le choc d'une nombreuse cavalerie. — Dans la campagne de 1809, devenu

colonel du 7^e de cuirassiers, il contribue glorieusement à la victoire d'Essling, si chèrement achetée, et à celle de Wagram, qui met fin à la guerre; — puis, aux jours de nos premiers revers, lorsque la Grande-Armée, ou plutôt lorsque ses vaillants débris franchissent les ponts élevés à la hâte sur la Bérésina, il s'élance avec ce régiment sur un carré de sept mille Russes, et les force de mettre bas les armes. Le général Doumerc voulut attribuer à toute la brigade l'honneur de ce brillant succès : « Laissez-le tout entier au 7^e de cuirassiers, s'écria Dubois; je le sais mieux que vous, qui ne nous suiviez pas ! » Je tiens ce fait d'un officier supérieur témoin de la querelle. S'il avait besoin de confirmation, on la trouverait dans le décret spécial qui éleva le colonel Dubois au rang de général de brigade, « pour reconnaître, y est-il dit, la conduite distinguée qu'a tenue cet officier et son régiment en chargeant *seuls* le carré des Russes. »

Après cette campagne, le général fut employé à la défense de Hambourg. Lorsque les événements de 1814 furent accomplis, il ramena en France la 8^e colonne de la vaillante garnison que l'Empereur avait laissée dans cette place. Il reparut avec lui, en 1815, sur le dernier champ de bataille de la Grande-Armée, à Waterloo, où il fut blessé d'un coup de sabre. Quelques mois après, il était mis à la retraite.

Peu d'hommes ont été plus propres au rude métier de la guerre. Il joignait à un tempérament ro-

buste une fermeté de caractère que rien ne faisait fléchir. Lorsque la mort l'a frappé, plus de trente ans après la fatale journée du Mont-Saint-Jean, l'héroïque vieillard n'avait rien perdu de son énergie.

DUBOURG - D'ISIGNY (Louis-Charles-Richard), né le 17 juillet 1793, à Vire, où il est mort le 20 janvier 1840. Il commença ses études dans cette ville, et les continua à Caen avec un succès qui attira sur lui l'attention. Nommé, fort jeune encore, juge-auditeur au tribunal civil de Vire, il obtint quelques années après la présidence de ce siège. On ne pouvait faire un meilleur choix : il avait dans le cœur et dans la tête toutes les qualités qui constituent le digne magistrat. Malheureusement, les événements de 1830 le déterminèrent à donner sa démission. On respecta ses convictions politiques, comme on le devait, et il emporta dans sa retraite les regrets de tous les partis.

Nous avons de lui : I. des *Recherches archéologiques sur l'histoire militaire du château et de la ville de Vire*, publiées dans le dixième volume des Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie ; II. un écrit intitulé : *Coup d'œil sur l'arrondissement de Vire, par un de ses habitants*, inséré dans l'Annuaire du Calvados de 1838.

On doit regretter que le temps ne lui ait pas permis de terminer les études qu'il avait commencées sur l'histoire du Bocage et sur ses anciens monu-

ments. Cette histoire, ébauchée par d'obscurs compilateurs sans style et sans critique, reste encore à faire. Rien ne manquait à M. Dubourg-d'Isigny pour l'entreprendre avec succès. Personne surtout n'aurait su mieux que lui, par le charme d'une diction à la fois élégante et pittoresque, conserver aux vieux édifices du moyen-âge l'intérêt qu'ils cessent d'inspirer lorsque, les isolant de leurs sites et des souvenirs qu'ils réveillent, le froid compas de la science n'y trouve que des débris dont il mesure méthodiquement les lignes et les contours.

DUCAREL (André COLTÉE-), auteur des *Antiquités anglo-normandes* (*Anglo-norman Antiquities*), dont nous devons une traduction en français à M. Léchaudé-d'Anisy.

Les biographes le font naître à Greenwich en 1714, ou à Caen en 1713. On ne trouve rien qui autorise cette dernière conjecture dans la description qu'il a donnée de Caen, au retour du voyage archéologique qu'il y fit en 1752. Il est présumable qu'elle repose uniquement sur l'identité de son nom avec celui de quelques familles de cette ville.

DUHAMEL (Jean-Baptiste), né à Vire en 1624, fils d'un avocat de cette ville, distingué par son mérite et par un esprit conciliateur assez rare à cette époque chez les hommes de son pays et de sa profession. Il entra à 19 ans chez les Pères de l'Oratoire, et les quitta pour devenir successivement curé

de Neuilly-sur-Marne et chancelier de l'Eglise de Bayeux. Cette dernière position lui permit de se livrer tout entier à la culture des sciences, pour lesquelles il s'était senti de bonne heure une vocation prononcée. L'*Astronomia Physica* et un traité *De Meteoris et Fossilibus*, imprimés en 1660, furent les premiers fruits de ces loisirs. Les juges compétents les accueillirent avec faveur, et lui surent gré d'avoir répandu sur ces matières abstraites les charmes d'une diction constamment élégante et pure. Colbert le nomma, en 1666, secrétaire de l'Académie des sciences, qu'il venait de fonder. Le frère de ce ministre, le marquis de Croissy, chargé des négociations de la paix d'Aix-la-Chapelle, l'emmena avec lui deux ans après, et lui procura l'occasion de visiter l'Angleterre et la Hollande. Duhamel en profita pour se lier avec les savants de Londres et d'Amsterdam, et particulièrement avec le célèbre Robert Boyle, qui lui ouvrit, dit Fontenelle, tous les trésors de la physique expérimentale. C'était le servir selon ses goûts. Avidé de connaissances, il aimait à se rendre compte de tout, et appelait à son aide l'anatomie, les mathématiques et la chimie. Tout théologien qu'il était, il écrivait en philosophe qui cherche plus à s'éclairer qu'à imposer ses jugements aux autres. Sa méthode habituelle est d'exposer nettement les questions, de les discuter et de les laisser indécises. C'est dans cet esprit qu'il a composé la plupart de ses ou-

vrages , qui sont nombreux et tous écrits en latin. On remarqua principalement celui qui est intitulé *De consensu veteris et novæ Philosophiæ* (in-4°, Rouen , 1675). C'est une espèce de traité des principes de la physique , dans lequel l'auteur cherche à concilier toutes les opinions. Son Cours de philosophie (*Philosophia vetus et nova , ad usum Scholæ accommodata* , 6 vol. in-12) a été souvent réimprimé autrefois. Il n'apprendrait rien aujourd'hui ; mais il restera pour constater l'état de la science à la fin du **xvii^e** siècle , et pour montrer que l'auteur a puissamment contribué à ses progrès en substituant le raisonnement et l'expérience aux subtilités et aux vaines arguties de l'école. Dans un autre ouvrage de plus longue haleine (*Theologia Speculatrix et practica* , 7 vol. in-8°) , qui parut avant le Cours de philosophie , il avait eu à aborder des subtilités d'un autre genre , celles de la *Théologie scolastique*. Sans s'écarter de la modération dont il s'était fait une loi , il les combattit par des arguments tirés de la *Théologie positive* , qui seule mérite le nom de science. Son dernier labeur fut une édition complète de la Bible enrichie de notes érudites. Il ne pouvait mieux terminer sa longue et honorable carrière. Fontenelle , qui lui succéda à l'Académie des sciences , ne s'est pas borné à apprécier ses ouvrages en homme qui s'y connaissait ; il rend un juste hommage à ses vertus privées , et rappelle que pendant le séjour qu'il

fit en Angleterre, les catholiques du pays l'avaient surnommé le *saint prêtre*.

Mort à Paris, le 6 août 1706.

DUMONT-D'URVILLE (Jules-Sébastien-César), né à Condé-sur-Noireau, le 23 mai 1790. Son père, Gabriel-Charles, est le dernier du nom qui ait exercé la charge de grand bailli et haut justicier civil et criminel de Condé et de Fresne, que possédaient héréditairement ses ancêtres les Dumont, conseillers du Roi, seigneurs du fief d'Urville à Saint-Germain-du-Crioult.

Il commença ses humanités au Collège de Bayeux, et les termina au Lycée de Caen, où il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques. Les livres de voyages, qu'il aimait passionnément, déterminèrent de bonne heure sa vocation pour la marine.

Dès l'année 1808, il débuta dans cette carrière en qualité de novice. Aspirant de première classe en 1811, il était enseigne de vaisseau depuis un an, lorsque la Restauration opéra dans le personnel des officiers de la marine de déplorables réformes qui heureusement ne l'atteignirent pas. Les loisirs de la paix qui suivit l'avènement de Louis XVIII lui permirent de puiser, dans l'étude de la botanique, des connaissances auxquelles nous dûmes plus tard les *Flores* de l'Archipel grec, des îles Malouines, et de quelques autres contrées.

Employé, en 1819 et en 1820, au relèvement des

côtes de l'Archipel et de la Mer Noire, sous les ordres du capitaine Gauthier, il contribua à enrichir son pays de la Vénus de Milo, chef-d'œuvre de la statuaire antique, échappé aux ravages du temps et des barbares.

Trois ans après, d'Urville, lieutenant de vaisseau et commandant en second de la corvette la *Coquille*, mit à profit un long voyage dans les mers du Sud, pour réunir une foule d'insectes et de plantes qui manquaient au Muséum de Paris.

Une carrière propre à développer tous ses talents lui fut bientôt ouverte sur sa demande. D'Urville, promu au grade de capitaine de frégate, remonta sur la *Coquille*, à laquelle on donna le nom de l'*Astrolabe*, et dirigea le second voyage qu'il allait faire dans ces vastes mers du Sud, qui depuis trois siècles ont révélé tant de peuples nouveaux, et dont les limites ne sont pas encore déterminées. On sait qu'un des objets de sa mission était de s'enquérir du sort de l'expédition de Lapérouse. Depuis quarante ans, la destinée de cet illustre navigateur avait échappé à toutes les recherches. Il était donné à l'Anglais Dillon de lever le premier le voile qui enveloppait cette grande infortune. Des indices recueillis dans un de ses voyages sur l'Océan Pacifique, lui firent soupçonner que l'île de Vanikoro, située au nord des Nouvelles-Hébrides, en avait été le théâtre. Il en fit part à la Compagnie des Indes, qui accueillit ses idées et lui

procura les moyens de réaliser ses conjectures. Au mois de juin 1827, Dillon réunit à Vanikoro de nombreux débris qui ne permirent pas de douter que les deux navires de l'expédition ne se fussent perdus dans les récifs de cette île, découverte par Lapérouse en 1788.

Six mois plus tard, le capitaine d'Urville, naviguant dans ces parages, reçut des informations incomplètes sur la découverte de Dillon. Après quelques hésitations, il prit le parti d'en vérifier l'exactitude. Le 21 février 1828, l'*Astrolabe* mouillait dans la rade de Vanikoro, visitée huit mois auparavant par le capitaine anglais. Sans autres données que des indications vagues et pleines de réticences, d'Urville retrouva sa trace, et acheva, par la découverte des débris submergés d'un des navires, de jeter sur cette ancienne catastrophe tout le jour qu'elle pouvait recevoir.

La géographie doit à ce voyage la connaissance d'une foule de petites îles et des notions exactes sur une longue étendue des côtes de la Nouvelle-Zélande, vaste et fertile contrée dont la découverte illustra Tasman, et que l'Angleterre, qui ne néglige aucune occasion d'accroître sa puissance, destine à devenir le siège d'établissements importants.

Ce ne fut qu'au printemps de 1829 que l'*Astrolabe*, partie en 1826, termina cette expédition. La volumineuse relation que son commandant en a publiée pa-

rut quelques années après. Elle est remplie d'observations nautiques précieuses pour la science. Moins exclusif que le capitaine Cook, Dumont-d'Urville ne croyait pas, comme lui, que l'agrément de la diction soit un hors-d'œuvre dans ces sortes d'ouvrages; malheureusement, ses efforts ou ceux de ses collaborateurs pour donner à sa relation ce genre d'intérêt n'ont pas toujours été heureux.

Devenu capitaine de vaisseau, il travaillait à réunir les éléments de cette nouvelle publication, lorsque la révolution de Juillet changea tout-à-coup la face de la France. On lui confia la mission peu enviée de conduire à l'étranger la famille déchue. Cette dernière scène du grand drame qui venait de s'accomplir n'offrit rien de remarquable. D'Urville, qui s'en était singulièrement exagéré la portée, se croyait appelé à remplir dans le nouveau gouvernement un poste élevé qu'il n'obtint pas.

Le succès du *Voyage pittoresque autour du Monde* le consola d'un oubli qu'il regardait comme une ingratitude.

Cet ouvrage, publié sous sa direction, n'est qu'un résumé des découvertes des navigateurs. Le plan aurait pu être mieux conçu. Ce n'est pas une idée heureuse que d'attribuer à un être imaginaire auquel personne ne s'intéresse, une série d'explorations embrassant plusieurs siècles. Le charme qui s'attache aux relations originales disparaît presque entièrement

dans cette froide compilation, qui n'a dû son prodigieux débit qu'au nom qui en orne le frontispice.

Retiré avec sa famille dans les environs de Toulon, Dumont-d'Urville ne tarda pas à concevoir le projet d'un troisième voyage qui devait mettre le sceau à sa renommée. Parties de France sous ses ordres à la fin de l'été de 1837, l'*Astrolabe* et la *Zélée* y rentrèrent dans l'automne de 1840, après deux campagnes périlleuses dans les glaces des mers australes, campagnes signalées par la découverte de vastes terres dont on ne connaîtra jamais que les rivages.

Cette dernière exploration, dans laquelle il eut de fréquentes occasions de déployer son habileté et son courage, lui valut le grade de contre-amiral. Deux volumes de la relation qui devait en être publiée aux frais de l'Etat avaient déjà paru, quand un événement funeste l'enleva à la France.

Il fut une des victimes, et ce fut la plus illustre, de la catastrophe du 8 mai 1842, qui plongea tant de familles dans le deuil. Sa femme et son fils unique, enfant de la plus haute espérance, périrent avec lui dans le wagon qui les ramenait de Versailles par le chemin de la rive gauche de la Seine. L'œil de l'amitié eut peine à reconnaître ses restes au milieu des débris humains réunis pendant quelques jours au cimetière du Mont-Parnasse. Toute l'Europe a retenti de cette fin déplorable.

Dumont-d'Urville tenait de sa mère un caractère

ferme et décidé , qui s'annonçait sous des traits fortement accentués. L'habitude d'une vie où la volonté du chef ne rencontre qu'une obéissance passive contribua , avec des malheurs de famille , à l'éloigner du monde , et surtout des hommes du pouvoir. Dans ses relations intimes , il n'était pas sans abandon. Ses amis , et il en eut plusieurs , notamment parmi les compagnons de ses expéditions lointaines , ont déploré sa perte comme une calamité publique.

La ville de Condé , qui déjà avait donné son nom à la rue dans laquelle il est né , lui a érigé une statue de bronze en 1844.

Un monument plus durable , c'est celui que Dumont-d'Urville a élevé à sa gloire et à celle de son pays. Si ses voyages n'ont pas eu ces grands résultats qui jettent tant d'éclat sur ceux de quelques autres navigateurs , c'est uniquement parce qu'il est venu trop tard. Il est probable qu'il a accompli en grande partie ce que ses devanciers avaient laissé à faire. Non moins aventureux que Cook , le plus célèbre de tous , il a sondé , comme lui , les profondeurs de ces déserts glacés qui défendent de si loin les abords du pôle austral , et ne s'est arrêté que devant des obstacles insurmontables. La géographie , la science nautique , l'histoire naturelle se sont enrichies de ses découvertes. Il s'occupait à mettre en ordre les nombreux matériaux qu'il avait recueillis sur l'ethnologie et la philologie océaniques , lorsqu'une mort préma-

turée vint arrêter le cours de ses travaux , et hâter le temps où l'histoire devait assigner à son nom un rang distingué parmi les hardis explorateurs qui ont reculé les bornes du monde.

DUPONT (Louis), né à Montfiquet, et mort à Rouen, fort jeune, en 1775 , avec la réputation d'un peintre distingué. On a conservé son épitaphe , dont voici les deux derniers vers :

Il naquit pour l'honneur des arts,
Et vécut trop peu pour leur gloire.

DUVAL (Etienne) , seigneur de Mondrainville , célèbre négociant à Caen dans le xvi^e siècle. Il trafiquait avec l'Afrique et le Nouveau-Monde , et tirait annuellement de la Barbarie des quantités considérables de blés, qu'il vendait à ses concitoyens au-dessous du prix courant. Le ravitaillement de la ville de Metz , sous Henri II , pendant que Charles-Quint la tenait assiégée , lui valut des lettres de noblesse et l'emploi de receveur-général des Etats de Normandie. Caen lui dut , en 1558 , le rétablissement de son Palinod. Il laissa en mourant un mobilier de 50,000 écus d'or, et un revenu de 25,000 fr. en fonds de terre. On lit dans son épitaphe , composée par Jean Vauquelin , que l'envie ne lui pardonna ni ses richesses , ni son élévation. Mort le 19 janvier 1578, à l'âge de 71 ans.

DUVAL-LE-ROY (Nicolas-Claude) , né à Sainte-Honorine-des-Pertes en 1739 , mort professeur de l'E-

cole de Navigation à Brest, en 1810. On lui doit, entre autres ouvrages, une traduction du *Traité de l'optique* de Smith, et un *Traité complet de navigation*, publié en 1802.



E.

ECLUSE DES LOGES (Pierre-Mathurin de L'), docteur de Sorbonne, né à Falaise en 1715. Il n'est guère connu que par l'édition qu'il a donnée, en 1745, des *Mémoires de Sully*. On sait que ce ministre, retiré depuis longtemps de la cour, avait fait imprimer, sous le titre d'*OEconomies Royales*, les deux premières parties de ces Mémoires, comprenant ce qui s'est passé de 1570 à 1610. C'est un de ses secrétaires qui lui fait ce récit en assez mauvais style. L'abbé de L'Ecluse ne se contenta pas d'en corriger la diction et de faire parler Sully à la troisième personne, il mit plus d'ordre dans les faits, et divisa l'ouvrage en vingt-neuf livres, auxquels il en ajouta un trentième sur les grands desseins politiques qu'on attribue à Henri IV. Le principal mérite de ce travail, c'est d'avoir conservé aux Mémoires originaux leur physionomie primitive. Ceux-ci n'ont plus été réimprimés dans leur ancienne forme. Hors pour quelques érudits qui ont la prétention de tout lire, l'édition de L'Ecluse les a complètement remplacés. Aucune histoire, sans excepter celle de Péréfixe, ne fait mieux connaître Henri IV. On l'y voit aux

conseils , sur les champs de bataille , dans l'intimité de la vie privée. Sully lui-même s'y montre tel qu'il était , dévoué à son maître , entier dans ses opinions, exclusif dans ses jugements, mais ne se proposant que le bien public. On aime à y retrouver le compagnon d'armes du Béarnais recevant sous ses yeux sept blessures à Ivry ; le surintendant des finances acquittant en dix ans 200 millions de dettes avec 35 millions de revenus ; le réformé écrivant au pape qu'il ne cessait de faire des vœux pour sa conversion ; le vieux ministre disgracié osant dire à Louis XIII , en présence des courtisans qui raillaient ses habits surannés : « Quand le roi votre père , de glorieuse » mémoire, me faisait l'honneur de me consulter , » nous ne commençons à parler d'affaires qu'au » préalable on eût fait passer dans l'antichambre les » baladins et les bouffons de la cour. »

Mort à Paris , vers 1783.

ELIS DE BONS (Charles) , né à Falaise. Ses œuvres poétiques ont été imprimées à Rouen en 1628 , chez Jacques Cailloué. On peut juger de l'esprit du temps par ce quatrain , composé à sa louange , et qui roule sur son anagramme :

Ceux qui vantent la fleur de lys ,
Du ciel à nos rois consacré ,
Te font honneur , Charles Elis ,
Puisque tu es *le lys sacré*.

Charles de Bourgueville, notre vieil historien, avait aussi son anagramme : *L'heur de grâce use l'oubli*. On n'imprimait pas un livre sans le faire précéder de quelques pièces de vers à la louange de l'auteur : c'étaient ordinairement des sonnets. Ce ridicule usage n'a été abandonné que sous le règne de Louis XIV.

François ELIS D'AURIGNY, frère de Charles, cultivait, comme lui, la poésie, mais sans plus de succès.

ENAUDERIE (Pierre de L'), docteur aux droits et recteur de l'Université de Caen, dont il écrivit le matrologe. Son nom de famille était *Le Monnier*. Il a laissé un *Traité en latin sur les droits et privilèges des docteurs*, un *Traité en français à la louange du mariage et des femmes vertueuses*, et quelques autres écrits. Né à Auvillars, mort à Caen en 1519.

EPINEVILLE, de Honfleur. La ville de Dieppe lui confia, en 1555, dix-huit navires armés pour le service du Roi. Il les dirigea contre la flotte hollandaise, la battit près de Douvres, et fut tué dans l'action, où les Normands en vinrent à l'abordage.

EVROUL (Saint), *Sanctus Ebrulfus*, né en 516. On le croit originaire de Bayeux. Ses biographes racontent qu'après avoir été longtemps attaché à la cour de Childebert I^{er}, il se dégoûta du monde à l'âge de 50 ans, et vint fonder aux environs d'Argentan, en 567, l'Abbaye de *Saint-Evroul d'Ouche*, qui compta ce monarque au nombre de ses bienfaiteurs. Il est difficile de concilier ces assertions avec l'histoire, qui

fait mourir Childebert en 558, c'est-à-dire huit ou neuf ans avant qu'Evroul eût songé à se créer une retraite, dans les bois, au bord de la Carentone. On s'expose à une foule d'erreurs en reproduisant sans examen les compilations des moines.



F.

FLAUST (Jean-Baptiste), célèbre avocat, né à Vire en 1709. Il quitta sa ville natale pour se fixer à Rouen, dont le barreau comptait une foule d'hommes distingués. A la suite de quelques démêlés survenus, en 1745, entre les avocats et le parlement, il ne voulut plus plaider que devant la Cour des Aides. Fruit d'un demi-siècle de labeur, son *Explication de la Jurisprudence et de la Coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile* (2 vol. in-fol.), mit le sceau à la renommée qu'il s'était faite dans l'exercice de sa profession. On remarqua bien dans cette œuvre quelques longueurs, pardonnable à un avocat qui se laisse dominer par le sujet qu'il traite, mais on ne s'en souvint plus en le voyant aborder de front les difficultés les plus ardues de la jurisprudence normande. Les légistes regrettèrent seulement qu'il n'y eût pas joint une table raisonnée des matières. Le temps manqua, sans doute, au savant commentateur pour enrichir son livre de cet utile complément.

Mort à Saint-Sever, le 21 mai 1783.

FONTENAY (Jean-Baptiste BLAIN de), peintre, né

à Caen en 1654. Ses tableaux de fleurs et de fruits sont recherchés par les amateurs de ce genre gracieux de composition dans lequel il n'a pas été surpassé. On en peut voir quelques-uns au Musée de Caen. Il dut à ses talents le titre de conseiller à l'Académie de peinture, une pension et un logement dans les galeries du Louvre.

Mort à Paris en 1715.

FORMAGE (Jacques-Charles-César), poète et professeur au Lycée de Rouen, né à Coupesarte en 1749. Ses vers ont été fréquemment couronnés au Palinod de Rouen, qui accorda le même honneur, en 1781, à son *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France*. On a encore de lui deux volumes de Fables. Mort à Rouen en 1808.

FORTIN DE LA HOGUETTE, né à Falaise, mort en 1670. Il servit dans les armes avec honneur et distinction, et épousa dans sa vieillesse la sœur de Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris. Son *Testament ou Conseils fidèles d'un père à un fils*, imprimé en 1648, a eu plusieurs éditions. Il a composé un autre ouvrage, sous le titre d'*Eléments de la politique selon les principes de la nature*, livre d'un homme de bien, dont la politique a rarement fait usage.

FOURNIER (Georges), né à Caen en 1595, fils de Claude Fournier, professeur en droit à l'Université de cette ville. Il se fit Jésuite malgré son père, et

s'appliqua spécialement à l'étude des mathématiques. On a de lui un Commentaire sur les six premiers livres d'Euclide, des Descriptions de l'Asie et des côtes maritimes de la terre ; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, c'est l'*Hydrographie*. Il y travailla pendant qu'il exerçait son ministère sur les vaisseaux de l'armée navale. Ce livre a été longtemps considéré comme indispensable aux gens de mer.

Mort à La Flèche, le 13 avril 1652.

FRENAYE (André de La). Il était fils du marquis des Yveteaux, allié des Vauquelin et héritier d'une partie de leur domaine. C'est tout ce qu'il eut de commun avec cette famille de magistrats, qui a produit des hommes distingués ; car il est difficile de tenir quelque compte de sa *Nouvelle Histoire de Normandie*, publiée sous la Restauration, quelque éloge qu'on en ait fait dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de Caen, dont il était membre. Ce n'est qu'une froide compilation de nos vieilles chroniques, qui roule presque exclusivement sur Guillaume-le-Conquérant, et dans laquelle il ne faut chercher ni plan, ni style, ni pensées. L'auteur fut mieux inspiré en publiant quelques Mémoires sur des objets d'intérêt local, et notamment sur la nécessité d'ouvrir une grande route entre Falaise et Saint-Pierre-sur-Divo. Ces mémoires ne sont pas mieux écrits que son histoire ; mais ils témoignent de son amour pour

le bien public , et l'on y trouve des vues utiles dont l'administration a profité plus d'une fois. Né à Falaise, où il est mort le 24 août 1824, à l'âge de 68 ans.

FROMAGE-DÉFEUGRÉ (Charles-François-Michel) , né à Sainte-Marguerite-de-Viette, le 31 décembre 1776 , se destinait à l'état ecclésiastique , lorsque la révolution lui ferma brusquement cette carrière. Il se fit recevoir à l'Ecole d'Alfort , dont il devint bientôt l'élève le plus distingué. Ses camarades le choisirent pour leur répétiteur. Il y professa plus tard la pathologie. Quelques contrariétés l'ayant déterminé à quitter cette école , il fut nommé médecin-vétérinaire en chef de la gendarmerie d'élite de la garde impériale , fit en cette qualité la campagne de Russie, et mourut de froid à Wilna, en novembre 1812. Ce fut une perte pour la science qu'il cultivait , et sur laquelle il a laissé de nombreux écrits , qui n'ont pas tous vu le jour. Sa *Correspondance* , publiée dans un journal qu'il avait fondé , est remplie de faits et d'observations qui prouvent à quel point il avait à cœur les progrès de son art.

FUMÉE (Adam) , né dans le diocèse de Bayeux , premier médecin des rois Charles VII , Louis XI et Charles VIII. Amelgard , historien contemporain , rapporte que Charles VII le fit arrêter à Bourges , sur l'avis que son fils voulait le faire empoisonner. Ce qui pourrait jusqu'à un certain point justifier les

4 *

soupons de ce malheureux prince , c'est qu'immédiatement après sa mort , Louis XI , qui persécuta ou disgracia la plupart des serviteurs de son père , s'empessa de rendre Fumée à la liberté et de le combler de faveurs. Charles VIII lui fit donner les sceaux par commission en 1492 ; il les conserva jusqu'à sa mort , arrivée en novembre 1494.

FUMÉE (Gilles) , né à Bayeux au commencement du **xvi^e** siècle , auteur d'un poëme intitulé *Le Miroir de loyauté* , dont le sujet est emprunté à l'Arioste (Paris , 1575 ; in-8°). On lit ces vers en tête de l'ouvrage :

Envieux tant que tu voudras ,
Grince ta dent envenimée
Contre moi , car tu ne pourras
Rien mordre que la fumée.



G.



GALLOIS (Dom Antoine-Paul Le), bénédictin et prédicateur, né à Vire. Ses Oraisons funèbres de Marie-Thérèse d'Autriche et du chancelier Le Tellier sont loin d'approcher de celles de Bossuet. On a encore de lui l'*Abrégé des controverses entre les Catholiques et les Protestants*, imprimé à Caen, chez Poisson, 1684-1685. Il travaillait, avec d'autres savants de son ordre, à l'Histoire de Bretagne, lorsqu'il mourut au Mont Saint-Michel en 1695, âgé de 55 ans.

GALLOIS (Jean Le), né à Caen, auteur d'un *Traité des plus belles Bibliothèques de l'Europe*, publié en 1680, et de quelques autres écrits.

Son fils, Léonor Le Gallois, sieur de Grimarest, mort en 1720, à Paris, où il était maître de langues, est auteur d'une *Histoire de Charles XII* et de la *Vie de Molière*, qu'on trouve en tête des anciennes éditions de ce grand poète. On ne lit plus le premier de ces ouvrages ; l'autre est rempli d'anecdotes controuvées dont Voltaire a fait justice.

GERVAIS (Laurent), dominicain, né à Lisieux, auteur d'écrits, estimés de son temps, sur la Somme

de saint Thomas. La réputation de savoir dont il jouissait dans son ordre le fit choisir pour opérer à Cologne la réforme des études. Mort à Dijon , dans le **xvi^e** siècle.

GILBERT, trouvère normand qu'on fait naître à Bénerville, dans le canton de Pont-l'Évêque, au commencement du **xiii^e** siècle. On lui attribue les vers suivants , qui donnent une idée favorable de ses productions :

Chanson , tu t'en iras là
Où j'ai tôt mon cuer donné.
La dame du Mont t'aura
Qui plus aime en vérité ,
Foi et loyalté ,
Et qui plus en a.
En sa merci m'a
Amors la jugié
Et l'ai otroié
Quanke li plaira ,
Mais qu'il n'i ait jà
Parlé de congié.

GIRARD (Pierre-Simon) , ingénieur des ponts-et-chaussées , né à Caen , le 14 novembre 1765. Il fit partie de l'expédition d'Égypte, et fut nommé membre de l'Institut que Bonaparte fonda dans sa nouvelle conquête. A son retour en France, il fut fait ingénieur en chef , et chargé de la direction des travaux du canal de l'Ourcq , commencé en 1803. Les nom-

breux **Mémoires** qu'il a publiés sur son art ont été recueillis en trois volumes in-4°.

Mort à Paris , le 21 novembre 1835.

GONNEVILLE (**BINOT-PAULMIER** de) , écuyer , né dans le diocèse de Lisieux , au **xv^e** siècle , s'est fait un nom comme navigateur par la découverte des terres Australes. Parti d'Honfleur en juin 1503 , pour aller aux Indes , il doubla le cap de Bonne-Espérance , et fut poussé par la tempête vers ces terres , où il aborda l'année suivante.

Son navire mouilla dans une rivière que , par un ressouvenir de la patrie, l'équipage compara à l'Orne qui baigne les murs de Caen. La relation du voyage donne à ces contrées lointaines le nom d'*Indes méridionales*. Elles étaient habitées par un peuple hospitalier , soumis à la domination d'un chef nommé *Arosca*. Avant de les quitter , après un séjour de six mois employés à réparer son navire , le commandant de l'expédition fit élever sur le rivage , avec le concours des habitants , le jour de Pâques de l'année 1504 , une grande croix de bois avec cette inscription :

Hic sacra Palmarius , posuit Gonivilla Binotus ,
Grex socius pariter Neustraque progenies.

Il revenait dans son pays , avec un des fils d'*Arosca* , nommé *Essomericq* , qui avait consenti à le suivre , lorsqu'il fut pris par un corsaire anglais , au-

près de l'île de Jersey. L'amirauté, à laquelle il adressa une relation de son voyage, datée du 19 juillet 1505, le fit mettre en liberté. Cette relation a été publiée en 1663, par l'abbé Binot-Paulmier de Gonneville, chanoine de Lisieux, l'un des descendants du sauvage Essomericq, qui vécut jusqu'en 1583, après avoir été adopté par le capitaine dont il prit le nom et les armes. Quelques recherches qu'on ait faites depuis, on n'a pu retrouver le journal du voyage; et, faute de détails nautiques, on s'est vu réduit à former des conjectures sur la situation et l'étendue des découvertes de ce navigateur.

GOSSELIN. Bayle cite trois auteurs normands du nom de Gosselin, Guillaume, Jean et Antoine. Le premier, né à Caen dans le **xvi^e** siècle, a traduit l'*Arithmétique* de Tartaglia de Bresse. Jean Gosselin, de Vire, et de la même époque, bibliothécaire des rois Charles IX et Henri III, est auteur de l'*Histoire des Constellations*, en latin, d'une *Table de la réformation de l'année*, et d'écrits sur la musique ancienne et moderne. Il était partisan de l'astrologie judiciaire, et mourut très-vieux vers l'année 1600, au milieu de ses livres incendiés par un accident que cette science ne lui avait pas fait prévoir. Quant à Antoine Gosselin, auteur des *Antiquités Gauloises*, ouvrage réfuté par Samuel Bochart, Huet le fait naître en Picardie, dans les environs d'Amiens. Il était professeur d'éloquence à l'Université de Caen,

dont il fut sept fois recteur, et mourut dans cette ville le 17 mai 1645.

GRAIN. C'était, selon l'abbé Delarue, le nom d'une famille de Caen, qui, vers le milieu du **xv^e** siècle, trouva le moyen de figurer divers dessins, et notamment des grains d'orge, sur les toiles auparavant simples et unies. De là le nom de *Graindorge* donné à ce genre de tissus et à ses inventeurs. Jacques de Cahaïgues cite parmi les membres de la famille auxquels on dut la perfection de cet art : André Graindorge, qui embellit ses toiles de fleurs ; Richard, son fils, qui figura sur les siennes des vases et des animaux, et enfin Michel, son petit-fils, auquel on dut les linges de table armoriés, connus dans le commerce sous le nom de toiles de *haute-lisse*.

GRAINDORGE (Jacques), religieux bénédictin de l'Abbaye de Fontenay et prieur de Culey, né à Caen en 1602. N'ayant pu convaincre l'Académie royale des sciences qu'on pouvait déterminer les longitudes par des moyens tirés de l'astrologie judiciaire, il fit paraître un livre pour soutenir sa découverte ; malheureusement pour lui, le public confirma la décision de ses premiers juges. Il mourut dans son monastère, le 25 mai 1680, emportant dans la tombe d'autres secrets probablement tout aussi imaginaires.

GRAINDORGE (André), né à Caen en 1616, médecin très-versé dans l'étude de la physique, auteur de plusieurs ouvrages écrits en latin, notamment des

Principes de la génération et de la nature du feu , de la lumière et des couleurs , et d'un traité , en français , sur l'Origine des Macreuses. Huet raconte que pendant la dernière année de sa vie , il tombait toutes les nuits dans une espèce de délire , ayant les yeux ouverts , paraissant tout éveillé et parlant à ceux qui étaient présents. L'école de Mesmer aurait dû recueillir cette anecdote pour l'édification des incrédules. Mort le 13 janvier 1676.

GRAINVILLE (Jean-Baptiste-Christophe) , avocat au Parlement de Rouen , né le 15 mars 1760 , à Lisieux , où il est mort le 19 décembre 1805. Il quitta de bonne heure le barreau et se livra à son goût pour la littérature. Indépendamment des romans et des poèmes qu'il a traduits de l'italien et de l'espagnol , on lui doit *Le Carnaval de Paphos* , *Les Etrennes du Parnasse* , *Ismène et Tarsis* , *La Fatalité* , *Le remède d'Amour* d'Ovide. Ces ouvrages ne sont plus guère connus que des bibliographes. Grainville était cependant un littérateur distingué ; mais aujourd'hui que le bon est devenu commun dans tous les genres , il faut d'autres conditions pour créer des œuvres durables.

Il a laissé inédites des traductions de l'*Araucana* , de l'*Italie délivrée des Goths* et des *Argonautes* de Valerius Flaccus.

GRIMOUVILLE (Nicolas LARCHANT de) , poète latin , principal du Collège de Bayeux en 1690 , et né dans

cette ville ; depuis curé de Vaux-sur-Seulle , où il est mort septuagénaire en 1736. Il perdit son premier emploi pour avoir fait représenter par ses élèves une comédie latine de sa façon , remplie d'allusions hardies qui déplurent à l'évêque. Sa traduction en cette langue du *Philotanus* de Grécourt , poème dirigé contre la bulle *Unigenitus* , fait deviner de quelle nature étaient ces hardiesses.

Un autre Grimouville-Larchant , du même prénom de Nicolas , gouverneur en 1563 de la forteresse du Mont Saint-Michel , repoussa les Protestants qui étaient venus l'attaquer sous la conduite de Gabriel , comte de Montgomery. Son frère , Jean de Grimouville , était alors prieur de l'Abbaye.

GRINGORE OU GRINGOIRE (Pierre). L'abbé Delarue a établi par des conjectures plausibles que la ville de Caen était fondée à revendiquer ce poète. Nous ne pouvons mieux faire que de maintenir cette origine , qu'aucun biographe ne paraît avoir contestée.

Son nom de famille était *Gringore* ; il le reproduit plusieurs fois , par forme d'acrostiche , dans ses premiers ouvrages. Il le changea depuis en celui de *Gringoire* , qu'on lui donne habituellement , et y ajouta le surnom de *Vaudemont* , lorsqu'il devint héraut d'armes du duc de Lorraine , de Bar et de Calabre. On voit dans le privilège de ses *Heures de Notre-Dame* , imprimées à Paris en 1527 , chez Jehan Petit , en même temps qu'un recueil de ses

Chants Royaulx , Oraisons et Rondeaux , qu'il avait obtenu dès le 10 octobre 1525 la permission de les publier. Un arrêt du Parlement, du 28 août de la même année, en avait cependant défendu l'impression, ainsi que celle de toute traduction des livres saints. Cet arrêt ne faisait que confirmer une décision de la Sorbonne, basée sur l'étrange motif qu'il n'y avait que la version latine de ces livres qui eût été approuvée. La cour, qui se montrait alors plus éclairée que le Parlement, dépassa bientôt ses rigueurs par les édits qu'elle porta contre l'imprimerie.

Gringoire avait composé dans sa jeunesse plusieurs autres ouvrages, tels que *Les Folles entreprises*, *La Chasse du Cerf des Cerfs*, *Le Jeu du Prince des sots et Mère sotte*, etc. Ses *Moralités*, *Mystères ou Sotties* furent joués sur les théâtres de Paris, et il y figurait lui-même comme acteur. Il faisait partie de la troupe des *Enfants Sans-Souci*, rivale de celles des *Clercs de la Bazoche* et des *Confrères de la Passion*. Ces hardis baladins se permettaient toute espèce de scandale dans leurs farces obscènes et sacrilèges. Jamais spectacle plus grossier ne fut offert à une nation. Le Parlement intervenait quelquefois et chassait *ces docteurs prêchant sans mission*; mais les théâtres ne tar-daient pas à se rouvrir. Louis XII lui-même, le sage Louis XII, dans ses démêlés avec Jules II, autorisa, en 1511, la représentation du *Jeu du Prince des sots*, satire violente contre le pape et ses prétentions

à la puissance temporelle. Gringore n'attaque dans cette pièce que les vices, mais il écrit en style des halles. Il prit plus tard pour devise : *Raison partout*.

Mort vers le milieu du **xv^e** siècle.

GUILLAUME - LE - BATARD, surnommé depuis le *Conquérant*, fils de Robert I^{er}, duc de Normandie, et de la fille d'un pelletier de Falaise, naquit dans cette ville en 1027. Il n'avait que huit ans lorsqu'il succéda à son père, mort à Nicée en 1035. Sa minorité fut orageuse : les seigneurs en profitèrent pour augmenter leur puissance ; le pays se hérissa de châteaux fortifiés, retraites d'une foule de petits tyrans qui l'ensanglantaient par leurs querelles et le ruinaient par leurs déprédations. Dix années s'écoulèrent ainsi. Guillaume, qui n'avait point encore eu de compétiteurs sérieux, s'en vit entouré dès qu'il fut en état de saisir le pouvoir. Guy de Bourgogne, Geoffroy d'Anjou, le roi de France Henri I^{er} l'attaquèrent tour à tour ; mais leurs efforts vinrent se briser sur les champs de bataille du Val des Dunes, de Mortemer et de Varaville.

Vainqueur de tous ses ennemis, redoutable à tous ses voisins, Guillaume, dont la puissance s'était accrue par son mariage avec Mathilde, fille de Baudouin, comte de Flandres, donna quelques soins à l'administration de ses Etats. Un Concile qu'il réunit à Caen en 1061, y proclama la *Trêve du Seigneur*, établie en France vingt ans auparavant sur la propo-

sition des évêques. Rien ne peint mieux les mœurs du temps que cette loi, qui défendait les combats particuliers depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin. On y joignit des prescriptions sur la résidence des évêques, et des réglemens de police devenus odieux sous le nom de *Couvre-feu*, par l'application rigoureuse qu'ils reçurent bientôt dans un royaume voisin, dont la politique de Guillaume prépara de longue main la conquête.

Lorsqu'il se crut en mesure de l'entreprendre, il répandit le bruit qu'un testament d'Edouard-le-Confesseur l'appelait à régner sur l'Angleterre, dont le trône était alors occupé par Harold en vertu d'un titre moins contestable, le suffrage de la nation. La lutte devait être terrible. Le duc, qui ne négligeait aucun moyen de succès, se fit donner l'investiture du royaume par le pape Alexandre II, et contracta d'utiles alliances pour assurer la tranquillité de la Normandie pendant son absence. Ses barons ayant paru d'abord peu disposés à le seconder, il fit publier un ban de guerre par lequel il conviait au partage de la conquête quiconque voudrait s'associer à sa fortune. Il eut bientôt une armée formidable, munie de tout le matériel nécessaire à l'expédition. Une flotte, en rapport avec cet armement, se réunit à Dives avec 50,000 hommes qu'elle transporta à Saint-Valery-sur-Somme, et de là en Angleterre, au commencement de l'automne de 1066. Le duc débarqua sans obstacle

dans la baie de Pevensey, sur la côte de Sussex. Quelques jours après, Harold perdait la vie et ses Etats à la bataille de Hastings. Londres ouvrit bientôt ses portes au vainqueur, et le jour de Noël, l'archevêque d'York le sacrait roi d'Angleterre dans l'abbaye de Westminster.

On sait avec quelle énergie il organisa sa domination, et quel joug de fer il imposa aux vaincus. Les lois qui régissaient la Normandie devinrent celles de l'Angleterre. Il ordonna que les chartes, les jugements et tous les actes publics seraient écrits en normand, et ouvrit de toutes parts des écoles dans cette langue. Tous les Anglais qui avaient pris parti pour Harold furent dépouillés de leurs biens. Les principaux chefs de l'armée victorieuse reçurent, à titre de fief, des villes, des provinces entières. Le partage descendit, de main en main, des chefs aux chevaliers, des chevaliers aux écuyers, et de ceux-ci aux simples hommes d'armes, toujours aux mêmes conditions de foi et hommage et de service militaire. Sa politique, en enrichissant ses compagnons, se gardait bien de relâcher les liens de leur obéissance. Dans un dénombrement qu'il fit faire à la fin de son règne, il fut constaté, dit-on, que 60,000 Normands possédaient dans ce royaume un fonds de terre suffisant pour entretenir un cheval et une armure complète. C'est beaucoup; mais il ne faut pas oublier que Guillaume avait alors singulièrement élargi le

cercle des confiscations. Chaque révolte comprimée lui en fournissait l'occasion ou le prétexte. Rien ne paraissait alors plus naturel que ce partage des terres des vaincus. Heureux les peuples, lorsque le Conquérant ne le faisait pas précéder par leur extermination !

Les vingt années qui s'écoulèrent entre la bataille d'Hastings et sa mort furent employées à combattre ces révoltes, à repousser les irruptions des Danois, et à défendre son Duché contre les entreprises de ses voisins et les intrigues de son fils Robert.

Il régularisa la perception des impôts et les levées d'hommes, en faisant établir en Angleterre le recensement de toutes les propriétés de ses sujets ; travail immense, dont les résultats subsistent encore sous les noms de *Domesday-Book*, de *Liber censualis Angliæ*, etc.

Guillaume quitta l'Angleterre au commencement de l'année 1087 ; il ne devait plus la revoir. Tous les historiens ont attribué à une raillerie de Philippe I^{er}, roi de France, la guerre qui s'alluma bientôt entre ces princes. Incommodé par un excessif embonpoint, Guillaume gardait le lit à Rouen, lorsqu'on lui rapporta que Philippe avait dit à ses courtisans : *Quant est-ce que ce gros homme accouchera ?* Outré de cette plaisanterie, il jura, par la splendeur de Dieu, qu'il irait faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges. L'effet suivit de

près la menace. Il fit sommer Philippe de lui abandonner le Vexin français , promis , disait-il , à Robert son père par Henri I^{er} , et se jeta sur Mantes , qu'il prit et livra aux flammes. Une chute de cheval sauva la France. Guillaume, blessé, se fit transporter à Rouen , et ensuite au prieuré de Saint-Gervais , où il mourut le 10 septembre 1087 , après avoir légué le trône d'Angleterre à son second fils , Guillaume , surnommé le Roux , et fait mettre en liberté quelques prisonniers d'Etat , au nombre desquels se trouvait Odon , évêque de Bayeux , son frère utérin.

Si l'on en croit ses historiens , le plus scandaleux abandon succéda aux honneurs dont on l'avait environné pendant sa vie. Sa maison fut mise au pillage ; on poussa l'oubli des convenances jusqu'à négliger le soin de ses funérailles. L'archevêque de Rouen se souvint enfin du désir qu'il avait autrefois manifesté d'être inhumé dans l'Abbaye de Saint-Etienne de Caen. Il fit diriger son corps sur cette ville ; le transport eut lieu par la Seine et par la mer, sous l'escorte d'un seul gentilhomme. La terre qui s'ouvrait pour le recevoir dans l'église de ce monastère , dont on lui doit la fondation , lui fut disputée ; il fallut la payer au légitime propriétaire avant d'y déposer ses restes. Ainsi finit , à 60 ans , ce monarque qui avait rempli l'Europe de son nom. On a dit que c'était l'homme le plus fort de son siècle ; c'est du moins celui qui caractérise le mieux cette époque , où l'énergie se distinguait

à peine de la cruauté, où la grandeur n'était souvent qu'un abus de la force. Il signait *Guillaume-le-Bâtard*, en repoussant les agressions auxquelles l'illégitimité de sa naissance servait de prétexte. Habilement préparées, toutes ses guerres furent heureuses. La conquête de l'Angleterre serait la plus grande entreprise du *x^e* siècle, si celle de Jérusalem n'appartenait pas à la même période. Malheureusement, l'une et l'autre furent souillées par des atrocités révoltantes. L'histoire a cependant peint Guillaume comme aimant les lois et s'attachant à les améliorer (*erat legum amator et emendator studiosissimus*) ; mais dans celles qu'il fit particulièrement pour l'Angleterre, il consulta moins l'intérêt des peuples que celui de sa domination. De quelque côté qu'elle vint, toute résistance le trouvait intraitable. Il introduisit dans le haut clergé, dont il croyait avoir à se plaindre, une discipline sévère, et refusa fièrement de se reconnaître vassal du Saint-Siège. Parmi ses titres de gloire, il ne faut pas oublier la protection spéciale qu'il accorda à d'illustres prélats, sanctifiés depuis par l'Eglise. Lanfranc et Anselme firent pénétrer l'instruction dans les cloîtres et ouvrirent des écoles célèbres. L'architecture ne resta pas stationnaire sous ce règne, qui vit détruire et élever tant de monuments ; le *style normand* forme une des époques les plus remarquables de l'histoire de cet art. Guillaume fit construire lui-même un grand nombre de monas-

tères, qui témoignent de sa piété moins que de sa politique, et cette Tour de Londres, le jalon le plus durable et le plus célèbre de ses marches triomphales.

GUILLAUME, célèbre évêque de Durham, en Angleterre, était né à Bayeux ou dans les environs. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse et d'une grande facilité d'élocution. Guillaume-le-Conquérant l'employa dans des négociations difficiles, et n'eut qu'à se louer de ses services. Mort en 1096.

GUILLEBERT (Jean), docteur en théologie de la Faculté de Paris, né à Caen en 1605. Il fut l'ami du célèbre Arnauld de Port-Royal, et eut part à quelques-uns de ses ouvrages. Ce qui ne l'honore pas moins, c'est d'avoir eu pour disciples de Sacy et Blaise Pascal.

Mort à Paris, le 1^{er} mai 1666.

H.

HALLÉY (Antoine), principal du Collège du Bois, et professeur royal d'éloquence à l'Université de Caen, né à Bazanville en 1593. « Il fit son capital de la poésie latine », dit l'illustre Huet, qui se félicitait d'avoir été son élève. Ce ne fut qu'une année avant sa mort, arrivée le 3 juin 1676, qu'il publia ses vers sous le titre *Antonii Hallæi opuscula miscellanea*. Il s'y trouve une foule de pièces médiocres qu'il eût écartées dans un âge moins avancé. On a encore de lui des Traités sur la grammaire latine, qui parurent en 1652.

HALLÉY (Pierre), né à Bayeux, le 8 septembre 1611, professeur d'éloquence à Caen dès l'âge de 24 ans. Il y reçut le bonnet de docteur des mains du chancelier de France, Pierre Seguior, qui le détermina à quitter l'Université de cette ville pour celle de Paris, où il enseigna la rhétorique au Collège d'Har-court. Son mérite lui fit obtenir les charges lucratives de poète et d'interprète du Roi, de lecteur et de professeur aux Saints Décrets. Les biographes ont souvent reproduit les éloges qu'à l'exemple de son ami,

Antoine Halley , il consacrait à toutes les illustrations de son pays. On lui doit , en outre , des *Traité*s de jurisprudence , des *Poésies* et des *Harangues* latines. Mort à Paris , le 27 décembre 1689.

HAMELIN (le baron Jacques-Félix-Emmanuel) , contre-amiral, grand officier de la Légion d'Honneur, né à Honfleur, le 13 octobre 1768. Après avoir débuté dans la marine du commerce, il servait comme timonnier sur un bâtiment de l'Etat , lorsque la révolution ouvrit une brillante carrière à sa bravoure et à son intelligence. Employé successivement , comme enseigne , sous les amiraux Truguet et Villaret de Joyeuse , il se distingua aux affaires d'Onelle et de Cagliari , et à celle du 13 prairial an II. Plus tard , on le retrouve dans l'escadre de la Méditerranée, prenant part , en qualité de lieutenant de vaisseau , aux combats dans lesquels les Anglais nous enlevèrent le *Ça-ira* et le *Censeur*. Il s'en venge en contribuant à la capture du *Berwick*, et monte lui-même ce vaisseau lorsqu'il reprend le *Censeur* et s'empare du riche convoi qu'il escorte.

Ces services , et la réputation dont il jouit dans le corps de la marine , appellent sur lui l'attention du gouvernement. Le Directoire lui confie , en 1799 , le commandement d'une des deux corvettes qui, sous les ordres du capitaine Baudin , vont explorer les côtes de la Nouvelle-Hollande. Ce dernier étant mort dans le voyage , Hamelin ramène l'expédition en

France vers l'époque de la rupture du traité d'Amiens. Le premier Consul songe déjà à porter la guerre en Angleterre; à sa voix, Boulogne devient le centre d'immenses armements. Il a besoin d'officiers hardis et expérimentés pour diriger sur ce port les escadrilles de canonnières et de bateaux plats qui se réunissent au Havre. Cette mission est confiée au capitaine de vaisseau Hamelin, qui s'en acquitte avec succès, en soutenant des engagements très-vifs contre les croisières ennemies.

La guerre de 1805 appelle l'armée sur un autre théâtre. Tandis qu'à marches forcées elle se porte sur le Rhin, abandonnant pour toujours ses camps et ses flottilles, le capitaine Hamelin reçoit le commandement de la frégate la *Vénus*, récemment construite au Havre, et la conduit à l'Île de France, où il arrive en 1806. Pendant plusieurs années, il lutte avec honneur dans les mers de l'Inde avec la marine anglaise, et se signale particulièrement par la prise de la frégate le *Ceylan*, de 40 canons, et par la destruction de l'établissement de Tappanouby, sur les côtes de Sumatra.

Si Napoléon eût profité de la paix qui suivit la bataille de Wagram pour diriger quelques troupes sur les îles de France et de Bourbon, il est probable qu'avec un gouverneur comme Decaen et des officiers de marine tels que Duperré, Hamelin, Lemarant et Bouet, ces colonies ne nous auraient pas été enle-

vées. Malheureusement, il se laissa toujours dominer par l'idée qu'il sortirait vainqueur de la lutte formidable dans laquelle il s'était engagé, et qu'un traité suffirait alors pour lui rendre des possessions éloignées qu'il ne pouvait défendre qu'en disséminant ses forces.

A son retour en France, le capitaine Hamelin fut fait baron de l'Empire et élevé au rang de contre-amiral. Napoléon lui donna le commandement d'une des divisions de la flotte mouillée dans l'Escaut, et ensuite celui de l'escadre réunie dans la rade de Brest. Après les événements de 1815, il exerça à Toulon, pendant plusieurs années, les fonctions de major-général. Il les quitta pour aller commander, en 1823, la division navale réunie devant Cadix, assiégé par le duc d'Angoulême. Quelques désagréments, qui lui furent suscités par l'entourage du prince, le déterminèrent à donner sa démission. Il se retira à la campagne, et l'abandonna, après la révolution de Juillet, pour prendre au ministère de la marine la direction générale du dépôt des cartes. Mort à Paris, le 23 avril 1839.

HAUTEMER (Guillaume de), IV^e du nom, chevalier des ordres du Roi, maréchal de France, baron de Grancei, comte de Fervagues, etc., naquit dans cette commune vers 1537. Peu d'hommes ont mieux personnifié leur époque. Il était brave jusqu'à la témérité, actif, entreprenant, versatile dans ses opinions po-

litiques et religieuses , capable de bonnes et de mauvaises actions , selon le temps et les circonstances. Dès l'âge de 17 ans , il se faisait remarquer par son courage à la bataille de Renti (1554). On le vit paraître aux premiers rangs à celles de Saint-Quentin (1557) et de Gravelines (1558) , si funestes à nos armes. Après l'édit de 1562 , qui accorda pour la première fois aux Huguenots l'exercice public de leur culte, Hautemer, commandant de Lisieux, leur laisse dévaster la cathédrale de cette ville , se livre lui-même à toutes sortes d'excès sur ce qu'il appelle la *prêtraille* , les *rasés* et les *papaux* , enlève les lames d'argent qui recouvraient la châsse de saint Ursin et fait jeter au feu ses reliques. Dans la même année , il expie ce sacrilège en contribuant à la défaite des religionnaires à la bataille de Dreux. Il les combat de nouveau à Saint-Denis , où le connétable Anne de Montmorency est blessé à mort (1567) , à Moncontour en 1569 , et au siège de Domfront en 1574 , où il servait sous le comte de Matignon en qualité de maréchal-de-camp.

L'horreur que lui inspira le massacre de la Saint-Barthélemy contribua , dit-on , à lui faire embrasser la cause du roi de Navarre. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il revint bientôt à Henri III , et qu'il le quitta ensuite pour s'attacher à la fortune de François, duc d'Alençon , chef du parti des *Politiques*. Ce prince , qui a légué un triste nom à l'histoire , le fit lieute-

nant-général et chef de tous ses conseils. On croit que Fervaques profita de sa faveur pour l'engager à s'emparer de la ville d'Anvers en 1583. Le courage des habitants la sauva de cette injuste agression. Le lieutenant-général y fut fait prisonnier, après une lutte opiniâtre et digne d'une meilleure cause. Le duc étant mort l'année suivante, il prit parti contre la Ligue, et finit par s'attacher sincèrement au roi de Navarre, qui réunit bientôt à sa couronne celle du dernier des Valois (1589). Henri IV l'employa au siège de Paris (1590), de Rouen (1592), de Honfleur (1594), d'Amiens (1597), et l'éleva à la dignité de maréchal de France. Ce prince le chargea de négocier auprès du Parlement de Rouen l'enregistrement de l'édit de Nantes, et le fit son lieutenant-général aux bailliages de cette ville et de celles de Gisors, Caen et Evreux. M. Floquet a conservé, dans son histoire du Parlement de Normandie, les nobles paroles que le maréchal adressa à ce corps après le crime de Ravvaillac : « Le malheur est si grand d'avoir perdu un » roi tel que le nôtre que je ne le puis exprimer, et » plutôt à Dieu que je fusse à sa place ! Je ne suis point » venu ici pour faire le gouverneur, ni pour employer le pouvoir que j'ai en mon gouvernement, » mais au service de Dieu, du roi et de la province. » Je ne veux point de ville, de château ni de forteresse pour mon assurance, et veux employer ma vie pour la défense du pays. Je m'assure que,

» ayant la volonté et le conseil de la compagnie, à
» n'y a homme qui ose lever la tête, etc. »

Né sous François I^{er} et mort sous Louis XIII (14 novembre 1613), le comte de Fervaques avait vu sept règnes. Il servit sous six rois, depuis la bataille de Renti, sous Henri II, jusqu'en 1612, époque où Marie de Médicis le fit l'un des lieutenants-généraux du gouvernement de la Normandie. L'histoire le peint comme un guerrier illustre, honoré de l'amitié de Crillon et de Henri IV, qui le visita dans son château de Fervaques, où l'on peut voir encore le lit où il a couché. Les traditions populaires sont loin de lui être aussi favorables dans son pays natal. Elles lui imputent des actes de cruauté qui terniraient sa mémoire, si on pouvait y ajouter une foi entière. Il est probable que les profanations qu'il commit à Lisieux dans sa jeunesse, n'ont pas peu contribué à accréditer les récits qu'on fait de la conduite qu'il tenait dans ses domaines, lorsqu'il venait s'y délasser des fatigues de la guerre.

HAYE (Jean de la), chevalier, baron de Coulonces. Il se distingua au combat de la Broussinière et au siège du Mont-Saint-Michel en 1423. Le connétable de Richemont, qui estimait sa bravoure, l'employa à la défense de Pontorson, assiégé par les Anglais. Il fut tué dans une sortie, le 17 avril 1427.

HAYS (Gilles le), sieur de la Fosse, né à Amayé-sur-Orne, mort curé de Gentilly, le 9 août 1679, à

plus de soixante ans, après avoir professé la rhétorique à Caen et à Paris ; poète latin d'une humeur acro et satirique, dont les vers ont été souvent couronnés aux **Palinods normands**.

HÉBERT (Michel), jésuite et poète latin, né à Caen en 1672, mort à Paris en 1711. Un de ses poèmes : *Ars jocandi*, a été traduit en français sous le titre de *l'Art des bons mots*. Celui qui est intitulé : *Imago vitæ humanæ 4 anni tempestatibus expressa*, a été imprimé à Caen en 1704.

HÉBERT (Jean-Baptiste-Thomas-Gabriel), né à Caen, le 28 novembre 1769. Nommé bibliothécaire de cette ville en l'an iv, lors de la formation des écoles centrales, il se démit de cet emploi en 1806, en faveur de M. Moysant, son oncle, et se contenta du titre modeste de bibliothécaire-adjoint. Il a rendu de grands services à cet établissement en y réunissant les livres épars des bibliothèques de Saint-Etienne de Caen, d'Ardenne, des Cordeliers, de l'Université et des divers dépôts du département. Grâce à ses soins et à son activité, la Bibliothèque de Caen était ouverte au public depuis quatre ans, lorsqu'il en reprit la direction en 1813, à la mort de M. Moysant. Il était membre de plusieurs sociétés savantes et secrétaire de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de sa ville natale. Indépendamment de ses *Annuaire du Calvados*, pour l'an xii, l'an xiii et l'an xiv, qui sont encore lus avec intérêt, il

a laissé quelques manuscrits , notamment un *Catalogue raisonné et systématique de la Bibliothèque de Caen* , en 6 vol. in-folio , et un *Traité de Météorologie*. Mort à Caen , le 20 avril 1839.

HERMANT (Jean) , né à Caen en 1650. Ses *Histoires des Conciles , des Hérésies , des Ordres Religieux , des Ordres Militaires de l'Eglise , et des Ordres de Chevalerie* , ne sont guère que de laborieuses compilations dénuées de style et de critique. Il lisait beaucoup , prenait un grand nombre de notes et croyait avoir fait un livre lorsqu'il les avait réunies. *L'Histoire du diocèse de Bayeux* , dont il n'a publié que la première partie (Caen , 1705 , in-4°) , fourmille d'erreurs. L'abbé Béziers en a relevé quelques-unes. Mort curé de Maltot en 1725.

HEURTAUD (Pierre) , chirurgien , né à Caen. Une maladie contagieuse qui se manifesta dans cette ville après la mort du maréchal d'Ancre , lui fournit l'occasion d'y faire imprimer un *Traité de la Peste* , en 1621. L'année suivante il en publia un autre sur la *Saignée*.

HÜE DE CALIGNY ; ancienne famille normande qui a produit , sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV , six ingénieurs distingués. Les noms de *Luc* , de *Langrune* et de *Caligny* , sous lesquels on les a connus , ont fait supposer , avec quelque vraisemblance , que cette famille était originaire du canton de Douvres.

HUET (Pierre-Daniel) , né à Caen , le 8 février

1630, « savant universel, dit Voltaire, et qui con-
» serva la même ardeur pour l'étude jusqu'à l'âge de
» 91 ans. » Le célèbre Samuel Bochart le produisit
de bonne heure dans le monde littéraire et le mena
à la cour de Christine, reine de Suède. De retour à
Caen, Huet fit partie de l'Académie des belles-lettres,
qui venait d'y être créée, et y fonda lui-même une aca-
démie de physique. Louis XIV l'appela à la cour en
1670, et lui confia l'emploi de sous-précepteur du
dauphin. On dut principalement à ses soins les fa-
meuses éditions *ad usum Delphini*, qui reprodui-
sirent avec des notes et des index une partie des chefs-
d'œuvre de la littérature ancienne. L'Académie fran-
çaise le reçut au nombre de ses membres en 1674.
Deux ans après, Huet prit l'habit ecclésiastique, et
reçut en trois jours tous les ordres. Il était alors âgé
de 46 ans, mais il avait reçu la tonsure à 26. Le roi
lui donna en 1678 l'abbaye d'Aunay, qu'il a illustrée
par le laborieux séjour qu'il y faisait dans la belle
saison. Pourvu en 1685 de l'évêché de Soissons, il
n'en prit pas possession, et permuta, en 1689, avec
Brulart de Sillery, évêque d'Avranches. Il porta dans
son diocèse le goût de l'étude, qui le suivait partout;
mais les soins de son ministère absorbant, malgré
lui, une partie de son temps, il finit par se démettre
de son évêché, et par obtenir, à la place, l'abbaye de
Fontenay, où il espérait employer ses loisirs à l'a-
chèvement des grands travaux qu'il avait entrepris.

Quelques discussions d'intérêt, malheureusement trop vives , ne tardèrent pas à lui faire prendre en dégoût cette nouvelle position , et à le déterminer à se retirer chez les Jésuites de la maison professe de Paris , où il mourut le 26 janvier 1721.

L'appréciation de ses ouvrages , qui sont nombreux , comporterait de longs développements qui ne peuvent trouver place ici. Quelques-uns sont écrits en latin , comme la *Demonstratio Evangelica* et les *Quæstiones Alnetanæ de concordia rationis et fidei* , dont il a tiré le *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*. On a dit du premier , dont la réputation dure encore , qu'il n'y avait de démontré que la grande lecture de l'auteur. D'un autre côté , s'il faut s'en rapporter à Voltaire , le *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* a paru démentir la *Démonstration évangélique*. On a fait à ce dernier écrit un reproche plus fondé , c'est de briller par l'érudition plus que par le raisonnement et la pensée.

C'est l'érudition qui fait encore le principal mérite du *Traité de l'Origine des Romans* ; celle qu'il a déployée dans son livre *De la situation du paradis terrestre* est plus curieuse que concluante.

Un de ses véritables titres de gloire , c'est son *Histoire du commerce et de la navigation des anciens* ; l'immense savoir de l'auteur s'y montre dans tout son éclat. On y trouve sur la grandeur future de la Moscovie cette prédiction que l'événement a si bien jus-

lifiée : « S'il s'élevait parmi eux , quelque jour , un » prince avisé qui , reconnaissant les fautes de leur » politique , prit soin d'y remédier en façonnant leur » esprit féroce et leurs mœurs âpres et insociables , » cette nation deviendrait formidable à tous ses voisins. »

Il a dédié à sa ville natale les *Origines de Caen* , celui de ses écrits qui a le plus contribué à y populariser son nom. Ce n'est pas seulement l'œuvre d'un bon citoyen , comme le livre de M. de Bras , c'est celle d'un savant consciencieux , accoutumé à traiter à fond toutes les matières qu'il embrasse. S'il s'est trompé quelquefois dans ses conjectures , s'il a procuré à des écrivains venus longtemps après lui , tels que l'abbé Delarue , l'occasion de relever des erreurs inséparables d'un travail qui suppose d'immenses recherches , qui a le droit de s'en plaindre ou de s'en prévaloir ? Ce n'est pas assurément ceux à qui il a été donné , tout en se guidant sur ses traces , de pénétrer plus avant que lui dans quelques recoins des obscurités historiques où il a porté le flambeau de la science.

Il cultiva les muses avec succès. Ses poésies grecques et latines suffiraient pour placer son nom au moins à côté de celui des Moisant et des Halley , si des écrits d'un mérite moins contestable pour des modernes ne lui eussent assigné une place plus élevée dans l'estime de la postérité.

L'étude ne fit rien perdre au savant prélat des agréments de l'homme du monde. On les retrouve jusque dans ses écrits les plus sérieux ; mérite rare à cette époque où la science ne s'était pas encore entièrement dépouillée de ses formes pédantesques.

HYBERT (Edmond), né à Condé-sur-Noireau en 1611, auteur de plusieurs écrits religieux, et notamment des *Délices de l'homme intérieur, ou Exposition du Cantique des Cantiques*. Mort à Rouen en 1686, après avoir abjuré le protestantisme.

I.

Irs. Quelques biographes font mention de deux seigneurs d'**Irs** (sur-Laizon), Favières et Mesnil-Bacley, dont le nom de famille était Costard. Tous deux eurent de la réputation dans les lettres. Frédéric Costard a publié la Vie du célèbre historien Jacques de Thou. Son fils, Frédéric-Eugène, qui portait, comme lui, le nom de M. d'**Irs**, naquit dans cette commune le 12 mars 1713. Reçu, en 1740, membre de l'Académie des belles-lettres de Caen, il y donna le premier l'exemple d'un remerciement en vers. Il est auteur de *Poésies* et de *Dissertations* que cette académie a fait insérer dans ses *Mémoires*.

Il ne faut pas confondre cette famille avec celle de M. d'*Is*, parent de Malherbe, et si connu par une assez mauvaise épigramme de ce poète. Celle-ci était originaire d'*Irs sous Caen*, qui, dans le langage du peuple, conserve encore son ancien nom d'*Is* (*Itium*).

J.

JARRY (Pierre-François-Théophile), prêtre, né à Saint-Pierre-sur-Dive en mars 1764. Il venait d'être appelé à la cure d'Escots, près de sa commune natale, quand parut la loi du 24 août 1790 sur la constitution civile du clergé. Le serment n'eut pas de plus rude adversaire que l'abbé Jarry. Les écrits violents qu'il publia à cette occasion ayant compromis sa sûreté, il passa en Angleterre et ensuite en Allemagne où il adopta pour résidence la ville de Munster. Le pape Pie VI, pendant qu'il était exilé lui-même à Florence, le nomma archidiacre et chanoine trésorier de l'église princière de Liège; prébende magnifique qu'il ne devait jamais posséder. Plus tard, le Concordat lui offrit les moyens de rentrer dans sa patrie, mais il n'en profita pas et n'y revint qu'après la chute de l'Empire. L'évêque de Bayeux lui donna le titre de vicaire-général, et il reçut des marques particulières de l'estime que lui conservait la cour de Rome. Mort le 31 août 1820, à Lisieux où il s'était rendu pour assister à une retraite ecclésiastique.

L'abbé Jarry a laissé divers écrits sur des matières

théologiques. La plupart sont empreints de ce zèle ardent qui ne ménage pas plus les hommes que leurs doctrines.

JORET (Jean), né à Bayeux, calligraphe ou *scripteur* du roi Charles VIII ; auteur d'un poème intitulé le *Jardin salulaire*, dont le manuscrit existe à la Bibliothèque du Roi.



L.

LABBÉ (Charles-Marin), né à Luc, mort en 1723 ; vicaire apostolique à la Cochinchine pendant quinze ans. On a de lui un *Mémoire sur les persécutions souffertes par les missionnaires*, et une *Lettre remarquable adressée au pape Clément XI sur le culte des Chinois*. Innocent XII le fit évêque de Tilopolis.

LAFOSSÉ (Jacques-Mathurin), maréchal-de-camp et baron de l'Empire, né à Lisieux, le 10 mars 1757. Il servait depuis quinze ans dans le régiment de Blaisois, lorsque la France se couvrit, en 1792, de ces bataillons de volontaires qui devinrent le noyau de ses grandes armées. Elu capitaine par un de ceux qui s'organisaient dans le Finistère, Lafosse prit part aux glorieuses campagnes de la République et de l'Empire. Colonel en 1806, il fut fait général de brigade après la bataille de Lérida, où il s'était particulièrement distingué. Mort dans sa ville natale, le 7 mai 1824.

LAIR (Jacques), né à Burcy en 1647 ; bon helléniste, auteur de poésies latines couronnées au Palinode et vantées par Huet, de qui il avait parlé lui-même avec éloge. Mort à Caen, le 16 septembre 1698.

Il était professeur au Collège du Bois, dont les chaires ont été occupées par une foule d'hommes distingués.

LAIR (Pierre-Jacques-Guillaume), né à Caen, le 10 août 1769, y fit ses études avec distinction, et fut admis, en 1790, à l'Ecole des ingénieurs de vaisseau, dirigée par le chevalier Borda. Trois ans après, il était attaché comme sous-ingénieur au service des exploitations et du martelage des bois de construction. Il était ingénieur ordinaire en l'an ix, lorsque, sous l'administration de M. Forfait, ce corps reçut une nouvelle organisation. Promu à la seconde classe de son emploi, il quitta le service forestier et fut chargé de la direction des travaux du Havre.

Ses talents eurent bientôt l'occasion de se développer sous les yeux de l'homme qui pouvait le mieux les apprécier et les récompenser. Napoléon le nomma ingénieur en chef de la flottille de Boulogne, et le chargea d'organiser en corps militaires, attachés au service des ports, les ouvriers que la conscription appelait sous les drapeaux. Jamais institution ne répondit mieux aux espérances qu'on en avait conçues, grâce au zèle éclairé de M. Lair et à la discipline qu'il introduisit dans ces corps nouveaux, que nous allons voir reparaitre avec lui sur un autre théâtre.

Tout était grand alors : les hommes, les entreprises, les événements. L'Empereur, qui faisait de Boulogne le point de réunion de ses flottilles de débarquement, songeait à les protéger par de puissantes

escadres. Il lui en fallait une dans l'Est du détroit : l'Escaut fut désigné pour la recevoir, et l'on se proposa de faire du port de commerce d'Anvers le principal chantier de construction de la marine française.

M. Lair reçut du chef de l'Etat la mission d'aller improviser des vaisseaux de guerre sous les murs de cette ville, vers laquelle se tournèrent bientôt les regards de toute l'Europe. Secondé par les ouvriers militaires qu'il avait formés, il transforma la rive déserte du fleuve en arsenal maritime et la couvrit de nombreuses constructions. En quelques années, il avait tenu tout ce que l'Empereur attendait de lui. Ses services furent récompensés en 1808 par le grade de chef du génie.

Effrayée de voir s'élever si près d'elle des établissements formidables, l'Angleterre profita de l'éloignement de nos armées, pour tenter de les détruire. Le débarquement, opéré à Flessingue en 1809, compromettait gravement Anvers. On réunit quelques troupes à la hâte ; le chef du génie se joignit à elles avec ses ouvriers, devenus tout-à-coup d'intrépides soldats, et la ville fut sauvée.

De grands travaux de défense furent immédiatement ordonnés. M. Lair fit partie de la commission supérieure chargée d'en présenter les plans et d'en assurer l'exécution. Ces travaux, qui devaient faire d'Anvers un des boulevards de l'Empire, étaient presque entièrement terminés, lorsque les revers de la

campagne de 1813 et ses suites désastreuses rappèrent l'étranger sur nos frontières. Investie par ses troupes , mais défendue par Carnot , Anvers soutint un siège héroïque durant lequel M. Lair et ses auxiliaires habituels rendirent d'importants services.

Louis XVIII le fit officier de la Légion-d'Honneur et chevalier de Saint-Louis. On lit dans une *Notice nécrologique sur la vie, les services et les travaux de M. Lair* , imprimée à Paris en juillet 1830 , « que » ce prince l'investit d'une grande confiance , en le » chargeant de défendre les intérêts de la France » dans le partage du matériel naval que la conquête » venait nous arracher. » Ce dut être une douloureuse mission pour l'homme à qui l'on devait en grande partie cet immense matériel , et qui l'avait défendu au péril de sa vie.

Il fut nommé directeur des constructions navales de Brest à la fin de 1815 , lorsque le gouvernement jugea convenable de replacer l'administration des ports sous le régime des ordonnances de 1776 et de 1786.

La notice dont on a parlé le présente appliqué, dans ce nouveau poste , à perfectionner l'art de la corderie. « Les améliorations qu'il apporta dans le » commettage et les procédés nouveaux qu'il introduisit dans la fabrication , fixèrent l'attention du » ministre et ajoutèrent encore à la réputation de cet » ingénieur , que le Roi récompensa en lui conférant » le titre de baron , et bientôt après le grade d'ins-

5*

» pecteur - adjoint du génie maritime. Employé à
» Paris en cette qualité, M. Lair apporta dans la
» commission consultative, dont il fut un des mem-
» bres les plus distingués, des connaissances pro-
» fondes et variées, un zèle ardent pour le bien de
» la marine, et les fruits d'une longue expérience.
» En 1824, il fut nommé commandeur de la Légion-
» d'Honneur. »

L'activité qu'il déploya dans le cours d'une laborieuse carrière usa de bonne heure les ressorts de sa faible constitution. Il continua néanmoins de remplir les devoirs de son emploi jusqu'au commencement de 1830, époque où, prévoyant sa fin prochaine, il vint visiter une dernière fois ses enfants et sa ville natale. Mort à Mathieu, le 27 mars de la même année.

LALLEMAN (Nicolas), né à Vire, le 22 juin 1764. Entré comme chirurgien, en 1786, au service de la marine, il était de retour dans cette ville, après une campagne dans l'Inde et une autre en Amérique, lorsque la Révolution qui venait d'éclater en France se préparait à opposer à ses ennemis une résistance formidable. Les levées d'hommes se succédaient avec rapidité. Le 7^e bataillon des volontaires du Calvados s'organisa dans Vire en 1792. Lalleman, nommé son chirurgien-major, servit en cette qualité dans la Vendée, aux Antilles, en Corse et en Italie. Boiteux depuis 1793, par suite d'une fracture de la cuisse droite qui lui causait de vives douleurs, il se déter-

mina à prendre sa retraite en 1801 , et rentra dans ses foyers. Il y goûtait depuis plusieurs années les douceurs d'une vie partagée entre les devoirs de la famille et la culture des lettres , quand une circonstance qui mérite d'être rappelée lui ouvrit de nouveau la carrière des emplois. Un poème latin de moins de deux cents vers sur la Foire d'Etouvy (*Ituvienses Nundinæ*) , attira sur lui l'attention de l'homme supérieur qui dirigeait alors l'instruction publique. MM. des Rotours et Lanon de la Renaudière, ses compatriotes , engagèrent le poète Castel à mettre cet ouvrage sous les yeux de Fontanes. Le grand-maitre de l'Université donna à l'auteur une chaire de rhétorique au collège de Laval. Pour remplir convenablement cette place , il fallait posséder la langue grecque. Lalleman, qui ne l'avait jamais apprise , se mit à l'étudier à 48 ans , et fut en état de la professer au bout de dix-huit mois. Cet effort d'intelligence et de mémoire acheva de ruiner sa santé. Il se flatta de la rétablir en passant à Vire les vacances de 1814 ; mais rappelé trop tôt au milieu de ses élèves , il mourut peu de jours après son retour à Laval, victime de son attachement à ses devoirs.

Il avait composé dès 1794 un poème français en trois chants , intitulé *La Campenade*. C'est une satire burlesque d'une expédition de la milice bourgeoise de Viro à l'époque de la chouannerie. Elle n'est pas sans esprit ni sans gâté , quoique négligemment

écrite ; et comme elle est peu connue hors du canton où se passe la scène , on va en donner une idée par quelques passages empruntés au 1^{er} et au 2^e chants, où l'auteur décrit la marche de ses héros.

Bouleau sur son coursier , ferme comme un rempart ,
Donne au tambour-major le signal du départ ;
Cibo , montrant alors sa taille colossale ,
Balance dans les airs la canne magistrale.
La marche s'ouvre ; on voit briller au premier rang
Le général Bouleau monté sur Jean-le-Blanc.
Quel port majestueux ! On croit voir Alexandre
Partir avec les siens pour mettre l'Inde en cendre.
Déjà des Cisalpins , déjà des Teinturiers
Disparaît le faubourg ; bordé de peupliers ;
Les Nymphes de ces lieux , en mantelets de laine ,
En casaquins rayés , en jupes de tirtaine ,
Suivent de leurs amants les pas victorieux ,
Le mouchoir à la main et les larmes aux yeux.
O vous sexe charmant , qui réglez sur le monde ,
Vous en qui leur amour et leur gloire se fonde ,
Faites que ces guerriers , vainqueurs de l'univers ,
Trouvent à leur retour une soupe aux choux verts !....

— Et ces ardents guerriers , de fer étincelants ,
Que Martilly vit naître en ses foyers brûlants ,
Les Tison , les Landiers , les Cendrin , les Fumée ,
Marchent d'un pas rapide au centre de l'armée ;
Tels du sommet des monts , tels du sein des volcans
Roulent des tourbillons , des flammes , des torrents.
La Vire avec effroi voit sur ses bords paisibles
Ces bataillons poudreux , ces phalanges terribles ,

Et ces guerriers armés de cent foudres d'airain
 Qu'elle n'a jamais vus que la carde à la main.
 Tout fuit à leur aspect, les grenouilles craintives
 Courent se retrancher au fond de leurs sourives,
 Et le rat aquatique est tapi dans les joncs.

Il faudrait avoir vécu, comme Lalleman, avec les héros du poème, et être familier avec le patois *bo-cain*, pour apprécier tout le sel de cette plaisanterie, fort goûtée à Vire et peu faite pour être comprise ailleurs. Il n'en est pas de même de son ouvrage sur la Foire d'Etouvy : c'est le dernier chant de la muse latine dans nos contrées, et il est rare qu'elle y ait eu de plus heureuses inspirations.

*Ituviense forum et variæ spectacula scenæ,
 Si modò Phœbus adest, lepido describere versu
 Fert animus.*

Le dieu qu'il invoque répond à l'appel du poète. Tout est vrai, et rien n'est oublié dans la description piquante de la foire, ni les détails du commerce, ni les repas champêtres, ni les jeux, ni le *saltimbanque*, ni le charlatan, ni la diseuse de bonne aventure. C'est un tableau parfait de tout point. Nous avons cité le commencement du poème, en voici la fin, qui n'est pas moins remarquable que tout le reste :

*Sic ego, vulgus iners, per singula, lucis ab ortu,
 Hùc illùc oculos volvi, finxique tabellam.
 At labente die, noctisque minantibus umbris,
 Cùm jam mercator nummos et lucra recenset,*

Cùm sua cœperunt tabulata evertere mimi ,
 Cùm clausam titubans videt ebrius ægrè tabernam ,
 Atque exhausta suis abduci dolia plaustris ,
 Cedere tempus adest , patriasque revisere sedes ;
 Hic me blanda quies manet , hic me mollia fessum
 Strata manent , tenerisque virentes caulibus ollæ.

LALOË (René), né à Falaise. On lui attribue la fondation des bains de Bagnolles, en 1691.

LAMARTINIÈRE (Guillaume BOYVIN de), né à Vire, le 10 janvier 1745. Son père, ancien officier de cavalerie, le fit entrer à l'Ecole d'artillerie de Bapaume. Il était depuis quelque temps capitaine dans cette dernière arme, lorsqu'il suivit en Amérique le comte Rochambeau. On connaît les résultats de cette glorieuse intervention. Boyvin de La Martinière assista au traité qui sépara les colonies anglaises de la métropole. Il a conservé toute sa vie, en souvenir de cet acte mémorable, la plume dont Wasington s'était servi pour y apposer sa signature.

Le gouvernement l'envoya à Naples en 1787, pour y travailler à une meilleure organisation de l'artillerie. Il était colonel dans l'armée des Deux-Siciles, lorsqu'il revint en France en 1790. L'avancement qu'il avait obtenu ne fut pas confirmé ; il rentra dans son corps avec son ancien grade de capitaine. Mais les dédommagements ne devaient pas se faire attendre. La révolution, qui suivit de près son retour, lui fournit de fréquentes occasions de se signaler dans

la terrible lutte qu'elle soutint contre l'Europe entière. Attaché à l'armée du Nord , il fut fait chef de bataillon en 1792 ; trois ans après , il était colonel , directeur de l'artillerie de Douai. Sous le Consulat , on le vit passer du commandement de l'Ecole d'artillerie de Besançon à celui de l'Ecole d'artillerie et du génie de Metz. Nommé général de brigade en 1805 , il fut appelé l'année suivante à la Grande-Armée pour y commander l'artillerie des réserves de cavalerie du prince Murat. Il contribua à jeter et à prendre dans Lubeck le corps prussien du général Blucker. Après ce brillant fait d'armes , l'Empereur lui donna le commandement de l'artillerie du 10^e corps , destiné à former le siège de Dantzig. La part importante qu'il prit à tous les travaux qui amenèrent la reddition de cette place , lui fit le plus grand honneur. Il y commandait les troupes de son arme, lorsqu'il fut nommé directeur-général des parcs d'artillerie de la Grande-Armée , fonction qu'il remplit jusqu'après la bataille d'Essling. Admis à la retraite en 1809 , il se retira à Rully , dans les environs de sa ville natale , devint maire de cette commune , et y mourut le 7 juillet 1820. Il était baron de l'Empire et commandant de la Légion-d'Honneur.

LANGEVIN (Raoul), chanoine de Bayeux au XIII^e siècle , auteur d'un recueil des statuts et des cérémonies de l'Eglise de cette ville , composé en 1269 , et connu sous le nom de *Cartulaire Langevin*.

LANGEVIN (l'abbé Pierre-Gilles), né à Falaise, le 9 novembre 1755. Quoiqu'il n'eût qu'une fortune bornée, il ne voulut jamais, comme prêtre, recevoir aucune rétribution de l'Etat, et vécut fort retiré, livré tout entier à l'étude, sans négliger les devoirs de sa profession. Ses *Recherches historiques sur Falaise* (un vol. in-12) placeront son nom à côté de ceux de Bourgueville, Huet, Béziers, Delarue, quoique dans un degré inférieur. Ce livre pêche par la méthode et par le style; mais on y trouve des détails curieux. Il faut bien se garder, au reste, d'adopter la plupart de ses conjectures sur l'origine de sa ville natale, à laquelle il donne pour marraines une chatte de Diane du nom de *Félé* et la déesse *Isis*. La manie de voir partout des monuments celtiques a presque toujours faussé ses jugements. Rien de contraire à la vérité comme l'esprit de système.

On a encore de l'abbé Langevin un Discours en vers sur la *Vertu*, et quelques autres poésies que l'impression ne sauvera pas de l'oubli.

Mort à Falaise, le 19 août 1831.

LAPLACE (Pierre-Simon, marquis de), né à Beaumont-en-Auge, le 23 mars 1749; fils de Pierre Delaplace et de Marie-Anne Sochon. Son père, mort syndic de la commune le 29 juin 1788, y possédait la terre du Mérisier, qui fait encore partie du domaine de sa famille. C'est donc à tort que ses biographes l'ont fait naître, comme Vauquelin, dans un

état voisin de l'indigence. Avant de se livrer à son goût pour les oppositions, il faudrait tâcher d'être exact, même dans les plus petites choses. Le jeune Laplace, après avoir suivi quelque temps les cours de l'Ecole militaire établie à Beaumont, et reçu les leçons d'un de ses oncles, prêtre et mathématicien fort instruit, vint terminer ses études au Collège des Arts, à Caen. La passion des sciences exactes l'emporta sur le vœu de sa famille, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Il partit pour Paris en 1768, et parvint, après quelques difficultés, à se faire présenter à D'Alembert. Le savant géomètre ne prodiguait pas son patronage; mais il le refusait rarement au vrai mérite. Il vit bientôt à qui il avait affaire, et de ce moment sa protection fut acquise à l'écuyer qui l'abordait en l'entretenant des principes généraux de la mécanique; il le fit nommer professeur à l'Ecole militaire de Paris. Au bout de quelques années, en 1772, Laplace justifiait tout ce que D'Alembert avait attendu de lui, en présentant à l'Académie des sciences le Mémoire qui a pour titre : *Solution particulière des équations différentielles et inégalités séculaires des planètes*. C'est aux problèmes résolus dans ce Mémoire, et confirmés depuis par d'autres travaux de l'auteur, que Royer-Collard faisait allusion, lorsque, venant pour la première fois occuper, en 1827, le fauteuil laissé vacant à l'Académie française par son illustre prédécesseur, il s'exprimait ainsi : « Il y

» avait encore , il n'y a pas trente ans , des scandales
» dans le ciel ; il y avait des planètes réfractaires aux
» tables des astronomes. Bien plus, en promulguant la
» loi de la gravitation, Newton avait douté qu'elle fût
» capable de porter ce poids du monde qu'il lui imposait ;
» il avait pensé qu'elle vieillirait comme les lois
» humaines, et qu'un jour viendrait, il l'a écrit, où il
» faudrait que la main du Créateur s'étendît pour remettre le système en ordre. Newton se trompait.
» Non, pour remettre le système en ordre, il ne sera
» pas besoin de la main du Créateur ; il suffira d'un
» autre Newton. M. de Laplace est venu, et par ses
» immenses travaux , par la puissance et les ressources de son génie, l'astronomie, réduite à un
» problème de mécanique , ne découvre plus dans
» les cieux soumis que l'accomplissement mathématique de lois invariables. Jupiter et ses satellites ,
» Saturne, la lune sont domptés dans tous leurs
» écarts ; ce qui paraissait exception est la règle même, ce qui semblait désordre est un ordre plus
» savant ; partout la simplicité de la cause triomphe
» dans la complication de ses effets. Enfin , et c'est
» là le comble de la gloire de M. de Laplace , il lui a
» été réservé d'absoudre la loi de l'univers , c'est-à-dire la sagesse divine , de ce reproche d'imprévoyance ou d'impuissance où le génie de Newton
» était tombé ; le premier , il a démontré que le système solaire reçoit , dans les conditions qui lui sont

» imposées, le gage de son imperturbable durée. »

Laplace n'avait que 24 ans lorsqu'il publia cet écrit qui lui valut le titre de membre-adjoint de l'Académie des sciences. En 1785, ce corps illustre l'admettait en qualité de membre titulaire. Il avait, à cette dernière époque, déterminé, par la puissance du calcul, les lois du mouvement de la planète découverte par Herschel, et publié une foule de Mémoires parmi lesquels on remarqua principalement ceux qui traitent des *Probabilités* et de la *Chaleur*. Ce dernier écrit, composé de concert avec Lavoisier, fut le signal d'une révolution dans les sciences physiques.

Cultivées par une foule d'hommes du plus haut mérite, ces sciences brillaient d'un éclat inaccoutumé, lorsque la monarchie française, en s'écroulant violemment, menaça de les entraîner dans sa chute. Bailly et Lavoisier portèrent leur tête sur l'échafaud. Laplace et son émule Lagrange, employés par la République à calculer la théorie des projectiles et à diriger les opérations du tannage des cuirs, échappèrent aux dangers qui menaçaient toutes les illustrations. Le premier eut ensuite le bonheur d'être oublié pendant toute l'année 1794 dans l'asile qu'il avait cherché aux environs de Melun. Il en sortit au commencement de 1795 pour concourir à l'organisation de l'école normale. Un an après, il présentait au Conseil des Cinq-Cents l'*Exposition du Système du Monde*,

ce magnifique portique de son plus beau-titre de gloire, la *Mécanique céleste*.

Dans ce temps-là, un homme déjà célèbre par ses victoires et qui devait un jour remplir le monde de son nom, venait quelquefois s'asseoir à ses côtés, au sein de l'Institut national. Après le 18 brumaire, cet homme qui appelait à lui toutes les gloires et les rehaussait de la sienne, nomma Laplace ministre de l'intérieur en remplacement de M. Quinette. « C'é-
» tait un grand et juste hommage rendu à la science,
» dit M. Thiers, mais ce ne fut pas un service ren-
» du à l'administration. Ce beau génie était peu
» propre au détail des affaires. » Remplacé, deux
mois après, par Lucien Bonaparte, il alla siéger au Sénat Conservateur, et parvint, en peu d'années, aux hautes dignités de ce premier corps de l'Etat. La Légion-d'Honneur et l'Ordre de la Réunion le comptèrent au nombre de leurs grands titulaires. Au jour des fortes épreuves, en avril 1814, il vota la déchéance de Napoléon ; bientôt après le chancelier du Sénat devenait pair de France ; trois ans plus tard, le comte de l'Empire était fait marquis par Louis XVIII.

Les historiens ont diversement caractérisé la part qu'il prit au renversement du trône qu'il avait contribué à fonder. Il serait difficile de nier qu'il eut au moins le tort de s'associer à un acte inconstitutionnel. Hâtons-nous d'ajouter que, fidèle à son serment

de pair , il resta complètement étranger au gouvernement des Cent-Jours.

L'*Exposition du Système du Monde* est celui de ses ouvrages qu'on lit le plus. Il est remarquable par une clarté de style et une propriété de termes qui prouvent combien les matières les plus abstraites lui étaient familières. Les adeptes de la science peuvent seuls le suivre dans les calculs du *Traité de la Mécanique céleste* , dont les deux premiers volumes furent publiés en 1799 , et les trois autres successivement en 1803 , 1805 et 1825. Il a été rarement donné à l'esprit humain de s'élever à une pareille hauteur. Laplace dédia son livre au Premier Consul , qui lui écrivit : « Je vous remercie de cette dédicace , que » j'accepte avec grand plaisir , et je désire que les » générations futures , en lisant votre Mécanique , » n'oublient pas l'estime et l'amitié que j'ai portées » à son auteur. »

Laplace a laissé plusieurs autres écrits , parmi lesquels on distingua surtout la *Théorie analytique des probabilités* , qui parut en 1812. On a dit de lui , et tout est vrai dans ce magnifique éloge : « Il était né » pour tout perfectionner , pour tout approfondir , » pour reculer toutes les limites , pour résoudre tout » ce que l'on aurait pu croire insoluble ; il aurait » achevé la science du ciel , si cette science pouvait » être achevée. »

Il conserva jusqu'à sa mort , arrivée le 5 mars

1827 , cette haute et infatigable intelligence dont les monuments sont immortels.

Les éditions de la plupart de ses ouvrages étaient épuisées ; on ne les trouvait plus que dans les bibliothèques publiques , lorsqu'une loi , qui honore la France , autorisa le gouvernement , en 1842 , à les faire réimprimer aux frais de l'Etat.

Le 18 octobre 1835 , on a inauguré à Beaumont , par les soins de M. Follebarbe , maire de cette commune , un édifice en briques élevé à la mémoire de cet homme célèbre , sur l'emplacement de la maison où il était né quatre-vingt-six ans auparavant. Ce bâtiment sert de mairie et d'école primaire ; sa famille l'a enrichi de son buste et de ses écrits. On lit , sur le frontispice , cette inscription de Chénedollé :

Sous un modeste toit ici naquit Laplace ,
Lui qui sut de Newton agrandir le compas ,
Et s'ouvrant un sillon dans les champs de l'espace ,
Y fit encore un nouveau pas.

La ville de Caen lui a érigé , le 5 août 1847 , une statue en bronze qui a le mérite , assez rare , d'être ressemblante. On le reconnaît surtout à la noblesse de l'attitude et à ce regard d'aigle , qui ne perdait rien de sa fierté , même lorsqu'il descendait des hauteurs du firmament. Cette statue , œuvre de M. Barre , est adossée , avec celle de Malherbe , au bâtiment de l'Université , en face de ce Collège des Arts où , dans

son adolescence, Laplace s'exerçait aux luttes de la controverse scolastique, lorsque quelques livres de mathématiques transcendantes et les encouragements de son professeur Lecanu achevèrent de déterminer sa vocation pour la carrière qu'il a parcourue avec tant d'éclat.

LA RENAUDIÈRE (Philippe-François LANON de), né à Vire en 1781. Selon un usage fort commun en Normandie, son père avait pris ce surnom de La Renaudière d'un petit coin de terre qu'il possédait à Saint-Vigor-des-Monts, dans l'arrondissement de Saint-Lo.

Quelques essais en vers, ouvrages de sa jeunesse, et notamment la pièce intitulée *La Fête-Dieu dans un hameau*, recueillie dans les notes du *Génie du Christianisme*, le firent remarquer des amis de la saine littérature et contribuèrent à lui ouvrir la carrière des emplois publics. Après avoir été attaché pendant quelque temps à la rédaction de la *Décade Philosophique*, il devint substitut du procureur du roi à Vire, conseiller-auditeur à la Cour royale de Caen, et enfin président du tribunal de première instance de sa ville natale. La Restauration l'anoblit, ce qui ne l'empêcha pas de quitter la magistrature en 1820, pour aller prendre à Paris la suite des affaires commerciales de son beau-père, M. Guyot. Ses liaisons avec Malte-Brun, Eyriès, Dumont-d'Urville, lui inspirèrent le goût des études géographiques. Il est auteur d'une

Notice sur le royaume de Mexico, d'une *Dissertation sur les îles de Bahama*, d'un *Essai sur les progrès de la géographie dans l'intérieur de l'Afrique*, et de plusieurs Mémoires insérés dans les *Annales des Voyages* et autres recueils. Le principal mérite de ces écrits consiste dans le style; ils n'apprennent rien aux hommes instruits, mais on les lit avec plaisir.

Mort à Paris, le 25 février 1845.

LARIVIERRE (Pierre-François-Joachim-Henri), né en 1761, à Falaise, où il commença par exercer la profession d'avocat. L'ardeur avec laquelle il embrassa, dans l'origine, les principes de la Révolution, lui ouvrit les portes de l'Assemblée Législative. Devenu membre de la Convention Nationale, il vota, comme les Girondins, l'appel au peuple et le bannissement dans le procès de Louis XVI, et ne se rétracta pas. Décrété d'arrestation le 2 juin, il s'enfuit dans le Calvados, et fut mis hors la loi. Ce ne fut que le 8 mars 1795 qu'il rentra à la Convention avec les Soixante-et-treize. La même année, il fut appelé au Comité de Salut public, et fit ensuite partie du Conseil des Cinq-Cents. Ses opinions politiques étaient totalement changées. Soit qu'il ne l'eût pas comprise, ou que ses excès l'eussent effrayé, il devint l'ennemi de cette Révolution qu'il avait éloquemment défendue. Compromis dans la conspiration de Lemaitre, et soupçonné à l'occasion de celle de Lavilleheurnois, il n'échappa au coup d'Etat du 18 fructidor an v

qu'en se retirant en Angleterre, où il se mêla plus tard aux intrigues qui occupèrent les loisirs de la petite cour d'Hartwel. Rentré en France avec les Bourbons, en 1814, il devint successivement avocat-général et conseiller à la Cour de cassation. L'auteur de cette notice l'a connu vers cette époque : c'était un homme d'un extérieur simple et d'une conversation pleine d'agrément, lorsqu'elle ne roulait pas sur la politique. Il aimait la poésie et la cultivait dans ses moments de loisir. Du reste, il paraissait peu satisfait de sa position, et se plaignait en termes durs et amers de la Restauration, qui ne savait ni punir ni récompenser. Fidèle à ses dernières convictions politiques, il n'hésita pas à donner sa démission le 7 août 1830. Ce fut de sa part une noble détermination, car son emploi était inamovible, et il était sans fortune.

On a de lui quelques écrits de circonstance, tels que le *Palladium de la Constitution politique, ou Régénération morale de la France, L'heureuse nation, ou Relation du gouvernement des Féliciens*, et des Poésies insérées dans les Recueils périodiques du temps.

Mort à Paris, le 2 novembre 1838.

LAROQUE (Gilles-André de), sieur de la Lontière, historiographe du Roi et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, né à Cormelles en 1598; écrivain infatigable, très-versé dans les généalogies et dans la science du blason. *L'Histoire des maisons de Touchet, de Brossart et du Fay*, son premier ouvrage, fut im-

primée à Caen en 1654. Ce n'est guère qu'une compilation très-froide de titres, d'aveux, d'arrêts et autres documents du même genre. Il la fit suivre de l'*Histoire généalogique de la maison de Harcourt* (Paris, 1662, 2 vol. in-fol.), et de plusieurs autres écrits parmi lesquels on remarqua le *Traité du Ban et de l'arrière-Ban*, et surtout le *Traité de la Noblesse*, dont on a eu plusieurs éditions. L'abbé Delarue rapporte qu'il avait travaillé pendant trente ans à l'histoire des grands hommes de sa province, ouvrage qui n'a pas été publié.

Personne n'a possédé à un plus haut degré le don de la mémoire. « Il était étonnant, dit Huet, de lui » entendre rapporter fidèlement les noms, les dates, » les filiations et les alliances, non-seulement des » familles nobles, mais encore des roturières. » Son style est diffus ; sa composition laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'ordre et du discernement ; mais elle témoigne des longues et laborieuses recherches auxquelles il s'est livré toute sa vie par goût et par préjugé d'état. On lui a reproché, à tort sans doute, de n'avoir pas toujours ménagé les grandes familles normandes. Il faut croire que s'il s'est montré sévère, c'est uniquement par respect pour la vérité, car jamais écrivain ne fut plus entiché des prérogatives de la noblesse. Quoi qu'il en soit, il se fit beaucoup d'ennemis et peu de partisans. Huet, qui l'avait connu, prétend que son savoir extraordinaire

et utile lui eût fait une grande fortune, s'il avait su le mettre en usage. Il raconte qu'après avoir vécu assez mal avec sa femme, il prit le petit-collet sur ses vieux jours. Mort à Paris en 1686.

LASNE (Michel), célèbre graveur en taille douce, né à Caen en 1596, mort à Paris en 1667. Son mérite lui valut un logement dans les galeries du Louvre et la protection de la reine Anne d'Autriche. Il passa pour avoir inventé la gravure sans hachures, et a laissé quelques planches au burin d'après les meilleurs peintres, et un grand nombre de portraits, genre dans lequel il excellait.

LEBESNERAIS (Marie), née à Vire dans la première moitié du XVIII^e siècle ; célèbre maîtresse de pension à Saint-Hilaire-du-Harcouet pendant plus de cinquante ans. Elle a laissé des *Cantiques nouveaux* sur les plus beaux traits de l'Ecriture, une *Histoire Sainte*, dédiée à Célestin Enoch, évêque de Rennes, et des *Principes généraux de grammaire française*. Morte vers 1824.

LEBLOND (Gaspard MICHEL, surnommé)', savant antiquaire, né à Caen, le 24 novembre 1738. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et fut longtemps ad-joint à l'abbé de Vermont, bibliothécaire du Collège Mazarin. Une *Dissertation sur les noms et les attributs de Jupiter chez les différents peuples de l'Italie*, et des *Observations sur quelques Médailles du cabinet de M. Pellerin*, le firent admettre, en 1772, à l'Aca-

démie des Inscriptions. Huit ans après, il donna, avec l'abbé Lachau , la *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*. Cet ouvrage fut suivi de *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique par le chevalier Gluck* , et de plusieurs autres écrits insérés dans les Recueils du corps savant auquel il appartenait. On a prétendu qu'il eut une grande part à l'*Origine des cultes* de Dupuis.

Au commencement de la Révolution, il fut nommé membre de la Commission des arts créée par l'Assemblée constituante , et chargé du dépouillement des bibliothèques supprimées et des archives nationales. Les soins particuliers qu'il donna à cette importante mission contribuèrent à enrichir de près de cinquante mille volumes la Bibliothèque Mazarine, dont il devint le conservateur en 1791. Il dut à la science dans laquelle il s'était illustré d'être compris dans la première organisation de l'Institut, et à sa réputation de philosophe de représenter son pays au Corps Législatif. Mort en 1809, à Laigle, où il s'était retiré depuis quelques années. Dupuis a composé l'inscription du tombeau qu'on lui a élevé dans cette ville. Quelques jours avant sa mort, il anéantit tous ses manuscrits; perte regrettable, car ils étaient le fruit d'un long loisir.

LEBRET DE SAINT-MARTIN (Antoine-Charles), né à Lisieux, le 12 novembre 1742. Il avait entrepris

vers 1789 , pour les habitants des campagnes , le *Journal des Décrets* , qui cessa de paraître sous le régime de la Terreur. Les hommes de loi estiment la collection d'actes judiciaires qu'il publia depuis périodiquement sous le titre de *Journal du Palais*. Mort à Paris vers 1830.

LECLERC DE BAUBERON , professeur de théologie à Caen. Son *Traité De Homine lapso et reparato* a eu de la réputation. A une simplicité d'enfant qui prêtait souvent à rire , il joignait une vaste érudition et une mémoire prodigieuse. Né à Saint-Denis-de-Méré ; mort le 4 décembre 1790.

LECOCQ (Pierre) , supérieur général des Eudistes. On lui doit un excellent *Traité des différentes espèces de biens , suivant les principes du Droit Français et du Droit Coutumier de la province de Normandie*. Avant cet ouvrage , publié après sa mort , il avait donné un *Traité de l'état civil des Personnes* , suivant les principes des mêmes Droits. M. Louis Dubois , dans sa Nomenclature Alphabétique des auteurs et des artistes Normands , attribue ces traités à deux auteurs différents ; c'est évidemment une erreur. Nous avons encore de Lecocq un *Traité des Actions* , une *Dissertation théologique sur l'usure du prêt de commerce* , et des *Lettres sur quelques points de discipline ecclésiastique*.

Né à Ifs , le 29 mars 1728 ; mort à Caen , le 1^{er} septembre 1777.

LECOQ (Thomas), prieur de la Trinité de Falaise et de Notre-Dame de Guibray dans le **xvi^e** siècle; auteur d'une tragédie ou *Mystère de la Mort d'Abel*, qui a pour interlocuteurs *le Diable*, *la Mort* et *la Conscience*.

LECOQ (Renaud), auteur du *Parfait Géographe*, ou *l'Art d'apprendre facilement la géographie et l'histoire*, imprimé en 1687. Il dédia au Chancelier, en 1695, une nouvelle édition de cet ouvrage, relégué aujourd'hui dans la foule des livres utiles qu'on ne lit plus. Né à Vire.

LECORDIER (Hélie), né à Saint-Julien-sur-Calonne en 1615, versificateur et médecin. On ne se souvient plus de son poème de *Job*. Celui qu'il publia à Paris, en 1662, et qui est intitulé *Le Pont-l'Evêque*, fait plus d'honneur à son patriotisme qu'à son talent. Il est en seize chants et en vers de huit syllabes, groupés par sixains. Le nom de Mademoiselle de Montpensier, à laquelle il est dédié, revient à chaque instant sous la plume de l'auteur, assaisonné de louanges dont la mythologie et les astres font en grande partie tous les frais. C'est d'ailleurs un livre curieux, où l'on trouve sur l'état de Pont-l'Evêque et de ses environs, vers le milieu du **xvii^e** siècle, des détails qui ne sont pas sans intérêt. Le poème est précédé, selon l'usage du temps, d'Odes, de Sonnets, de Madrigaux, dans lesquels Colletet, Le-pelletier, Richelet, Le Petit et autres versificateurs

de la même force , lui prédisent à l'envi l'immortalité. Le Petit , qui s'exprime en meilleur style que ses confrères , tout en imitant leur exagération , termine ainsi un de ses sonnets :

Ce n'est point par ses murs ni par ses habitans
Que ta ville célèbre en tiltres éclatans
Garantira son nom de la fureur des âges ;

Seul, tu peux la sauver de ce commun debris ;
Elle égale déjà Milan par ses fromages ,
Elle égalera Rome un jour par tes écrits.

La prédiction était flatteuse ; il ne lui a manqué que de s'accomplir. Lecordier n'entre en matière que dans le second chant ; voici comment il raconte à Mademoiselle l'origine de cette ville appelée à de si glorieuses destinées :

Avant que d'estre à vos ayeux
C'était une isle que ces lieux ,
Où certain Evesque très-sage
Bâtit un pont avec raison ;
Ainsi l'ouvrier et l'ouvrage
Ont à ce lieu donné le nom.

L'histoire apprend comme il se tire
Sans qu'on puisse la contredire ;
Car si l'ouvrage fut un Pont ,
Si l'ouvrier fut un Evesque ,
Ces deux noms mis ensemble , font
Le composé du *Pont-l'Evesque*.

Cet Evêque, que l'auteur compare à Moïse , avait
été obligé de s'enfuir avec son troupeau

. . . D'un lieu nommé Touque ,
Contre qui l'Anglois toujours bouque
Pour n'avoir pas suby ses loys.

La petite île dans laquelle il se réfugia se trouvait
alors au milieu

D'une mer à perte de vue.

Elle s'agrandit avec le temps, et devint une ville
entourée de fertiles pâturages.

Le poète, qui se plaît à remonter à l'origine des
noms , en assigne une singulière à ceux de quelques
communes du voisinage, telles que Pierrefitte et Ca-
napville.

Le plaisant se joint à l'utile
Partout sur ce coteau fertile
Dont le fond est gras, et pierreux ;
D'où vient qu'on nomme Pierre-fite
Ce fond de pierre plantureux
Comme qui dirait Pierre-fritte.

Quant à Canapville , il faut savoir que les canards
et les canes sauvages abondent sur son territoire :

On n'en voit point en lieu de France
Tant que l'on en voit en ces lieux.

Aussy le pré pour cette cause
Semble prendre un nom de la chose ;

Pré de *Canapeville*, icy ,
Prononcé de *Canaqueville* ,
Semble signifier ainsy
Plus de cane a , qu'aucune *Ville*.

Lecordier décrit avec complaisance toutes les productions de la contrée. Il n'omet pas un arbre, pas un oiseau, pas un poisson; son ouvrage est un véritable catalogue d'histoire naturelle. Il a consacré un chant du poème à la fabrication des *Sidres*, et un autre à celle des fromages, déjà fort renommés de son temps sous le nom d'*Augelots*. Il nous apprend qu'on leur donnait des formes bizarres, telles que celles de fleurs de lis, de croix du Saint-Esprit, de cœurs, de croissants, de dauphins et de lièvres, et termine cette longue énumération, mêlée de pointes et de concetti, en offrant à sa protectrice le mets qu'il a si justement célébré.

Qui donne tout le bien qu'il a
Ne saurait donner au delà ;
Ce fut le seul bien qu'Alexandre
Prit de la main d'un paysant ,
Et le cœur luy fit plutost prendre
Que la valeur de son présent.

Si je l'offre à plus grand mérite ,
Mes intentions sans limite
Partent d'une plus grande ardeur ;
Alexandre eut moins qu'un fromage ,
Je vous l'offre d'un plus grand cœur ,
Puisque vous vallez davantage.

Les exemplaires de ce poëme sont devenus fort rares , même dans la contrée qui l'a inspiré ; mais l'intérêt de localité qui s'attache à l'œuvre de Lecordier la préservera de l'oubli. Il en est de même de beaucoup d'écrits qui n'ont que ce genre de mérite ; car c'est quelque chose que d'intéresser un coin du monde , quelque circonscrit qu'il soit. Lorsque la ville de Pont-l'Evêque , qui vient de fonder une Société savante , aura créé une Bibliothèque publique , le livre de son vieux poëte y occupera une place modeste , sans doute , mais on viendra quelquefois l'y chercher.

LECOURTOIS DE SURLAVILLE (Michel-Balthazar) , lieutenant-général , né à Bayeux , le 17 juillet 1714 , a laissé plusieurs manuscrits sur l'art militaire. Il perdit le gouvernement de Boulogne lors de la disgrâce du duc de Choiseul. Mort à Paris , le 8 janvier 1796.

LECOUTURIER (François-Gervais-Edouard) , né à Falaise en 1768 , colonel et officier de la Légion-d'Honneur , prit part aux glorieuses campagnes de la République et de l'Empire , et fut un des défenseurs d'Ancône en 1799. Il publia , en 1819 , une *Réfutation* du siège de cette ville , tel qu'il se trouve dans le tome xi des *Victoires et Conquêtes*. On a aussi de lui des *Réflexions* sur la réorganisation du Corps royal d'Etat-major , et des *Considérations* sur les pensions de retraite des militaires.

Mort à Paris , le 10 mars 1850.

LEFEBVRE (Jean), né à Lisieux vers le milieu du **xvii^e** siècle. Il y exerçait la profession de tisserand, lorsque le hasard fit tomber entre ses mains quelques livres d'astronomie; il les lut avec avidité, et se sentit un goût très-vif pour cette science, à laquelle il n'était nullement préparé. Des éléments, il passa bientôt aux observations, et fit des calculs d'une précision remarquable sur les éclipses et le passage de la lune au méridien. Avec plus d'aptitude et de mérite, il serait probablement resté inconnu, si l'un de ses compatriotes, qui occupait à Paris l'emploi de professeur de rhétorique au Collège de Lisieux, n'eût appelé sur lui l'attention du célèbre mathématicien Picard, l'ami et l'émule de Cassini. Lefebvre quitta ses métiers et sa ville natale en 1682, pour concourir au travail de la méridienne de France et au nivellement de l'Eure, avec Philippe La Hire. L'Observatoire de Paris lui confia, à partir de 1684, les études et la rédaction de la *Connaissance des Temps*, qui paraissait depuis 1679. Il obtint une pension et devint membre de l'Académie des sciences. Des démêlés qu'il eut depuis avec La Hire, à l'occasion des tables astronomiques de ce dernier, dont il revendiquait l'honneur, lui firent perdre la position qu'il devait à ses talents. Son compétiteur, qui réunissait au savoir l'esprit du courtisan, mit de son côté le ministre Pontchartrain. Lefebvre, rayé de la liste des membres de l'Académie, sur un prétexte frivole, cessa

après 1701 de travailler à la *Connaissance des Temps*. Ce fut une perte pour l'astronomie. Delalande prétend qu'il calculait mieux les éclipses que La Hire, qui n'employait pas, comme lui, la période de dix-huit ans. Mort à Paris en 1706.

LEFÈVRE DE LA BODERIE. La ville de Falaise, ou la terre de la Boderie, qui en est voisine, a produit, vers le milieu du **xvi^e** siècle, cinq frères de ce nom qui se sont distingués dans les lettres, la diplomatie et les armes.

I. Guy Lefèvre, né en 1541, célèbre orientaliste, précepteur des rois François II, Charles IX et Henri III. Il possédait toutes les langues savantes. Sa vaste érudition le fit choisir par le pape Pie IV pour travailler à la fameuse *Bible Polyglotte* d'Anvers, dont Philippe II avait confié l'édition à Arias Montanus. Cette entreprise, qui avait pour but de prévenir les altérations que les religionnaires étaient accusés de faire subir aux Ecritures dans l'intérêt de leurs doctrines, fut exécutée de 1569 à 1572. La Bible parut en neuf langues et en huit volumes in-folio. Si cette onéreuse publication n'arrêta pas le cours des controverses, elle rendit les erreurs volontaires plus rares, en offrant les moyens de les réfuter par la confrontation des textes. La Croix du Maine et l'historien Masseville ont donné la liste des nombreux ouvrages de Guy Lefèvre. On peut juger, par leurs titres seuls, à quel point les anciens idiomes de l'Orient lui étaient fami-

liers. Tous ces écrits ne se sont pas retrouvés à sa mort. Il cultivait les muses, mais avec moins de succès que les langues savantes. Ses *Divers mélanges poétiques*, ses *Hymnes* et les poèmes intitulés *La Gal-liade* et l'*Encyclée des Secrets de l'Eternité*, en huit cercles ou chants, sont complètement oubliés. On dit que le pape voulut récompenser par le cardinalat la part qu'il avait prise à la Polyglotte, mais que Lefèvre eut, comme Arias Montanus, la modestie de préférer une retraite studieuse aux hautes dignités de l'Eglise. Mort dans sa terre de la Boderie en 1598.

II. Nicolas Lefèvre concourut, comme Guy, au travail de la Polyglotte. Henri III l'employa en Italie avec le maréchal de Bellegarde. A son retour, Catherine de Médicis le maria à la fille de Passard-Gaucourt, son premier maître d'hôtel. Quelques biographes le font naître en 1550.

III. Antoine Lefèvre, né en 1555, parcourut une brillante carrière dans la diplomatie sous les règnes de Henri III et de son successeur. Il passe pour avoir découvert les intelligences coupables que le maréchal de Biron entretenait à Bruxelles. Une de ses filles épousa Arnauld d'Andilly, et lui apporta en dot la terre de Pomponne.

On a de lui une traduction du *Traité de la Noblesse* de Jean-Baptiste Neuna. Ses *Lettres* et ses *Négociations* ont été publiées en 1749. On croit qu'il travailla à la Satire *Ménippée*, qui servit si bien la cause de

Henri IV contre les entreprises de la Ligue. Mort en 1615.

IV et V. Pierre et Philippe Lefèvre suivirent la carrière des armes. Le premier , après s'être trouvé à la bataille de Lépante en 1571 , fut tué sur la brèche en 1574 , avec un Vauquelin de Sacy , au siège de Saint-Lo , dont ils commandaient l'attaque principale sous les ordres de Matignon. Le second , qui avait pris parti pour la Ligue , fut tué au siège de Pont-Audemer en 1590.

LEFÈVRE (Tanneguy) , né à Caen en 1615. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique , lorsqu'il se rendit à Paris , où il fut employé par le cardinal de Richelieu. Après la mort du ministre , il s'attacha au marquis de Francière , gouverneur de Langres , et embrassa la religion protestante. Il paraît qu'il était sur le point de rentrer dans le giron de l'Eglise , quand il mourut le 12 septembre 1672 , professeur au Collège de Saumur.

On a de lui deux volumes de *Lettres latines* sur la critique des anciens , les *Vies des Poètes grecs* , des traductions de quelques morceaux de Platon et de Plutarque , et plusieurs autres ouvrages. Les éditions qu'il a données de Lucrèce , de Longin , d'Appollodore , d'Ellien , etc. , sont encore recherchées aujourd'hui pour les commentaires et les notes savantes qui les enrichissent. Huet lui reproche de n'être pas assez modéré dans ses conjectures , ni assez modeste

dans les jugements qu'il a faits de lui et des autres. Il ne parle pas du courage qu'il montra en dédiant son édition de Lucrèce à Pélisson, qui expiait alors dans une prison d'Etat le tort d'être resté fidèle à son bienfaiteur, le surintendant Fouquet.

Il eut deux enfants qui héritèrent de son goût pour l'étude des anciens. Anne Lefèvre, née à Saumur en 1564, et plus savante encore que son père, obtint, sous le nom de Madame Dacier, une réputation méritée et qui dure encore, quoiqu'on ne lise plus guère ses traductions.

LEFÈVRE (Michel), supérieur général des Érudistes, né à Avelais en 1716, et mort à Rennes en 1775, a publié des opuscules sur le prêt du commerce, et donné une édition des *Cas de conscience sur la Coutume de Normandie*.

LEFÈVRE (Robert), peintre distingué, né à Bayeux, le 24 septembre 1755. Il fit ses premiers dessins sur les dossiers d'un procureur chez qui son père l'avait placé à titre de copiste. Sa vocation l'emportant sur le vœu de sa famille, il quitta la basoche et se rendit à Paris, où il se fit admettre au nombre des élèves de Regnault. Des portraits, parmi lesquels on remarqua *la Dame en velours noir*, commencèrent sa réputation. Ceux de Napoléon et de Joséphine, de Pie VII et de Louis XVIII, eurent un succès de vogue. Le dernier lui valut la croix de la Légion-d'Honneur et le titre de premier peintre du Roi, qu'il perdit à la

révolution de Juillet. Deux de ses tableaux , *l'Amour aiguisant ses flèches* , et *Vénus désarmant l'Amour* , ont été gravés par Desnoyers. Dans le genre historique , on n'a guère remarqué que son tableau de *Phocion prêt à boire la ciguë*. C'était dans le portrait qu'il était vraiment supérieur. Atteint d'une maladie incurable , il terminait à Paris son dernier ouvrage, *l'Apothéose de saint Louis* , lorsque , vaincu par d'atroces douleurs , il mit , dit-on , fin à ses jours dans la nuit du 2 au 3 octobre 1830 , et non pas au commencement de 1831 , comme on l'a avancé sans fondement dans la *Biographie universelle*.

LEFRANC (l'abbé) , né à Vire , de la congrégation des Eudistes , et supérieur de leur maison de Caen à la fin du règne de Louis XVI. Il se montra fort opposé aux principes révolutionnaires. Quelques brochures dans lesquelles il les combattait, et ses liaisons avec l'abbé Barruel , le firent incarcérer , au mois d'août 1792 , dans le couvent des Carmes , à Paris. Il y fut égorgé le 2 septembre suivant , avec tous les prêtres qu'on y avait renfermés.

La grande conjuration contre l'Eglise et les Souverains , ainsi que ses autres écrits , contiennent quelques faits curieux , présentés d'ailleurs à son point de vue politique. Il s'était livré à de longues recherches sur l'histoire de la Normandie , et particulièrement du Bocage. C'est une opinion reçue dans son pays natal que ses manuscrits n'ont pas été perdus pour le

public , et qu'on en retrouve au moins la substance dans quelques ouvrages donnés , sous un autre nom, quinze ou vingt ans après sa mort.

LEHOUX (Jean) , avocat , poète et peintre , né à Vire vers le milieu du *xvi^e* siècle , a donné plusieurs éditions des *Vaux-de-Vire* d'Olivier Basselin. La première , qui est devenue fort rare , ayant scandalisé le clergé , il alla à Rome chercher une absolution qu'on lui refusait dans son pays. Une de ses meilleures chansons est celle qu'il fit à cette occasion.

Voicy tous gens de courage
Lesquels s'en vont en voyage
Jusques par delà les monts.
Faire ce pèlerinage
Sans boire nous ne pourrons.

Que la bouteille on n'oublie
En regrettant Normandie.
A l'ombre nous nous seoirons ;
Si le chemin nous ennuye ,
L'un à l'autre nous boirons.

Beuvons ! Desja jé me lasse.
Un chascun sa calebasse
Remplira par les chemins ,
En disant : Donnez , de grace !
A boire à ces pelerins.

Compagnon , vuide la tienne
Ainsi que j'ay fait la mienne :
Quelque chance nous viendra ,

Mais que la soif nous reprenne ,
Qui nos flacons remplira ?

Ce voyage lui valut , à son retour , le surnom de *Romain*.

Les poésies de Lehoux ont avec celles de Basselin une conformité d'idées et de facture propre à jeter des doutes sur l'authenticité des dernières. Quelle que soit la part de gloire qui puisse lui en revenir , il s'en faut de beaucoup que le bon goût ait confirmé les éloges dont Sonnet de Courval , son contemporain , a enflé son épitaphe :

Houx toujours verdoyant en vertus immortelles.....
Si quelquefois contraint , il plaidait au barreau ,
C'était un Cicéron , un Appelle au pinceau ,
En latine poesie un Maron très-habile ,
Et pour les vers françois , Ronsard il égaloit ;
De sorte que lui seul tout l'honneur il avoit
De Ronsard , Cicéron , d'Appelle et de Virgile.

Mort en 1616.

LEHUEN ou LEHEVEN (Nicolas) , né à Lisieux , carme, docteur en théologie et chapelain de Charlotte de Savoie, femme de Louis XI; auteur de l'*A, B, C, des langues grecque, chaldaïque, arabique*, etc., et du *Grand voyage à Hiérusalem*, imprimé à Lyon en 1488 (in fol°), et à Paris en 1517 et 1522 (in-4°). Il possédait les langues savantes , mais il manquait de critique , comme la plupart des moines. Parti pour

la Terre-Sainte en 1487, il ne resta que quelques jours à Jérusalem, et ne put accomplir le projet qu'il avait formé de visiter le Jourdain et le mont Sinaï. Il n'y a de *grand* dans l'ouvrage qu'il publia à son retour que le titre et le format. Il se compose de quelques pages sur le monastère de Sainte-Catherine, les croisades et les guerres des Turcs contre les Maures. La Bibliothèque des Carmes le fait naître à Bayeux; mais il paraît que c'est sans fondement.

LEMÉTEL. (Voir Boisrobert et Ouville.)

LEMIÈRE (Jean), sieur de Basly, né à Caen, auteur d'un recueil d'épigrammes intitulé *Séria et Joci*, qu'il publia en 1664.

LEMONNIER (Pierre), né à Saint-Sever en 1676, professeur de philosophie au Collège d'Harcourt et membre de l'Académie des sciences. Son principal ouvrage est un Cours de philosophie qu'on a longtemps suivi dans les écoles (*Cursus Philosophicus*, Paris, 1750, 6 vol. in-12). Fort inférieur à Duhamel, comme écrivain, il avait du moins appris de lui à ne pas accorder trop de crédit aux arguties de la controverse scolastique. Mort à Saint-Germain-en-Laye en 1757.

Il eut deux fils : Pierre-Charles et Louis-Guillaume. Le premier, né à Paris, le 23 novembre 1715, savant astronome et membre à 21 ans de l'Académie des sciences, fut adjoint, en 1756, à Maupertuis et à Clairaut, pour aller mesurer un degré du méridien

sous le cercle polaire. Il mourut à Hérils , près de Bayeux , le 2 avril 1799. Le second , né en 1717 , médecin en chef des armées et premier médecin du Roi , a laissé plusieurs ouvrages sur son art. Il était membre de l'Institut. Mort, comme son frère, en 1799.

LE MOYNE (Etienne), né à Caen en 1624 , ministre protestant à Rouen ; homme d'un grand savoir et d'une rare vertu. Persécuté dans sa patrie à cause de ses opinions , il se retira en Hollande , où il professa la théologie avec éclat à l'Académie de Leyde. Il était grand partisan de l'historien Josèphe. Huet en parle avec éloge , et vante l'érudition qu'il déploya dans ses *Adversaria Sacra*. Mort à Leyde, le 3 avril 1689.

LE PECQ DE LA CLOTURE (Louis), né à Caen en 1736 , professeur royal de chirurgie à la Faculté de médecine de cette ville. Doué d'une judiciaire excellente , actif et laborieux , observant toujours et se défiant des systèmes , il avait déjà acquis une grande réputation lorsqu'il alla se fixer dans la capitale de sa province en 1768. Deux ans après , des maladies d'une nature grave s'y manifestèrent. On les désignait sous le nom de *Fièvres malignes* ou *pestilentielles*. Elles sévirent bientôt avec une effrayante rigueur dans les prisons de Rouen , dans les manufactures de Louviers et jusque dans les villages de la Haute-Normandie. Choisi par le gouvernement pour s'opposer à leurs ravages , M. Le Pecq se transporta

partout où sa présence était utile, prodiguant les consolations avec les secours et les conseils , et ne se reposant que lorsque le fléau s'arrêtait. Son dévouement et ses succès furent récompensés par des lettres de noblesse. La science dut à sa mission de bons ouvrages imprimés aux frais de l'Etat , tels que les *Observations rédigées d'après le tableau des épidémies d'Hippocrate* , et la *Collection d'observations sur les maladies et constitutions épidémiques* , en deux volumes in-4°.

Dans les premières années de nos troubles politiques , en 1791 , il eut une nouvelle occasion de mettre en pratique l'étude de ces terribles maladies , dont l'origine et la cause échappent encore à l'art qui les observe et en triomphe quelquefois. L'Ecole militaire de Beaumont-en-Auge était décimée par une de ces fièvres meurtrières dont les noms ont singulièrement varié depuis un demi-siècle. M. Le Pecq y accourut , et fut assez heureux pour voir promptement la maladie céder aux remèdes et aux précautions hygiéniques qu'il s'était hâté de prescrire.

La Révolution ébranla bientôt profondément toutes les existences sociales. M. Le Pecq en suivait les progrès avec effroi , et ne dissimulait pas ses antipathies. On se souvint de ses lettres de noblesse ; il fut arrêté et subit une longue détention. Rendu à la liberté , contre toute espérance , il se dégoûta du séjour de Rouen , qui pouvait lui attirer de nouveaux dangers,

et se réfugia , en 1794 , à Saint-Pierre-Azif , d'où sa famille était originaire. Il eût pu y jouir en paix d'une fortune honorable ; mais il pensait qu'un médecin se doit toute sa vie à la pratique de son art. Jamais on ne le vit plus occupé ni plus infatigable que lorsqu'il s'y livra dans l'unique but d'être utile. On se souvient encore avec reconnaissance dans le pays de ce bon vieillard, tourmenté par la goutte, qu'on rencontrait, à toute heure et en toute saison , chevauchant dans les campagnes pour aller visiter , sous son toit de chaume , quelque pauvre malade.

Mort à Saint-Pierre-Azif , le 5 novembre 1804.

LEPRESTRE (Blaise) , architecte , né à Caen , contemporain d'Hector Soyer. Voici ce qu'en dit Jacques de Cahaigues dans ses Eloges : *In atrio ædis quæ Sancti Ægidii tutelam gerit , cernitur dives et operorum opus a Blasio Presbytero laboratum , quod totum cum singulis membris sic ad amussim quadrat , ut maximam laudem apud eruditos artifices meruerit.*

Le portail dont il s'agit (*atrium*) , et le nom de l'architecte, ont donné lieu à deux méprises que M. G.-S. Trébutien a relevées dans son excellent *Précis de l'histoire de Caen et de ses monuments*. Huet attribue l'ouvrage à un prêtre nommé Blaise. L'abbé Delarue ne comprend pas qu'on ait pu vanter la savante architecture du portail , qui ne présente qu'un gable élevé et une porte sans ornements. Il est évident qu'il confond l'entrée principale avec le portail latéral du

sud. M. Trébutien démontre sans réplique qu'on doit celui-ci, avec quelques parties adjacentes de l'édifice, à Blaise Leprestre, et que ce travail est de la fin du **xv^e** siècle ou du commencement du **xvi^e**.

LEPRESTRE (Pierre-François-Henri-Hercule), né à Caen, le 16 août 1745, embrassa l'état ecclésiastique, et se voua, dans sa jeunesse, à l'instruction privée. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, dont il était membre, de longues listes de ses productions poétiques. Ce sont, pour la plupart, des odes, des élégies, des idilles, des contes, des fables et des traductions de quelques parties du poème des *Saisons* de Thompson. Quoique fort mal lues par l'auteur, ces pièces étaient bien accueillies par ses confrères et même par le public, dans les rares occasions où l'Académie l'admettait à jouir de ses travaux. On ne peut les juger que sur ces témoignages, car elles n'ont pas été publiées.

Mort le 23 mars 1818.

LEROY (Guillaume), abbé de Haute-Fontaine, né à Caen en 1609 ou 1610 ; auteur ascétique, ami d'Arnault et de Nicole, vanté par Bonaventure Racine dans son *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*. Il ne sortait presque jamais de son abbaye, où il mourut en 1684. Il eut cinq frères, tous hommes de mérite. L'un d'eux, mort à Amboise en 1659, fut successivement attaché, en qualité de premier commis, aux secrétaires-d'Etat Servien, Surbled-Desnoyers et Michel Letel-

lier. Il était si considéré qu'il fut question de lui donner l'emploi de Desnoyers , lorsque celui-ci encourut la disgrâce de Louis XIII. Un autre Leroy , qui était gouverneur des tours de Toulon , fut tué au siège de Turin en 1639.

LE SAULX (Jehan) , sieur d'Espanay ou d'Epaney , et probablement originaire de cette commune du canton de Coulibœuf , dont le nom s'écrit aujourd'hui *Epaney*. On ne connaît de lui que sa tragédie d'*Adamantine ou le Désespoir* , imprimée en 1600 , et précédée de quelques vers qui nous apprennent avec quelle rapidité il la composa :

Sachez que dans trois jours
J'ai parfiny le cours
De cette œuvre amoureuse.....

C'était le cas de lui dire qu'il n'aurait pas dû se reposer le quatrième. Sa pièce, fort inférieure à celles de Montchrétien , n'est pas plus mauvaise qu'une foule d'autres productions dramatiques de la même époque. On n'en parle ici que pour montrer toute la faiblesse de l'art dans son enfance , lorsque , dédaignant le secours des anciens , il se fie à ses propres forces. *Atamalacq* , roi d'un pays voisin du pôle arctique , a conçu le projet de marier sa fille *Beze-monde* à *Selpion* , prince des Sauvages. Il confie ce secret à la reine *Garamante* , qui lui répond :

Hélas ! d'autres amours la pauvreté est esprise.

ATAMALACQ.

Sans mon adveu ! de qui ?

GARAMANTE.

D'un François , ce dit-on.

ATAMALACQ.

Pour lui voir d'un beau poil duveter le menton ?

Ah ! non : je ne veux pas approuver cette farce ;

Je ferais un veau d'Inde.

Les deux amants ont dans un bois une conversation fort animée que la princesse Célinde , en confidente discrète , juge à propos d'interrompre :

C'est assez , mes amis , sans plus de cavillage ,
Donnez-vous , comme espoux , la foy de mariage.
Vous êtes mariez.....

Un vaisseau va les emporter loin de cette région hyperborée , lorsque le cavalier *françois* , nommé Darimant , est rencontré par Selpion. Il en résulte un duel à l'épée , dans lequel les deux adversaires s'entretuent. Darimant expire dans les bras de sa maltresse , qui se poignarde de désespoir. Pour que rien ne manque à cette conception *tragique* , on apprend qu'Atamalacq vient d'être frappé de mort subite , uniquement sans doute pour ajouter à l'éclat des funérailles qui se préparent.

LESUEUR DE PETIVILLE (Philippe) , né à Caen en 1607 , conseiller au Parlement de Rouen et poète la-

tin. Il fut du nombre des hommes distingués qui composèrent l'Académie de Caen à l'époque de sa fondation en 1652. Huet dit qu'il était huguenot, mais sans entêtement ; ce qui, dans sa bouche, peut être considéré comme un éloge. Mort dans sa ville natale en 1657.

LEVASSEUR (Victor-Gabriel), né à Caen, le 7 mars 1772. Elu sous-lieutenant d'artillerie par le 4^e bataillon de volontaires du Calvados, il suivit Kléber, Hoche, Moreau, sur une foule de champs de bataille qu'il arrosa de son sang. A l'affaire d'Erbach (16 mai 1800), où 15,000 Français se battirent pendant toute la journée contre 36,000 Autrichiens, la division Legrand se retirait en désordre devant des masses de cavalerie prêtes à l'accabler. Elle fut sauvée par un acte d'intrépidité que l'histoire a recueilli, et qui rappelle ces temps héroïques où le courage d'un homme décidait du sort des combats. « Le brave adjudant-général Levasseur, qui avait été démonté » dans une charge, se saisit d'un cheval, courut au » 10^e régiment de cavalerie, qui s'éloignait du champ » de bataille, le ramena à l'ennemi, chargea les escadrons autrichiens, dix fois supérieurs en nombre, et arrêta leur marche. » (*Histoire du Consulat et de l'Empire.*) Il fit depuis les campagnes de Prusse et d'Espagne sous le seul homme qui ait effacé ces grands noms de Kléber, de Hoche, de Moreau, mais à qui il ne fut pas toujours donné de se défendre

d'une sorte de prévention contre ceux qui avaient été les compagnons d'armes de ses émules de gloire. Levasseur était général de brigade depuis quatorze ans, lorsqu'il mourut le 13 septembre 1811, à Valognes, dans le département de la Manche, dont il avait le commandement. Cette perte fut vivement sentie par l'armée et par tous ceux qui avaient été à même d'apprécier l'indépendance et la loyauté de son caractère. Il était baron de l'Empire et commandant de la Légion-d'Honneur. Ses talents militaires s'étaient révélés à Kléber dès le siège de Mayence. La part qu'il prit à la bataille d'Etlingen, et depuis à celles de Kehl, d'Erbach, de Hohenlinden, d'Austerlitz et d'Eylau, lui acquirent une réputation d'intelligence et de valeur qui probablement auraient fini par l'appeler à une haute fortune, s'il eût poussé plus loin sa carrière. On a de lui un volume de *Réflexions sur l'art de fortifier les places*.

LHOMOND (Claude-Jean-Baptiste), né en 1749, à Caen, où il exerçait la charge de procureur du roi à la monnaie au commencement de la Révolution. Devenu, plus tard, l'un des administrateurs du département du Calvados, il fut élu, en 1792, député à la Convention Nationale, et eut le courage de n'attacher son nom à aucune des mesures violentes de cette Assemblée. Sommé de se prononcer dans le procès de Louis XVI, il déclara que tout entier à ses fonctions de législateur, il s'abstenait de voter. Cette

conduite l'ayant rendu suspect au parti qui dominait la Convention, il sollicita et obtint un congé qu'il mit à profit pour se faire oublier. Après la chute de Robespierre, il fit partie du Comité de sûreté générale; mais soupçonné bientôt par les Thermidoriens d'avoir prêté l'oreille aux intrigues des royalistes, il fut décrété d'arrestation et emprisonné pendant deux mois. Devenu membre du Conseil des Cinq-Cents, sous l'empire de la Constitution de l'an III, il fut proscrit au 18 fructidor et transporté à l'île d'Oleron, où il demeura jusqu'en l'an VIII. Le gouvernement consulaire, qui trouvait peut-être sa ligue politique trop équivoque, lui rendit la liberté, mais ne l'employa pas. Mort vers 1830, dans les environs de Coutances.

LONDE (François-Richard de La), membre de la Société d'Agriculture de Caen, sa patrie, s'occupa beaucoup du projet de la navigation de l'Orne, qu'on fait remonter à Charles VII, et qui a abouti à quelques redressements exécutés dans le cours inférieur de cette rivière. Il a laissé des Mémoires manuscrits sur la Basse-Normandie et des Recherches sur le Château de Caen. Ses *Plans et perspectives* eurent de la réputation. Né en 1685, mort en 1765.

LONGE (le baron Jean-Thomas-Guillaume), né à Caen, le 22 novembre 1767. Au commencement de la Révolution, il quitta le régiment de dragons dans lequel il servait depuis l'âge de 17 ans, pour entrer comme volontaire dans le 1^{er} bataillon des Lombards.

Son expérience et son dévouement furent bien accueillis. En 1793, Lorge, déjà général de brigade, se montra digne de cet avancement rapide en se signalant à Fleurus et à Coblentz. Le Directoire, qui lui dut, en 1798, la pacification du Valais, l'en récompensa, l'année suivante, par le grade de général de division. Il prit une part glorieuse à la victoire de Zurich (26 septembre 1799), qui sauva la France et immortalisa le nom de Masséna. L'armée du Danube le vit ensuite se distinguer à Moëskirch, celle d'Italie, à Mantoue. Plus tard, il eut le bonheur de contribuer à la victoire de Marengo, et fut successivement investi, quelque temps après, du commandement des départements du Rhin-et-Moselle, de la Sarre et du Mont-Tonnerre. L'Empereur l'attacha à la Grande-Armée en 1806, et l'employa en 1808 en Espagne et en Portugal, où il parut avec éclat sur les champs de bataille de Cacabellos, d'Oporto et de l'Arzobispo. Enfin, dans la campagne de Russie, qui vit interrompre, par un épouvantable désastre, cette longue suite de triomphes, nous le trouvons cueillant ses derniers lauriers à Julerbogk et à Denwitz. Peu de carrières ont été mieux remplies; et si l'on songe qu'une foule de généraux français n'ont pas moins de titres à la reconnaissance nationale, on conviendra qu'à aucune autre époque et chez aucun autre peuple, la gloire des armes n'a brillé d'un aussi vif éclat que pendant les vingt-deux années qui se sont écoulées.

lées de 1792 à 1814. Mort à Paris , le 28 novembre 1826. Louis XVIII l'avait fait fait grand officier de la Légion-d'Honneur en 1814. Sous la seconde Restauration , il cessa de faire partie des cadres de l'armée.

M.

MACÉ (Robert) , célèbre typographe , né à Caen , où il est mort en 1563 , à l'âge de 60 ans. Il descendait de Robert Macé , qui introduisit le premier , en Normandie et en Bretagne , l'usage des caractères de fonte. Celui-ci , qu'on fait mourir en 1491 , eut pour apprenti Christophe Plantin , qui le surpassa dans son art.

MACÉ (Bénédict) , fils du second Robert et homme d'un grand savoir , eut lui-même pour fils l'avocat Gilles Macé , né à Caen , le 22 février 1586 , mathématicien et astronome , auteur d'un écrit estimé sur la comète de 1618. Il croyait ou feignait de croire à l'astrologie judiciaire. Mort à Paris , le 8 mars 1637.

MAHEUST (Mathieu) , sieur de Vaucouleurs , né à Caen , le 5 octobre 1650 , et professeur de médecine à l'Université de cette ville ; auteur de *Traité sur les Aphorismes d'Hippocrate* et d'une *Dissertation sur le lait*. Mort dans sa ville natale , le 2 avril 1700.

MALBRANCHE (Louis-Claude) , peintre de paysages et de marines. Une mort prématurée l'a enlevé à l'art qu'il cultivait avec succès. Il était allé étudier en Suisse et en Piémont ces beaux effets de neiges qui

font le principal mérite de ses tableaux , et lui ont valu d'honorables suffrages. Né le 6 septembre 1793, à Caen , où il est mort le 4 novembre 1838.

MALFILLATRE (Jacques-Charles-Louis), né à Caen, le 8 octobre 1732. Il prenait quelquefois de sa mère le nom de *Clinchamp*. Son père , employé dans les aides , lui fit faire ses études au Collège du Mont, dirigé par les Jésuites. Il en sortit à 17 ans , reçut les ordres minimes , et se mit à étudier le droit sous le célèbre jurisconsulte Jacques Crevel. Sa vocation fut plus forte que l'attachement qu'il portait à son maître; il le quitta pour se livrer tout entier à la poésie. Dès cette époque , il entretenait avec une femme célèbre de son pays , M^{me} Elie de Beaumont, des relations suivies qui contribuèrent à augmenter son goût pour les lettres. Il avait déjà obtenu plusieurs succès aux Palinods de Caen et de Rouen , lorsqu'il y vit successivement couronner , en 1758 , sa belle ode intitulée *Le Soleil fixe au milieu des Planètes*. L'éloge que Marmontel fit de cette pièce dans le *Mercur*e l'engagea à se rendre à Paris. Malfillâtre lui dut la connaissance de quelques littérateurs en vogue , et un emploi de secrétaire chez le comte de Lauragais. On ne s'attache pas impunément à un grand seigneur : en échange d'un patronage froid et hautain, on donne son temps et sa liberté , on se dépouille de sa dignité d'homme. Le jeune poète ne tarda pas à en faire l'expérience. Il renonça à son emploi de secrétaire , et se

retira dans un appartement que le comte de Beaujeu lui offrit à Vincennes. Son père et une de ses sœurs vinrent l'y joindre. Celle-ci épousa un homme dont l'inconduite aggrava les charges du ménage commun. Malfillâtre, qui seul en supportait tout le poids, offrit sa plume à des libraires, et obtint quelques avances d'argent. L'un d'eux, nommé Lacombe, l'engagea à traduire Virgile en vers français; vaste et difficile entreprise qu'il tenta, non sans succès, mais qu'il ne lui était pas donné de mener à sa fin.

Le reste de sa vie n'est qu'un combat continuel entre le génie et le besoin; combat déplorable dans lequel le génie succombe presque toujours. On croit qu'une passion funeste ajouta son malheur à celui de sa position. Il quitta Vincennes pour fuir ses créanciers, et se cacha, sous un nom supposé, dans une chambre que ses amis lui procurèrent à Chaillot. La muse le suivit dans ce triste asile, où il ébaucha la plus gracieuse de ses compositions, *Narcisse dans l'île de Vénus*. Mais le malheur ne s'était pas lassé de le poursuivre. En rentrant un soir dans sa chambre, dont la porte était basse, il reçut à la tête un coup violent, qui détermina un abcès. On raconte que retenu dans son lit par la fièvre, il vit avec effroi pénétrer jusqu'à lui une tapissière de Paris, nommée M^{me} Lanoue, qui venait réclamer le paiement d'une ancienne créance, et que cette dame, touchée du dénûment dans lequel elle trouvait son débiteur, lui

prodigua les soins les plus touchants , et le détermina à la suivre dans la maison qu'elle occupait auprès de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il y mourut , quelques mois après , le 6 mars 1767.

L'ode dont nous avons parlé suffirait seule pour lui assigner un rang distingué parmi les poètes lyriques.

L'homme a dit : Les cieux m'environnent ,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi.
Pour moi seul le soleil se lève ;
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois , souverain tranquille ,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers.

Fier mortel , bannis ces fantômes ,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Que sommes-nous , faibles atômes ,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés ! nous parlons en maitres ,
Nous qui , dans l'océan des êtres ,
Nageons tristement confondus ;
Nous dont l'existence légère ,
Pareille à l'ombre passagère ,
Commence , paraît et n'est plus !

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux !

Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux ?
Je te suis ; mon âme agrandie ,
S'élançant d'une aile hardie ,
De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand dieu ! quel sublime spectacle
Confond mes sens , glace ma voix !
Où suis-je ? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois ?
Au loin , dans l'étendue immense ,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers ;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse ,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers,

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel ,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts ?
Le Soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps ?

Au milieu d'un vaste fluide
Que la main du Dieu créateur

Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même, agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errants ;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrents.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus :
Ainsi, dans les bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La Terre suit ; Mars, moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter ;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présents.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisants.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons ;
Et sur les signes inclinée,
La Terre promenant l'année
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,

De tous les biens source féconde ,
Soleil , image de mon Dieu !
Aux globes qui , dans leur carrière ,
Rendent hommage à ta lumière ,
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages ,
Triomphe , entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

Si cette philosophie n'est pas toujours bonne , comme le prétend Laharpe , elle a du moins le mérite d'être développée en beaux vers. Tout rappelle les maîtres de l'art : la noblesse des expressions , les mouvements du style , l'éclat des images.

Les traductions qu'il avait entreprises sont , pour la plupart , inachevées. Sa paraphrase du Psaume *Super flumina Babylonis* , s'écarte bien un peu de la simplicité de l'original, mais pas assez cependant pour lui faire perdre sa couleur antique.

Nous suspendîmes nos cithares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts ;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

Chantez , disaient-ils, vos cantiques ; etc.

Il n'a pas été moins heureux quand il s'est hasardé à lutter avec Virgile. Les amateurs de la grande poésie peuvent comparer sa traduction de l'épisode de la mort de César avec celle de Delille. Celui-ci est plus

concis, plus littéral quelquefois ; l'autre est plus brillant, plus harmonieux. Tout ce morceau est écrit d'inspiration :

Quand César expira, le soleil, dans son cours,
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours.
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînait la mort de ce grand homme ;
Il partagea son deuil ; cet astre étincelant
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant ;
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit à cet aspect une nuit éternelle.
Hélas ! tout dans ces temps annonçait nos revers,
Tout nous épouvantait, et la terre et les mers,
Et des chiens menaçants les clameurs importunes,
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô Dieux ! dans ces jours de terreur,
Vîmes-nous de l'Etna les volcans en fureur,
S'échapper à travers ses fournaises brisées ;
Des foudres souterrains, des roches embrasées ;
Des torrents de fumée obscurcissant le jour,
Rouler en tourbillons dans les champs d'alentour.
Un bruit de chars, un choc d'invisibles armées
Fît trembler du Germain les villes alarmées ;
L'Appennin tressaillit, et sur leurs fondements
Les Alpes, à grand bruit, s'agitèrent longtemps.
Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres,
Se traînaient au milieu du silence et des ombres ;
On entendait au loin retentir une voix
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois.
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent ;
La terre s'entrouvrit, les animaux parlèrent,

Et dans nos temples saints, séjour des immortels,
On vit les Dieux d'airain pleurer sur leurs autels.

Le poème de *Narcisse dans l'île de Vénus*, qu'il vendit 800 francs au libraire Lejay, ne parut qu'après sa mort. Il était difficile de choisir un sujet plus froid, plus dénué d'intérêt; mais le talent d'écrire y est porté fort loin, et l'on y trouve des détails charmants. Laharpe a dit, avec raison, que le passage où la nymphe Echo surprend les secrets de Tirésias, est digne de La Fontaine. On en va juger :

Elle était fille; elle était amoureuse;
Elle tremblait pour l'objet de ses soins;
C'était assez pour être curieuse;
C'était assez : filles le sont pour moins.
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable;
Et pour Echo sa faute est excusable.
Si cette nymphe est coupable en ceci,
Je lui pardonne; Amour la fit conpable :
Puisse le sort lui pardonner aussi !
Discrètement, et d'une main habile,
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers;
Ne peut qu'à peine, en ce petit asile,
Trouver sa place, et craint de se montrer,
Ne se meut pas, et n'ose respirer;
Sait ramasser son corps souple et facile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien :
Un mot, un geste, un rien, tout est utile.

Un morceau , non moins remarquable , mais d'un genre tout différent , c'est celui qu'il a imité du *Laocon* de Virgile.

Un bruit s'entend ; l'air siffle ; l'autel tremble.
Du fond du bois , du pied des arbrisseaux ,
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble ,
Rampent de front , vont à replis égaux ;
L'un près de l'autre ils glissent , et sur l'herbe
Laissent , loin d'eux , de tortueux sillons ;
Les yeux en feu , lèvent , d'un air superbe ,
Leur col mouvant , gonflé de noirs poisons ;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes ,
Rouges de sang , se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter , sans jeter un regard
Sur mille enfants fuyant de toute part ,
Le couple affreux , d'une ardeur unanime ,
Suit son objet , va droit à la victime ,
L'atteint , recule , et , de terre élançé ,
Forme cent nœuds , autour d'elle enlacé ;
La tient , la serre , avec fureur s'obstine
A l'enchaîner , malgré ses vains efforts ,
Dans les liens de deux flexibles corps ;
Perce des traits d'une langue assassine
Son col nerveux , les veines de son flanc ;
Poursuit , s'attache à sa forte poitrine ,
Mord et déchire , et s'enivre de sang.

Mais l'animal , que leur souffle empoisonne ,
Pour s'arracher à ce double ennemi ,
Qui , constamment sur son corps affermi ,
Comme un réseau l'enferme et l'emprisonne ,

Combat , s'épuise en mouvements divers ,
S'arme contr'eux de sa dent menaçante ,
Perce les vents d'une corne impuissante ,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court , bondit , se roule , se relève ;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur , à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trêve :
Sa voix , perdue en longs mugissements ,
Des vastes mers fait retentir les ondes ,
Les antres creux , et les forêts profondes.
Il tombe enfin , il meurt dans les tourments.
Il meurt : alors les énormes reptiles ,
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

Malgré le mérite éminent de cette poésie , *Narcisse* n'est lu que pour un petit nombre d'amateurs. Tout le talent de l'écrivain n'a pu vaincre l'ingratitude du fonds. Quel intérêt peut-on prendre à un amant qui préfère son visage à celui de sa maîtresse ? Un pareil sujet , fort bien placé dans les *Métamorphoses d'Ovide* , n'était pas propre à faire la matière d'un poëme en quatre chants.

On a , fort mal à propos , revendiqué pour Malfilâtre l'honneur d'avoir pris part à une tragédie de *Clytemnestre*, publiée en 1761. Il y travailla, dit-on, de concert avec le comte de Lauraguais , ou , peut-être , par son ordre , à peu près comme le poëte Nuñez travaillait pour Don Bertrand , le riche trésorier des galères du roi d'Espagne. Quelle que soit la part du

grand seigneur dans cette œuvre d'écolier, celle du poète est petite. Ses biographes rapportent qu'il avait entrepris une autre tragédie, *Hercule sur le mont OËta*, et un poème sur la découverte du Nouveau-Monde. Nous ne pouvons le juger que par ce qu'il a laissé; et ce qui nous reste de lui permet de supposer qu'on devait beaucoup en attendre, si la mort ne l'eût pas enlevé aux muses dans la force de l'âge et du talent. Malfillâtre manquait absolument du *savoir faire* sans lequel le vrai mérite perce toujours difficilement. Il succomba bientôt dans sa lutte avec la mauvaise fortune. Un poète, encore plus malheureux que lui, Gilbert, a rappelé ce triste événement dans ce vers devenu célèbre :

La faim mit au tombeau Malfillâtre ignoré.

MALHERBE (François de), né à Caen en 1555. On vient d'imprimer dans cette ville, sous le titre d'*Instruction de Malherbe à son Fils*, un manuscrit de la Bibliothèque d'Aix qu'on lui attribue, et dans lequel on trouve, sur son origine, des détails qui n'ont pas été connus de tous ses biographes. Il y est dit qu'il était de la famille des Malherbe de Saint-Aignan, descendant de Malherbe, baron de La Haye en Cotentin, l'un des seigneurs qui s'attachèrent à la fortune de Guillaume-le-Bâtard lorsqu'il entreprit la conquête de l'Angleterre. Son père était conseiller au Bailliage de Caen; sa mère, Louysc Le Vallois (ou

Vallois), était fille de Henri Le Vallois, seigneur d'Is. Jean Vauquelin le qualifie de *Sieur de Digny* dans une de ses Satires. Il étudia l'éloquence sous le célèbre professeur Jean Rouxel, et se rendit ensuite à Heidelberg et à Basle pour s'y fortifier dans la science du droit. A peine de retour, il éprouva, dit-on, une vive contrariété de voir son père embrasser la religion réformée. Il le quitta pour s'attacher à Henri d'Angoulême, grand prieur de France, fils naturel de Henri II. Celui-ci l'emmena dans son gouvernement de Provence. Malherbe y épousa Magdeleine de Coriolis (ou Carriolis), veuve d'un conseiller au Parlement d'Aix, et eut le malheur de perdre tous ses enfants en bas âge, à l'exception d'un fils, d'une grande espérance, qui fut tué en duel en 1627.

Il paraît qu'il prit part à quelques expéditions militaires du temps de la Ligue; mais c'était dans une autre carrière qu'il devait illustrer son nom.

Les *Stances à Duperrier* et l'*Ode sur la bien-venue en France de la reine Marie de Médicis* l'avaient élevé au-dessus de tous les poètes de son temps, lorsqu'il fut présenté à la cour en 1605, sous les auspices du cardinal du Perron et de Nicolas des Yveteaux. Henri IV le fit gentilhomme de sa chambre, et commanda au duc de Bellegarde de prendre soin de sa fortune. Il obtint une pension, et fut honoré de l'estime et de la confiance de la princesse de Conti. Ces marques de la faveur des grands ne suffirent pas pour lui créer

une position indépendante. Le Roi , qui se servait souvent de sa muse , dans l'intérêt de ses amours , ne fit presque rien pour lui , persuadé sans doute , comme Malherbe lui-même , qu'*un bon poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles*. On a attribué cet oubli au mauvais vouloir de l'homme illustre qui administrait alors les finances de l'Etat : Sully ne lui pardonnait pas , dit-on , de l'avoir eu pour adversaire sur les champs de bataille. Cette assertion est trop ridicule pour mériter qu'on la réfute. Huet , qui ne traite pas Malherbe avec son indulgence habituelle , prétend qu'il ne craignait point sa peine pour se faire une meilleure fortune , et que sa poésie , toute noble qu'elle est , n'était pas toujours employée noblement. Des Yveteaux disait lui-même qu'il demandait l'aumône le sonnet à la main. Il est difficile de concilier ces habitudes serviles avec la brusquerie et la causticité de son caractère. C'était un singulier courtisan que le poète qui demandait un jour à un homme de condition s'il avait été condamné à être pendu ou à faire les vers qu'il lui montrait ; qui , pressé par l'archevêque de Rouen d'assister à un de ses sermons , répondit qu'il dormirait bien sans cela ; et qui , voyant un conseiller du Parlement de Provence déplorer amèrement la perte de deux princes du sang , morts avant de voir le jour , l'invitait à se consoler , en lui disant qu'*il ne manquerait jamais de maîtres*. Racan , son élève et son ami , nous a

transmis sur sa vie une foule de particularités intéressantes qui le vengent de ces attaques , reproduites dans une publication récente avec aussi peu de convenance que de goût. Il nous le montre défendant jusqu'au dernier soupir la pureté de la langue française avec une opiniâtreté qui le fit surnommer *le tyran des mots et des syllabes*. Malherbe mourut à Paris en 1628. Le poète Gombaud composa son épitaphe ; elle se termine par ce vers :

Il est mort pauvre , et moi je vis comme il est mort.

Un homme qui honore sa vie par une foule d'actes de patriotisme , M. Pierre-Aimé Lair , eut l'heureuse idée de lui consacrer , en 1815 , une médaille avec cette inscription :

Enfin Malherbe vint.

Cette médaille , due au burin de M. Gatteaux , obtint un grand succès , et mit ce genre d'hommage à la mode. Grâce à la généreuse influence de ce bon citoyen et au zèle éclairé de M. l'abbé Daniel , recteur de l'Université de Caen , Malherbe a aujourd'hui une statue de bronze dans sa ville natale.

Tout le monde connaît le jugement que Boileau a porté de ce grand écrivain. Malherbe fit plus que d'enseigner le pouvoir *d'un mot mis à sa place* , et que de *réduire la muse aux règles du devoir*. Il comprit le premier le génie de notre langue, et prouva, par d'ad-

mirables exemples, qu'elle pouvait atteindre à un degré de clarté, de noblesse et d'harmonie dont personne ne s'était douté avant lui. Le temps, qui détruit tant de réputations, n'a rien ôté à la sienne : loin de là, elle grandit d'âge en âge. On ne veut pas dire que le goût accueille avec la même faveur tous ses écrits ; on ne parle que de ceux qui ont illustré sa mémoire. Lorsque le beau est devenu commun dans tous les genres, on a, sans doute, égalé souvent ses meilleures compositions ; il est rare qu'on les ait surpassées.

Ses morceaux d'élite sont si connus que ses derniers biographes n'ont pas jugé à propos de les rappeler. On nous pardonnera de n'avoir pas le même scrupule.

Voyez avec quelle énergie d'expression et quelle richesse d'images il lutte contre le poète lyrique des Hébreux, dans sa paraphrase du Psaume CXLV.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers ;

Et , dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre ,
D'arbitres de la paix , de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre , ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

Il faisait d'Horace sa lecture favorite , et l'appelait
son *Bréviaire* ; il l'imitoit souvent ; il l'a surpassé dans
ces vers célèbres sur la mort :

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre ,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Malherbe fut en France le créateur de la poésie lyrique. « Il en a l'enthousiasme , les mouvements et » les tournures , dit Laharpe. Né avec de l'oreille et » du goût , il connut les effets du rythme , et créa » une foule de constructions poétiques adaptées au » génie de notre langue. »

Il faut remonter jusqu'aux anciens pour y trouver le modèle de cette magnifique comparaison :

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux ,
De qui les neiges fondues

Rendent le cours furieux :
Rien n'est sûr en son rivage ;
Ce qu'il trouve, il le ravage ,
Et, traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines ,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Combien est gracieuse cette image de la paix dans
l'Ode adressée à Marie de Médicis *sur les heureux ef-
fets de sa régence* !

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs ;
Comme au printemps naissent les roses ,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes ,
Donne aux champs les moissons fertiles ,
Et de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes ,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

On sait que le talent de la poésie se révéla à La
Fontaine à la lecture des premiers vers de l'Ode *sur
l'attentat commis en 1605 sur la personne de Henri IV,
par Etienne Delisle.*

Que direz-vous, races futures ,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours ?

Lirez-vous sans rougir de honte
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux !

O que nos fortunes prospères
Ont un change bien apparent !
O que du siècle de nos pères
Le nôtre s'est fait différent !...

Plus de vingt ans se sont écoulés ; Louis XIII , le triste successeur du Béarnais , va marcher contre La Rochelle, dernier boulevard des Protestants. Malherbe, qui touche à la fin de sa carrière , reprend sa lyre ; elle ne fut jamais plus harmonieuse : écoutez le Chant du Cygne :

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines ,
En vain dans les combats ont des soins diligents :
Mars est comme l'Amour ; ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps , je cède à ses outrages ;
Mon esprit seulement , exempt de sa rigueur ,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours :
Je les possédai jeune , et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu je veux te le produire ;
 Tu verras mon adresse ; et ton front cette fois
 Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
 Sur la tête des rois.

On a prétendu que ses compositions manquaient de grâce et de sensibilité. Ce reproche est-il bien fondé ? Est-il juste de l'adresser au poète qui , à l'exemple des anciens , se complait dans les pensées qu'inspire le néant des choses humaines , et les exprime dans des vers tels que ceux-ci :

Quelque chemin que l'homme élise ,
 Il est à la merci du sort.
 Nos jours filés de toutes soies
 Ont des ennuis comme des joies ;
 Et de ce mélange divers
 Se composent nos destinées ,
 Comme on voit le cours des années
 Composé d'étés et d'hivers.

Pour achever de le justifier du reproche de manquer de grâce , nous terminerons ces citations par un fragment des Stances à Duperrier sur la mort de sa Fille :

Ta douleur, Duperrier , sera donc éternelle ?
 Et les tristes discours
 Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
 L'augmenteront toujours ?
 Le malheur de ta fille au tombeau descendue
 Par un commun trépas ,

Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?....

Mais elle étoit du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

MALO, né à Vire. La Révolution, qui le trouva frère quêteur dans un couvent de Cordeliers, ne contraria pas trop sa vocation en supprimant les ordres monastiques, car il s'empressa de vendre une imprimerie qu'il avait créée dans sa ville natale, au sortir du cloître, pour endosser l'habit militaire. Devenu chef d'escadron, il commandait le 21^e régiment de dragons, le 9 septembre 1796, lorsque les Jacobins se portèrent au camp de Grenelle. A peine averti, il s'élance à cheval à demi habillé, et les repousse avec une vigueur qui fait échouer le complot. Quelques mois après, il dénonçait au gouvernement la conjuration de Lavilleheurnois, dans le secret de laquelle il avait été imprudemment initié, et obtenait, pour ce service, le grade de chef de brigade. On alla même jusqu'à décréter, le 14 pluviôse an v, sur la proposition du député Dufermon, qu'il avait bien mérité de la patrie. Les journaux royalistes et les conjurés lui firent payer cher cette ovation. Pendant les débats du procès, ils le poursuivirent de leurs injures, en répétant sur tous les tons : *Libera nos à Malo*. Devenu suspect à la majorité du Directoire qui fit le

18 Fructidor , il fut destitué en 1797 , supporta mal cette disgrâce , et mourut oublié dans les premières années du Consulat.

MALOUIN. C'est le nom d'une ancienne famille de Caen qui a produit plusieurs médecins distingués. Le plus illustre , Paul-Jacques Malouin , né dans cette ville en 1701 , docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris , fut membre de l'Académie des sciences. On a prétendu qu'il croyait à l'infailibilité de son art : « Vous êtes digne d'être malade », disait-il un jour à un homme de lettres qui avait suivi ses ordonnances et s'en était bien trouvé. On a de lui un *Traité de Chymie* (1734, in-12), et plusieurs *Mémoires* sur les arts qu'on trouve dans l'Encyclopédie, ou dans les recueils de l'Académie des sciences ; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation parut en 1755 , sous le titre de *Chymie médicinale* (2 vol. in-12). Il écrivait en savant et en homme de goût.

Mort à Paris , le 3 janvier 1778.

MANGNEVILLE (Henri-David-Désiré de), né à Caen, le 8 décembre 1771 ; ancien membre du Conseil municipal et de la Commission administrative des hospices de cette ville ; mort à Lébisey (hameau d'Hérouville-Saint-Clair), le 22 juillet 1847. Il faisait partie de la plupart des Sociétés savantes de Caen , et l'on peut voir , en parcourant les Mémoires qu'elles ont publiés , qu'il concourut efficacement à leurs travaux. La géologie était encore une science nouvelle ,

qui ne comptait qu'un petit nombre d'adeptes, lorsqu'il fit paraître son *Examen géognostique* des buttes qui séparent la plaine de Caen de la vallée de la Dive, et son *Mémoire sur les terrains de transport qu'on trouve dans le Calvados*. L'art qui nourrit les hommes lui est redevable de quelques bons écrits sur les plantations des dunes, la culture du pastel et des pommes de terre, la nécessité d'alterner les récoltes, etc. Essentially observateur, il opposait ses expériences aux préjugés de la routine, sans qu'il lui arrivât jamais de les traduire en préceptes dogmatiques. Chez lui, le style c'était l'homme tout entier : simple, sans prétentions, ne visant nullement à l'effet, et ne se proposant qu'un but, qu'il a souvent atteint, celui d'être utile. Sa ville natale se souvient avec reconnaissance qu'elle lui doit son Musée d'histoire naturelle et la création de sa Société d'Horticulture.

MARCULFE, MARCOU, MARCOUL ou MARCOUF, né à Bayeux à la fin du v^e siècle ; célèbre abbé de Nanteuil dans le Cotentin. Il convertit au Christianisme une partie de la population de cette contrée sous l'épiscopat de saint Vigor, évêque de Bayeux, et de saint Possessor, évêque de Coutances. On doit le considérer, à ce titre, comme un des bienfaiteurs de l'humanité. Childebert I^{er} l'accueillait souvent à sa cour. Il mourut la même année que ce prince, en 558. L'Eglise l'a placé au rang des saints qu'elle honore. Les rois de France, après le sacre de Reims,

se rendaient à l'abbaye de Corbeny , pour s'y prosterner devant ses reliques.

Les antiquaires de Bayeux ont cru retrouver dernièrement , dans la rue de la Poterie , l'emplacement de la maison où il naquit il y a treize cents ans.

MARESCOT (Michel) , né à Lisieux en 1559 , médecin de Henri IV , a publié un ouvrage intitulé : *Leonardus Botallus , de curatione per sanguinis missionem*. Avant d'étudier la médecine , il avait été professeur de philosophie au Collège de Bourgogne , où il eut pour disciple le célèbre de Thou. Mort en 1605.

MARGUERIE (Jean-Jacques de) , lieutenant de vaisseau , membre de l'Académie royale de la marine , né à Mondeville , le 12 avril 1742. Il fit ses études à Caen , et devint géomètre en lisant , à 18 ans , les *Éléments* d'Euclide. Lagrange faisait le plus grand cas de ses talents ; et cette estime est justifiée par les *Mémoires* qu'il a composés sur la résolution des équations du cinquième degré , la résistance des fluides , la manière de trouver les centres de gravité , le roulis , la construction , la statique des vaisseaux , etc. Il servait dans la marine , lorsque la direction de ce département fut confiée à Turgot. Le nouveau ministre , jaloux de s'environner d'hommes capables , s'attacha Marguerie , et le chargea de préparer un projet de règlement général pour son administration. Le règlement n'était pas achevé , que Turgot avait déjà résigné ses fonctions. Un ouvrage de plus longue ha-

leine , sur l'économie politique , occupait depuis longtemps les loisirs du jeune et laborieux officier , lorsqu'il fut nommé lieutenant de vaisseau en 1779. C'était l'époque où notre marine, si misérablement ruinée sous Louis XV , se relevait fière et victorieuse sous son successeur. Il s'embarqua sur l'*Annibal* , commandé par Lamotte-Picquet , qui venait de recevoir l'ordre d'aller rejoindre en Amérique l'armée du comte d'Estaing. L'expédition était parvenue en face de la Grenade , le 6 juillet 1779 , lorsque l'*Annibal* fut attaqué par les Anglais. Atteint par un boulet , au fort de l'action , Marguerie mourut de sa blessure quelques jours après. Il avait emporté dans son voyage plusieurs manuscrits qu'il revoyait dans les loisirs de la traversée. On lit dans le long article qui lui est consacré dans la *Biographie universelle* , que M. de Saint-Florentin s'opposa à ce qu'il fût admis à l'Académie des sciences.

MARIE (Guillaume) , prêtre , né à Condé-sur-Noireau , le 15 mai 1740. Comme beaucoup d'hommes de sa profession , il avait le goût des recherches historiques. Son *Essai sur sa ville natale*, publié à Caen en 1785 , renferme , à travers une foule de traditions populaires recueillies avec plus de complaisance que de discernement , quelques notions curieuses sur l'état de cette ville dans la dernière moitié du XVIII^e siècle. Mort à Condé , le 23 septembre 1810.

MARIN , né à Lisioux , inventeur des arquebuses

à vent , sous Henri IV , à qui il fut présenté. C'était un de ces génies ardents qui veulent tout comprendre et tout embrasser. Il devint peintre , statuaire , musicien et astronome sans le secours d'aucun maître.

MARMION. Famille illustre , même avant la conquête de l'Angleterre , où l'un de ses membres , Robert de Marmion , se signala à la suite de Guillaume , qui lui accorda une large part dans la dépouille des vaincus , et le fit baron de Tamworth , seigneurie à laquelle était attachée la dignité de Champion du roi.

Robert , l'héritier de cette baronnie , défendit vaillamment , en 1140 , la forteresse de Falaise , attaquée par le comte d'Anjou. Celui-ci s'en vengea en brûlant le château de son ennemi , dans la commune qui porte encore aujourd'hui le nom de *Fontenay-le-Marmion*. Robert donna la terre de Barbery aux moines de l'Abbaye de Savigny , à la charge d'y élever un monastère de leur ordre. La fondation , encouragée par de nouvelles libéralités de son fils , n'eut lieu qu'en 1176. Les établissements religieux se multipliaient sur tous les points de la Normandie. Ils donnèrent lieu à de nombreuses chartes , au moyen desquelles on parvient à jeter quelque jour sur l'histoire de ces temps reculés , et à fixer avec précision la date des événements , présentés sans ordre dans les récits de la plupart des trouvères et des chroniqueurs. Le dernier des Robert-

Marmion dont on vient de parler eut deux fils. L'aîné resta en Normandie lors de la réunion de ce duché à la France, sous Philippe-Auguste. Sa ligne se divisa en plusieurs branches, dont l'une prit le nom de *Marmion-d'Auge*.

MAROT (Jean), né à Mathieu en 1463, poète et secrétaire de la reine Anne de Bretagne, et ensuite valet de chambre de François I^{er}. Il dut à la protection de cette princesse la faveur de suivre Louis XII dans ses campagnes d'Italie. La relation qu'il en a laissée, sous le titre de *Description de deux voyages de Gênes et de Venise*, est son principal ouvrage. C'est une chronique rimée, ou, comme il le dit lui-même à la reine, dans une prose qui ne vaut pas ses vers, *une vraie historialle et non fabuleuse narrative*, dans laquelle tous les événements de la conquête sont classés par ordre de dates. Elle est entremêlée de rondeaux et écrite en vers de différentes mesures, qui ne manquent ni de clarté ni de précision. Ce n'est pas à ce mérite, tout rare qu'il était alors, qu'il faut attribuer le succès qu'elle obtint, c'est à l'intérêt qui s'attachait à une œuvre où une foule de noms propres brillaient au milieu des plus beaux faits d'armes.

Ses poésies diverses, peu nombreuses, se composent du *Doctrinal des Princesses et nobles Dames*, de *Chants royaux*, d'*Epîtres* et surtout de *Rondeaux*, genre de poème alors fort en crédit, et qui ne man-

que pas de grâce quand le refrain est bien amené.
Voici dans quel goût il écrivait les siens :

A tout jamais d'un vouloir ~~immuable~~ ,
La veuil servir comme la plus notable
Qui soit vivant , et du plus beau maintien ;
La raison est , car son cueur et le mien
Ne sont plus que ung par un vouloir semblable.
Elle voyant mon mal estre importable ,
M'a dit ce mot qui tant m'est agréable :
Mon cueur avez , et le vostre retien
A tout jamais.

Seroy~~s~~-je pas doncques bien misérable ,
D'estre vers lui traistre ne variable ,
Considéré le plaisant entretien
Quelle ma faict ? Je servirai si bien
~~Que~~ (de ma part) l'amour sera durable
A tout jamais.

On lit dans le *Nouveau Dictionnaire historique , rédigé par une société de gens de lettres* , que la plupart de ses rondeaux sont bons et qu'il y en a d'excellents. Cet ouvrage , estimable sous plusieurs rapports , est rempli de jugements qu'il faut se garder d'admettre sans examen. L'éducation de Jean Marot avait été négligée au point qu'il ne savait pas même le latin. Il soigna celle de son fils Clément , né à Cahors en 1495 , et dont la réputation dans les lettres dépassa de si loin la sienne.

Mort en 1523. Quelques biographes le font naître

en 1457 et mourir en 1517. Lorsque ces différences de dates, qui sont fort communes, ne proviennent pas d'erreurs typographiques, elles s'appuient ordinairement sur des hypothèses dont la discussion serait au moins fastidieuse.

MARTIN (le Père François), docteur de Sorbonne, gardien du couvent des Cordeliers de Caen, où il forma une bibliothèque qu'on a réunie à celle de la ville après la suppression de cette communauté. Tous les livres qui la composaient portent cette inscription : *Franciscus Martin, doctor theologus Parisiensis comparavit. Oretur pro eo*. On a de lui des vers latins sur la mort de Huet, et un ouvrage intitulé : *Virorum aliquot Cadomensium doctrina illustrium syllabus carmine recensitus* (Caen, 1717). La Bibliothèque de Caen, qui s'est enrichie de ses collections de livres, possède un de ses manuscrits intitulé : *Athenæ Normannorum veteres ac recentes, seu syllabus auctorum qui oriundi è Normanniâ*. Les biographes le font naître dans cette ville en 1640 ; il mourut en 1721.

MASCHER (Jean-Baptiste Le), ex-jésuite, né à Caen en 1697, mort à Paris en 1760. On a de lui : I. Une *Description de l'Égypte*, dressée sur les Mémoires de Maillet, consul au Grand Kaire ; II. Des observations du même consul sur l'origine du globe, publiées sous la forme d'entretiens et sous le nom de *Telliamed*. On s'y propose de prouver que tous les terrains, même les plus hautes montagnes, sont l'ouvrage de la mer ;

III. *L'Idée du gouvernement ancien et moderne de l'Égypte*; IV. *Une Traduction des Commentaires de César*; V. *L'histoire de la dernière révolution des Indes Orientales*, et quelques autres ouvrages. Il est, en outre, éditeur des *Mémoires du marquis de Feuquières*, de *l'Histoire de Louis XIV*, par *Péllisson*, etc. Peu riche de son propre fonds, il s'attacha à tirer parti des matériaux d'autrui. Il y a réussi dans la description de l'Égypte, qui eut du succès, quoiqu'elle laisse beaucoup à désirer sous le rapport du style.

Voltaire, tout en convenant, dans un écrit sérieux, que Buffon avait adopté et fortifié de preuves nouvelles l'opinion émise dans le *Telliamed* que la terre a été toute couverte d'eau, a traité ce système de réverie dans une de ses Satires :

Notre consul Maillet, non pas consul de Rome ,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme :
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin cristal ;
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courants, formé les Pyrénées.

MASSIEU (l'abbé Guillaume), de l'Académie des belles-lettres et de l'Académie Française, né à Caen en 1665; mort en 1722, à Paris où il professait la langue grecque au Collège royal. On lui doit une *Histoire de la poésie française*, des *Dissertations* savantes insérées dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, un poëme latin sur *le Café*, et la tra-

duction de quelques odes de Pindare. Le premier de ces ouvrages, écrit avec une élégante simplicité et rempli de recherches curieuses, est encore lu avec intérêt. L'abbé Massieu joignait au savoir la modestie qui lui donne un nouveau lustre. Il s'était intimement lié avec Tourriel, le célèbre traducteur de Démosthène, et il orna d'une préface remarquable la nouvelle édition qu'il donna de ses œuvres en 1721. La philosophie qu'il avait puisée dans la lecture des anciens le consola des infirmités qui assiégerent ses dernières années. On raconte que rendu longtemps aveugle par deux cataractes, il ne soumit qu'un de ses yeux à l'opération, qui réussit complètement, ne pouvant se résoudre à y exposer l'autre, *qu'il tenait, disait-il, en réserve, comme une ressource contre de nouveaux malheurs.*

MAUDUIT (Michel), prêtre de l'Oratoire, né à Vire, mort à Paris en 1709, à l'âge de 75 ans. Son *Traité de la religion contre les Athées, les Déistes et les nouveaux Pyrrhoniens*, et surtout ses *Analyses des Evangiles, des Epîtres de saint Paul, et des Epîtres Canoniques*, annoncent un jugement solide, un profond savoir et un esprit méthodique. On ne se souvient plus qu'il a traduit en vers français les *Psaumes* de David.

MESNIL-DURAND (François-Jean DE GRAINDORGE-D'ORGEVILLE, baron de), né à Lisieux, le 9 novembre 1729. Il était page du roi à 15 ans, et servit

dans la campagne de 1747 avec une distinction qu'on voulut récompenser par le brevet de capitaine ; mais il se sentait dès cette époque une vocation très-vive pour la carrière du génie. On l'employa aux fortifications du Havre , poste qu'il quitta bientôt pour se rendre à Mesnil-Durand , près de Livarot , où il composa , à l'âge de 22 ans , l'ouvrage imprimé à Paris en 1753 (un vol. in-4^o) sous le titre de *Projet d'un Ordre français en tactique , ou la phalange coupée et doublée , soutenue par le mélange des armes , proposés comme système général*. Son but était de démontrer qu'à la guerre l'*Ordre profond* est bien supérieur à l'*Ordre mince*, préconisé par le comte Guibert. Ce livre , qui pouvait être mieux écrit , mais qui était rempli de vues neuves , attira sur son auteur l'attention de tous les tacticiens. Les maréchaux d'Estrées et de Broglie se l'attachèrent successivement pendant la guerre de Sept-Ans , le premier en qualité d'aide-de-camp , le second comme aide-major général des logis de l'armée. Nommé colonel à la paix (1762) , Mesnil-Durand se proposait de former son régiment d'après les principes qu'il chercha à faire prévaloir toute sa vie , lorsqu'il fut enveloppé dans la disgrâce de son protecteur le duc de Broglie , par suite d'une intrigue de cour ourdie par le duc d'Aiguillon. Il profita de ses loisirs pour publier des *Fragments de tactique*. De Broglie , rentré en faveur en 1768 , contribua à le faire nommer colonel d'Etat-major. Il inspecta , en

cette qualité, les travaux des ports de la Manche. Plusieurs écrits qu'il mit au jour, de 1772 à 1775, tels que des *Observations sur le canon* et des *Mémoires sur la tactique*, appuyèrent, par de nouveaux raisonnements, les règles qu'il avait développées dès sa jeunesse. De son côté, Guibert se montrait plus que jamais partisan de l'Ordre mince, et il donnait pour raison de sa préférence la difficulté de rétablir l'Ordre profond, lorsque le canon, qui joue un si grand rôle dans les batailles, l'avait rompu ou désorganisé. Le gouvernement ne voulut pas demeurer étranger à cette lutte entre deux hommes spéciaux, également distingués et convaincus. Il enjoignit au maréchal de Broglie de faire essayer les deux systèmes au camp de Vaussieux, où 30,000 hommes furent réunis en 1778. L'Ordre mince, commandé par Lukner, l'emporta sur l'Ordre profond, commandé par le maréchal, qui n'avait rien négligé pour le faire prévaloir. La lutte n'en continua pas moins entre les deux adversaires ; il est vrai que depuis l'épreuve, l'armée se rangea du parti de Guibert. Ces deux opinions avaient le tort d'être trop exclusives. La guerre n'admet plus aujourd'hui de *système général* ; mais on n'avait pas encore appris à la faire en dehors des règles de Polybe et de Follard lorsque Guibert et Mesnil - Durand occupaient la France de leurs théories. Ce dernier fut fait maréchal-de-camp en 1784, et commandant de la province de Norman-

die en 1787. Il profita de cette dernière position pour faire accélérer les travaux du port de Cherbourg. Cinq ans après, il servait comme émigré dans l'armée des Princes. Mort à Londres, le 31 juillet 1799.

L'un de ses fils, c. F. G. de Graindorge - d'Orgeville de Mesnil-Durand, ancien officier d'infanterie et l'un des rédacteurs des *Actes des Apôtres*, fut condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire, et exécuté le 24 juillet 1794, trois jours avant la chute de Robespierre.

MICHEL (Pierre-Louis-Joseph), né le 28 mai 1810, à Saint-Sever. Il renonça à l'état ecclésiastique, auquel il s'était destiné, moins peut-être par vocation que par déférence pour sa mère, devint maître d'études dans des pensionnats de Bayeux et de Caen, et enfin instituteur primaire à Louvigny et puis à Allemagne, où il est mort le 12 novembre 1845. Cette condition modeste était dans ses goûts; mais quel homme peut se flatter de vivre heureux dans le petit nid qu'il s'est bâti? Il avait eu de bonne heure à déplorer des pertes cruelles. La mort des auteurs de ses jours et d'une sœur qu'il adorait, toujours présente à sa pensée, la rendait triste et rêveuse. Dans sa douleur, il demanda à l'hymen des consolations qui lui furent presque aussitôt ravies qu'accordées. Il vit périr, dans son berceau, l'unique fruit de cette union, une petite fille qui commençait à lui sourire. Quelque temps après, un de ses frères, atteint d'une maladie

contagieuse , vint lui demander un asile et des soins. Michel l'accueillit avec un empressement qui lui devint funeste. Sa tombe s'ouvrit bientôt à côté de celle de son frère : le même mal les emporta tous deux.

Les souvenirs de cette vie, si fatalement éprouvée, ont été conservés dans quelques pièces de vers, fruits des rares loisirs de l'instituteur et unique héritage de sa veuve. Recueillies dans une pensée de bienfaisance qui doit désarmer la critique, ces productions viennent d'être publiées par les amis de l'auteur sous le titre d'*Une Fleur sous l'herbe* ; titre d'autant mieux choisi qu'il semble rappeler sa modestie et sa destinée. Ce sont, pour la plupart, de touchantes élégies écrites sur des tombeaux ou près d'un berceau vide.

A genoux sur la pierre , ô Dieu , dans ma tristesse ,
Comme ton fils je reste abattu devant toi ;
Mais Jésus était fort , et moi plein de faiblesse :
Dieu tout amour , épargne-moi !

Inconsolable fils , inconsolable frère ,
Vers toi déjà trois fois vainement j'ai crié ;
Tu fus inexorable ! Aujourd'hui pour un père ,
Seigneur , seras-tu sans pitié ?

La mort d'un coup cruel à me frapper s'apprête :
Si tu n'étends la main , ma fille va périr ;
Et déjà la science a secoué la tête ,
Impuissante à me secourir.....

C'est ainsi qu'au Seigneur ma prière en silence
S'exhalait pour ma fille expirante au berceau ;

Mais le Ciel avait dit : Tu chantas sa naissance ,
 Tu vas pleurer sur son tombeau.

O douleur ! A genoux , de ses larmes baignée ,
 Les yeux las de veiller , le cœur las de souffrir ,
 La pauvre mère en deuil , et pourtant résignée ,
 Regardait son enfant mourir.....

Mélina , digne objet de ma douleur profonde ,
 Tu n'es donc plus ! Le Ciel enviait tant d'appas :
 Car tu fus belle , enfant ; belle tu vins au monde ,
 Et belle tu t'en retournas.

Si belle , que sans vie elle semblait sourire ;
 Que tous ceux qui l'ont vue ont douté de sa mort ,
 Et d'elle , comme Dieu de l'enfant de Jaïre ,
 Ont dit : C'est un enfant qui dort.....

Hélas ! te voilà donc brisé par la tempête ,
 O lis à peine éclos ! douce et charmante fleur !
 L'orage sur ta tige a renversé ta tête :
 Tu penches ton front sans couleur !

O Mélina ! cher ange ! âme vierge et candide !
 Le petit soulier noir , le manteau , les voilà !
 Voilà le bleu chapeau , voilà le berceau vide !
 Toi seule , enfant , tu n'es plus là !

Ces vers , et surtout les trois derniers , feront pleurer toutes les mères.

*Si vis me flere , dolendum est
 Primum ipsi tibi.*

MOISSON DE VAUX (Gabriel-Pierre-François) , né

à Caen, le 6 mai 1742. Officier de cavalerie dès l'âge de seize ans, il fit en cette qualité les campagnes de 1758 à 1761 en Allemagne; mais ne se sentant aucun goût pour l'état militaire, il quitta le service à la paix, se maria, et profita de ses loisirs pour se livrer tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Il se passionna pour la botanique, la plus aimable des sciences. On n'a pas oublié qu'il parvint à acclimater, dans le domaine de Vaux, dont il prit le nom, le Sassafras et les Magnolia d'Amérique; douces et précieuses conquêtes qui en font encore aujourd'hui l'ornement.

La Révolution suspendit le cours de l'heureuse existence qu'il s'était faite en dehors des emplois et des affaires. Appelé à la présidence du District de Bayeux, il s'acquitta dignement de cette fonction, acceptée par dévouement, et partagea avec M. Delauney, membre comme lui de la Commission du dépôt des sciences et arts, l'honneur de soustraire une foule d'objets précieux aux dévastations du vandalisme. C'est particulièrement à ses soins éclairés qu'on dut la conservation de la fameuse Tapisserie de la reine Mathilde. Plus tard, M. Moisson de Vaux alla siéger au Corps Législatif, où il sollicita, sans pouvoir l'obtenir, la reprise des travaux du port de Caen, et l'exécution des anciens projets de jonction de l'Orne à la Loire. Rendu à la vie privée, il voyagea dans l'Est et le Midi de la France, tantôt en herborisant, comme Tournefort, tantôt en recueillant, comme l'abbé Ro-

zier, d'utiles notions sur les méthodes d'agriculture en usage dans ces contrées. A son retour, il devint membre du Conseil général du Calvados, et prit une large part à ses travaux en qualité de secrétaire. Il refusa la place de maire de Caen, qui lui fut offerte, et contribua à la faire donner à M. Daigremont de Saint-Manvieux. Quelque temps après, il alla se fixer au hameau de Clopée, et y créa, sur le penchant d'un coteau, un jardin qu'il embellit des productions végétales des deux hémispères. L'amitié le visitait souvent dans cette retraite, où, au sein d'une famille qu'il adorait, il vivait heureux et considéré, en répétant souvent ce vers des Géorgiques :

O Fortunatos nimium sua si bona norint agricolas !

Lorsque les sociétés savantes de Caen, dont il faisait partie avant la Révolution, furent reconstituées sous l'administration du préfet Dugua, M. Moisson de Vaux y reprit sa place, et fut un des membres les plus assidus de celle qui a particulièrement pour objet l'agriculture. Il y lut des Mémoires remarquables sur le varech, et sur la nécessité de faire des plantations et de former des pépinières dans le Calvados. Aucun de ces écrits n'a été imprimé.

Mort le 8 septembre 1802.

Moisson (Henri-Félix-Antoine), capitaine de vaisseau, né à Caen, le 14 janvier 1784. Il entra comme novice dans la marine à la fin de l'an VII, et servit

ensuite comme aspirant sur la *Sémillante*, commandée par M. Motard. Cette frégate, qui faisait partie de la division de l'amiral Linois, parcourut 32,000 lieues en cinq ou six ans, et se couvrit de gloire dans les mers de l'Inde. On évalue à 28 millions de francs les pertes qu'elle fit éprouver au commerce anglais. Moisson passa, en 1810, sur la corvette le *Victor*, attachée à la division Duperré. Il se distingua dans les deux combats où cette division s'empara d'abord de deux vaisseaux de la Compagnie des Indes, et ensuite de deux frégates de 44 canons, en même temps qu'elle en réduisait deux autres à s'incendier. Grièvement blessé dans le dernier combat, il fut nommé, quelque temps après, lieutenant de vaisseau et chevalier de la Légion-d'Honneur. Il servit successivement en cette qualité sur le cartel anglais le *Castelreagh*, la frégate l'*Andromaque*, perdue le 22 mai 1812 dans sa lutte avec un vaisseau de 80 canons, et enfin sur l'*Atalante*. Napoléon le nomma capitaine de frégate pendant les Cent-Jours. Huit ans après, il fut fait capitaine de vaisseau et chargé de divers commandements. Il était officier de la Légion-d'Honneur et major de la marine à Brest, lorsqu'il mourut dans cette ville le 3 décembre 1832.

MONTCHRESTIEN DE VATEVILLE (Antoine), né à Falaise dans la seconde moitié du xvi^e siècle. On trouve son nom écrit de diverses manières ; il signait lui-même indifféremment *Antoine de Montcrestien* ou

de Montcretien dans les dédicaces de ses tragédies. Quoique fils d'un apothicaire, il prit d'une terre de sa femme le titre de *Sieur de Vateville* ou *Vasteville*, pour trancher du gentilhomme. Si l'on en croit ses biographes, sa vie fut un tissu d'aventures et d'intrigues pour la plupart peu honorables. Accusé d'un meurtre, il se réfugia en Angleterre. Jacques I^{er}, à qui il dédia sa tragédie de l'*Escossoise*, obtint sa grâce de Henri IV. De retour en France, il se fit fabricant d'acier et marchand d'objets dont il dirigeait la confection. Soupçonné de faire de la fausse monnaie, il prit le parti qui convenait le mieux à son caractère entreprenant, hardi et peu scrupuleux : il se mit au service des religionnaires, et devint l'effroi des catholiques. Les protestants de La Rochelle lui donnèrent de l'argent et lui délivrèrent des commissions pour lever des soldats dans le Maine et dans la Normandie. Reconnu par les royalistes, au bourg des Tourailles, où il s'était arrêté avec quelques officiers de sa suite, il y fut tué dans la nuit du 7 au 8 octobre 1621. M. de Maignon, lieutenant-général de la province, fit transporter son corps à Domfront ; il se trouva des juges qui le condamnèrent au feu, après avoir fait traîner sur la claie ses membres rompus ; vengeance digne de ces temps et des hommes qui l'exerçaient.

On a de lui six tragédies qui furent représentées dans l'ordre suivant : *Sophonisbe*, en 1596 ; *Les La-*

cènes ou la Constance, 1599 ; *David ou l'Adultère*, 1600 ; *Aman ou la Vanité*, 1601 ; *Hector*, 1603 ; *L'Escossoise ou le Désastre*, 1605.

Les poètes du temps le comparaient à Garnier et le mettaient bien au-dessus des anciens. Voici ce qu'en dit l'un d'eux, nommé Brinon, dans des Stances qu'on trouve en tête d'une édition des œuvres dramatiques de Montchrestien :

Sur un Théâtre neuf, haussé de cinq étages ,
Il élève sa gloire au deshonneur des âges
Qui ne peurent jamais un tel homme porter :
Il nous a mis les vers au point de leur bien-estre ,
Et la scène si haut que l'on ne peut connoistre
S'elle descent du Ciel, ou s'elle y veut monter.
Digne Ecolle des Roys s'ils y vouloient apprendre !
Belle leçon des Grands s'ils la sçavoient comprendre !

On ne peut guère se dispenser de jeter un coup d'œil sur des ouvrages qui valurent à leur auteur de si pompeux éloges ; on le peut d'autant moins que ce n'était pas réellement un écrivain sans mérite.

Mellin de Saint-Gelais et Claude Mermet avaient traité avant lui ce sujet de *Sophonisbe*, si souvent entrepris, et qui n'a pu se maintenir au théâtre. La tragédie de Saint-Gelais, écrite en prose, fut jouée à Blois, devant Henri II, en 1559. Celle de Mermet n'est qu'une mauvaise traduction de la *Sophonisbe* du Trissin. L'essai de Montchrestien ne fut pas heureux. Il fit, plus tard, reparaitre sa pièce sous le titre de

La Cartaginoise ou la Liberté, en se vantant de l'avoir *vestue d'un habit neuf et plus conforme à sa grandeur*. Ce n'est pas ici le lieu de comparer les deux versions, ni même d'en présenter une courte analyse. Passons sur la contexture dramatique, dont on a fait si bon marché même de notre temps : la muse tragique a d'autres ressorts pour captiver notre attention, et l'auteur ne les a pas tous ignorés.

Hiempsal apporte à la reine, de la part de Massiniste,

Un boucon qui fera
Qu'avec sa liberté Sophonisbe mourra,

et lui adresse ces consolations qui ne manquent pas de noblesse :

Si résister au sort ne peut servir de rien,
Faites d'un mal forcé un volontaire bien :
Puisqu'il vous faut finir, faites qu'à vostre vie
Vostre honorable mort ne porte point d'envie :
Montrés en un corps foible un courage bien fort,
Au milieu de la vie un mépris de la mort :
Mettés devant vos yeux la ville où vous reçeustes
Naissance et nourriture, et quel père vous eustes,
Quels frères, quels parens; et songés que deux Rois
Vos seules volontés recogneurent pour loix.

La réponse de la reine ne s'écarte pas trop des convenances de son rôle :

Puisqu'il est arrêté que Sophonisbe meure,
Faut-il pas souhaiter que libre elle demeure,

Sans qu'un cordeau servil face rougir son front ?
Possible un jour viendra que nos neveux diront ,
Oyant parler de moi , qu'un trespas mémorable
De ma louable vie est l'acte plus louable ;
Et que celle qui meurt gardant sa liberté ,
Arrive par sa mort à l'immortalité.
Sitost que ce venin tu m'auras donc veu prendre ,
Et ses glaçons mortels par mes veines s'espandre ,
Tu iras de ma part rapporter à ton Roy ,
Qu'il m'oblige beaucoup de me garder la foy ;
Mais que deux jours devant je voudrois estre morte ;
Ce désir seulement au sepulchre je porte ;
D'une seconde nopce au moins l'obscur flambeau
Ne me conduiroit pas maintenant au tombeau.

La mort de Cléomènes , roi de Sparte , lui a fourni le sujet des *Lacènes*. Il s'est aidé de Plutarque , à qui nous devons la vie de ce prince , pour lui conserver un caractère héroïque , au moins dans ces deux vers, les meilleurs de sa pièce :

Moy , qui d'un cœur plus grand que n'estoit ma cité ,
Vainquis et mon bonheur , et mon adversité.

Ce n'était que dans l'enfance de l'art que l'on pouvait hasarder sur la scène la scandaleuse histoire de Bethsabée dans toute sa nudité biblique. *David* , effrayé des menaces du prophète Nathan , termine le drame en paraphrasant le Psaume du *Miserere*.

Le plan de la tragédie d'*Aman* n'est pas moins defectueux que celui d'*Esther*. L'Ecriture-Sainte a fourni

les situations et à peu près le dialogue des deux pièces ; il n'y a de différence que dans l'exécution. On en va juger :

« Le Roi se leva tout en colère : et étant sorti du lieu du festin , il entra dans un jardin planté d'arbres. Aman se leva aussi de table pour supplier la Reine Esther de lui sauver la vie , parce qu'il avait bien vu que le Roi était résolu de le perdre.

» Assuérus étant revenu du jardin planté d'arbres , et étant rentré dans le lieu du festin , trouva qu'Aman s'était jeté sur le lit où était Esther , et il dit : Comment , il veut faire violence à la Reine , même en ma présence et dans ma maison ! A peine cette parole était sortie de la bouche du Roi , qu'on couvrit le visage à Aman.

» Alors Harbona , l'un des Eunuques qui servaient d'ordinaire le Roi , lui dit : Il y a une potence de cinquante coudées de haut dans la maison d'Aman , qu'il avait fait préparer pour Mardochée , qui a donné un avis salutaire au Roi. Le Roi dit : Qu'Aman y soit pendu tout à cette heure. » (*Esther*, chap. 7.)

Voici comment Montchrestien a rendu quelques parties de cette scène.

Aman , qui vient d'entendre les menaces d'Assuérus , sollicite en tremblant la pitié de la reine.

Pardonner au pécheur qui reconnoist sa faute ,
Qui s'humilie aux pieds d'une majesté haute ,
Qui d'un œil ruisselant lui demande mercy ,
Est digne d'une femme et d'une Reine aussi.
Déployés donc sur moy votre bénigne grace ;
Madame , permettés que vos genoux j'embrasse.

ASSUÉRUS.

Tu n'es donques content , paillard , de m'offenser ?
 Tu veux , tu veux encor mon espouze forcer !
 Vieux ribaut , j'en feray vengeance si notoire ,
 Que jusques à mille ans il en sera mémoire .
 Qu'on me le mène pendre au gibet élevé ,
 Que pour toi , Mardochée , il avoit réservé .
 Et toy , vieillard fidelle , ornement de ta race ,
 Occupe ses honneurs , son crédit et sa place .

Ecoutons maintenant Racine :

AMAN.

Oui , ce Dieu , je l'avoue , est un Dieu redoutable .
 Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?
 C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier ;
 L'inexorable Aman est réduit à prier .
 Par le salut des Juifs , par ces pieds que j'embrasse ,
 Par ce sage vieillard l'honneur de votre race ,
 Daignez d'un Roi terrible apaiser le courroux .
 Sauvez Aman , qui tremble à vos sacrés genoux .

ASSUÉRUS.

Quoi , le traître sur vous porte ses mains hardies !
 Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;
 Et son trouble , appuyant la foi de vos discours ,
 De tous ses attentats me rappelle le cours .
 Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée ;
 Et que devant sa porte , au lieu de Mardochée ,
 Apaisant par sa mort et la terre et les cieux ,
 De mes peuples vengés , il repaisse les yeux .
 Mortel chéri du ciel , mon salut et ma joie ,
 Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie .

Mes yeux sont dessillés , le crime est confondu.
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance.

L'Escossoise est totalement dénuée d'invention. Dans les deux premiers actes , la reine Elizabeth , assistée d'un conseiller et du *Chœur des Etats* , espèce de personnage ou d'*entrepraleur* collectif , expose ses griefs contre Marie Stuart , et se montre indécise sur le parti qu'il convient de prendre. La reine d'Ecosse ne paraît qu'au troisième acte. Elle rappelle longuement tous les événements de sa vie , et reçoit avec résignation l'arrêt de mort prononcé contre elle par ces Etats d'Angleterre , sur qui le poète rejette tout l'odieux de cette condamnation. Le quatrième acte est entièrement rempli par les adieux touchants qu'elle adresse à tout ce qu'elle a aimé.

Adieu donc mon Escosse , adieu terre natale ,
Mais plustost terre ingrate , à ses princes fatale...
Adieu France jadis séjour de mon plaisir ,
Où mille et mille fois m'emporta le désir ;
Depuis que j'ai quitté ta demeure agréable ,
Le Ciel me vit tousjours dolente et misérable...
Adieu braves Lorrains , beaux lauriers toujours verts ,
Race des Rois chérie et des Cieux estimée ,
De la France amoureuse et de la France aymée.

Le récit de sa mort occupe à peu près tout le cinquième acte. On y retrouve tous les détails recueillis par les historiens sur cette sanglante catastrophe.

Rien de plus simple que le plan de la tragédie d'*Hector*. Les larmes d'*Andromache*, les prières d'Hécube et les ordres de Priam ont arraché au héros la promesse de ne pas quitter les murs d'Ilion, lorsqu'il apprend que les Troyens fuient devant les Grecs et l'appellent à leur secours. Il y vole, les ramène au combat, se croit un instant vainqueur d'Achille, et finit par tomber sous ses coups. Il y avait là le germe d'une action tragique. Mais il ne suffit pas de créer des péripéties ; il faut savoir en tirer parti, et l'art n'allait pas encore jusque-là. Tout se passe en conversations alambiquées que la situation passive et presque identique de la mère et de la femme d'Hector rend singulièrement monotones. Cependant il arrive souvent, dans cette pièce comme dans toutes celles de Montchrestien, que le dialogue se relève tout à coup par des réparties vives et imprévues.

HECTOR.

L'heur n'abandonne guère un résolu courage.

PRIAM.

Lorsque plus il nous flatte il tourne le visage.

HECTOR.

L'ordinaire des Dieux c'est d'aider aux meilleurs.

PRIAM.

A tous, bons et mauvais, ils versent des malheurs.

HECTOR.

Faisons ce qu'il faut faire et leur laissons le reste.

PRIAM.

Mais ne tentons aussi leur courroux manifeste...

HECTOR.

Défendre sa patrie est un auspice heureux.

PRIAM.

Et la perdre est un acte infâme et douloureux.

HECTOR.

Ne la sert-il pas bien qui pour elle s'expose ?

PRIAM.

Mais il la sert bien mal quand il peut plus grand'chose.

HECTOR.

Et que peut davantage un homme de valeur ?

PRIAM.

Vivre pour l'amour d'elle en un temps de malheur.

On chercherait inutilement dans les écrivains de cette époque un second exemple de ce style concis et nerveux , imité depuis par Corneille avec tant de succès. Malheureusement Montchrestien ne savait pas s'arrêter. Après avoir subi ses interminables tirades, il faut se résigner à ce cliquetis de petites phrases sentencieuses qui remplissent souvent des pages tout entières.

On a encore de lui un poème intitulé *Suzanne ou la Chasteté* , une *Bergerie* en cinq actes et en prose , et un *Traité de l'æconomie politique* qui prouve qu'il avait des connaissances variées.

MONTFIQUET (Raoul de) , docteur de Sorbonne; auteur d'un ouvrage singulier intitulé : *Guidon ou Gouvernement des gens mariés*. Né à Montfiquet dans le **xv^e** siècle.

MONTFLEURY (Jean **LE PETIT** de) , poète lyrique, mort à Caen , sa patrie , le 7 avril 1777 , à l'âge de 79 ans. Il était membre de l'Académie de cette ville. Indépendamment de ses odes , dont une est dédiée au cardinal de Fleury , il est auteur de deux poèmes : *Les Grandeurs de Jésus-Christ* et *La Mort justifiée*. C'était un homme d'une vie exemplaire , qui chercha plutôt le bonheur que la gloire dans le commerce des Muses. Son frère , Jean-Baptiste Le Petit de Montfleury , mort chanoine de Bayeux en 1758 , a publié des *Lettres curieuses et instructives* , adressées à un prêtre de l'Oratoire.

MONTGOMMERY. C'est le nom de deux communes du canton de Livarot , Sainte-Foi et Saint-Germain. Sainte-Foi-de-Montgomery était le siège d'un Comté qui a passé dans plusieurs familles. Les premières sont très-anciennes , puisqu'on trouve , dès le **xi^e** siècle , un Roger de Montgomery , vicomte d'Exmes , qui épousa Mabile , fille de Guillaume Talvas , comte de Bellesme et d'Alençon.

Un des plus vaillants capitaines du temps de François 1^{er} , Jacques , seigneur de Lorges dans l'Orléanais , acheta ce comté en 1543 , selon la plupart des biographes. Il se disait issu de la branche des Mont-

gommerie établie en Angleterre après la conquête, et allié à la famille des Stuarts. Son fils, Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, est célèbre par la blessure mortelle qu'il fit à Henri II dans un tournoi en 1559; par l'intrépidité qu'il déploya dans les guerres de religion sous les règnes de François II et de Charles IX, et par la vengeance de Catherine de Médicis, qui livra sa tête au bourreau en 1574. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il soit né dans ce comté, et la négative n'est pas même douteuse, s'il est vrai que son père ne l'acquît qu'en 1543, et non pas en 1488, comme l'avance M. Louis Dubois dans son *Histoire de Lisieux*.

MONTIGNY (Charles-Claude), avocat et historien, né à Caen en 1774; auteur d'une *Histoire générale d'Allemagne*.

MORIN (Etienne), orientaliste, né à Caen, le 1^{er} janvier 1625. Il était depuis plus de vingt ans ministre protestant dans cette ville, après l'avoir été pendant quinze à Saint-Pierre-sur-Dive et à Saint-Sylvain, lorsqu'il se retira à Amsterdam pour échapper aux persécutions qui suivirent la révocation de l'Edit de Nantes. Il y professa avec distinction les langues orientales jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mai 1700.

On a de lui des dissertations, en latin, sur les antiquités sacrées et profanes, et les Vies de Samuel Bochart et de Jacques Le Paulmier, oncle de sa femme, placées en tête de l'édition qu'il donna de leurs œuvres.

Son fils Henri , né à Saint-Pierre-sur-Dive en 1655, se fit catholique après avoir été ministre protestant comme son père. Il est auteur de quelques dissertations savantes recueillies dans les cinq premiers volumes des Mémoires de l'Académie des Inscriptions , dont il était membre. Mort à Caen en 1728.

MORIN DE BANNEVILLE (Guillaume) , de la même famille ; auteur d'Eloges ; mort le 1^{er} mars 1660 , selon Huet , qui lui donne le nom de *Benneville*.

MORIN D'ÉCAJEUL (Robert) , poète et littérateur , conseiller du Roi au Bailliage de Caen , dans le ^{xvii}e siècle. Une mort prématurée interrompit ses traductions des poèmes de Stace en vers français.

MOTARD (François-Paul-Pierre) , né à Honfleur , le 29 juin 1733. Fils d'un capitaine de la marine marchande de cette ville , il embrassa dès l'âge de quinze ans la profession de son père , et ne tarda pas à se distinguer par les luttes courageuses qu'il entreprit avec des navires anglais , mieux armés que le sien. Plus tard , il soutint un combat d'abordage contre un corsaire de Sallé qui le joignit à quinze lieues des Açores. Quoique grièvement blessé , il ne se rendit qu'après avoir perdu quinze hommes sur les dix-huit qui composaient son équipage. Racheté après trois ans de servitude , il reprit aussitôt la mer. Une action d'éclat , qui eut lieu sur nos côtes , attira sur lui l'attention du gouvernement : c'était le 15 juin 1780 ; Motard commandait le *Stanislas*, du Havre, bâtiment

de 24 canons de 12 , monté par 183 hommes résolus. Il rencontre devant Dunkerque trois frégates anglaises et un ketch. Vivement attaqué par l'une d'elles, puissamment armée et ne comptant pas moins de 250 hommes d'équipage, le capitaine marchand fait éprouver à son ennemi des pertes considérables et le contraint de s'éloigner. Cette affaire, dans laquelle il fut encore blessé, eut un grand retentissement. La ville d'Honfleur honora son courage en l'exemptant des charges de la capitation, du guet et de la garde, ainsi que du logement des gens de guerre. Louis XVI lui fit remettre une épée, et l'attacha à la marine militaire avec le brevet de capitaine de frégate. Quelque temps après, il fut fait chevalier de Saint-Louis, et chargé d'escorter avec une flotille de canonnières les bâtiments qui se rendaient du Havre à Cherbourg et à Saint-Malo. En 1792, il reçut, avec le grade de capitaine de vaisseau, le commandement du *Brillant*; mais il quitta le service peu après, et mourut dans sa ville natale le 25 juillet de l'année suivante.

MOULINS (Jean-François-Auguste), membre du Directoire Exécutif, né à Caen en 1752. Il fit ses études au Collège des Jésuites de cette ville, et se destina aux Ponts-et-Chaussées; mais le sort lui réservait une autre carrière. L'emploi d'ingénieur attaché à l'intendance de Paris, qu'il exerçait au commencement de la Révolution, ayant été supprimé, Moulins prit le parti des armes, et devint bientôt officier d'é-

tat-major. Envoyé dans les départements de l'Ouest , il se distingua à la prise de Saumur par les Vendéens en 1793 , protégea la retraite des troupes républicaines battues à Vihiers , et prit une brillante revanche à l'affaire de Doué , le 5 août. Ce succès lui valut le grade de général de brigade et le commandement des Ponts de Cé. Passé de là au commandement de Saumur , il fit élever à Saint-Florent , sur la Loire , des fortifications dont il donna lui-même les plans. On le fit général de division. Mais si les récompenses suivaient de près les services à cette époque de gloire et de tyrannie , *il n'y avait qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne*. Le vainqueur de Doué avait eu le courage d'épargner 1,200 Vendéens , remis à sa disposition par le sort des armes : il n'en fallait pas tant pour provoquer le courroux du féroce proconsul de Nantes. Carrier le fit arrêter , et conduire dans les prisons de cette ville. Le général dut sa mise en liberté aux réclamations de son corps d'armée et à l'intervention des représentants Bourbotte et Francastel. Dans la succession rapide des événements qui se pressaient sur tous les points de la République , on le voit passer du commandement en chef de l'armée des côtes de Brest à celui de l'armée des Alpes (17 vendémiaire an III). Il hiverne dans ces montagnes , et bat les Piémontais au printemps. Une maladie le force de revenir à Paris ; il en part bientôt pour aller commander la cinquième division militaire à Stras-

bourg. Les places de l'Alsace sont menacées ; il prend des mesures pour les garantir des attaques de l'ennemi , se porte à Kehl contre le général Petrasch , et ressaisit quelques postes enlevés par les Autrichiens. Le Directoire le rappelle à Paris en 1797 , et lui confie le commandement de la 17^e division , dont la capitale était alors le siège ; poste pénible sous un gouvernement qui , manquant d'ascendant pour dominer les partis , y suppléait par des coups d'état et de sanglantes réactions. L'année suivante , il succéda momentanément à Kilmaine , général en chef de l'armée d'Angleterre. Ces services , plus utiles qu'éclatants , et qui le laissaient confondu dans la foule des illustrations du second ordre dont on ne craignait pas l'ambition , lui ouvrirent les portes du Luxembourg , en 1799 , après la crise qui exclut du Directoire Merlin , Treilhard et La Réveillère-Lépeaux. Peu propre aux hautes fonctions de Directeur , étranger à l'esprit de coterie , dédaigné par Siéyès , négligé par Barras , le général républicain suivit la ligne de conduite de son collègue Gohier , et vit s'accomplir la révolution de Brumaire avec l'inutile intention d'y résister en se saisissant de la personne de Bonaparte. Retenu prisonnier pendant deux jours dans le palais du Gouvernement , il parvint à s'échapper et refusa de donner sa démission , dont on n'avait plus besoin. Ce fut le dernier acte de la vie politique de cet honnête homme , élevé à son insu , par l'intrigue , à la pre-

mière magistrature de son pays. Il reprit du service sous l'Empire. Le rédacteur de cette notice le trouva en 1807 investi du commandement de la place d'Elbing. La haute position qu'il avait occupée était souvent l'objet de ses entretiens intimes ; il ne la regrettait que comme une occasion perdue de sauver la République ; mais pour une pareille œuvre il eût fallu des mains plus fortes et surtout plus habiles que les siennes.

Mort commandant d'Anvers en 1810.

MOULINS (Jean-Baptiste-François), frère du précédent, né à Caen en 1754. Après avoir longtemps servi dans le régiment de Saintonge, et ensuite dans les Ponts-et-Chaussées, il suivit son frère dans les guerres de la Vendée, fut fait adjudant-général à l'affaire de Doué, et bientôt après général de brigade. Blessé de deux coups de feu au combat de Chollet (février 1794), et sur le point d'être fait prisonnier, il saisit ses pistolets et se fit sauter la cervelle. La Convention Nationale décréta qu'on lui élèverait un tombeau avec cette inscription : *Républicain, il se donna la mort pour ne pas tomber vivant au pouvoir des brigands royalistes*. Par un autre décret, resté sans exécution comme le premier, elle ordonna que son nom serait gravé sur une colonne élevée dans le Panthéon.

MOUSSARD (Jacques), né à Bayeux en 1670 ; architecte du Roi, distingué dans son art. Ce fut sur

ses dessins qu'on rebâtit la tour de l'horloge de la cathédrale de cette ville en 1714. Il fut employé aux travaux du Havre et de Saint-Malo. On a de lui quelques tableaux qui ne sont pas sans mérite. Mort à Bayeux, le 17 août 1750.

MOYSANT (François), né à Audrieu en 1735 ; littérateur distingué et habile professeur de rhétorique au Collège du Mont. On l'avait surnommé le Rollin de l'Université de Caen. Il a fourni de nombreux articles au *Dictionnaire historique* imprimé dans cette ville chez Leroy. Retiré en Angleterre pendant la Révolution, il publia à Londres la *Bibliothèque portative des écrivains français*, en 4 vol. in-8°. On lui doit encore des Recherches historiques sur le Collège de Notre-Dame de Bayeux, fondé en 1370 dans l'Université de Paris, par Maître Gervais, et quelques autres écrits. M. Hébert, son neveu, se démit en sa faveur, en 1806, de l'emploi de conservateur de la Bibliothèque de Caen. Mort dans cette ville en 1813.

N.

NORMAND (René Le), sieur Dubois, né à Falaise. Louis XIII accepta, en 1632, la dédicace de son livre sur le rétablissement de la milice en France, les armées navales, le commerce, etc. ; faveur royale qui n'a pas sauvé cet ouvrage de l'oubli.

O.

ODON, fils d'Arlette, mère de Guillaume-le-Conquérant, et d'Herluin de Conteville, qui l'épousa quelque temps avant le départ du duc Robert pour la Terre-Sainte. Orderic Vital attribue à cette parenté sa nomination à l'évêché de Bayeux en 1049 : *In adolescentia, pro germanitate Ducis datus est ei Baiocensis Episcopatus*. Odon avait à peine quinze ans. On le vit bientôt après assister au Concile de Rouen, présidé par l'archevêque Mauger, et, en 1055, à celui de Lisieux, où ce prélat, brouillé avec Guillaume, qui lui reprochait ses intrigues et sa vie scandaleuse, fut privé de son siège. Son éloquence et son érudition exercèrent un grand ascendant sur les déterminations de cette dernière assemblée, et depuis sur celles des Conciles de Caen et de Lillebonne. Comblé des bienfaits de son souverain, qui lui abandonna les riches domaines confisqués sur Grimoult du Plessis, il fit de grands embellissements à sa cathédrale, et y fonda sept prébendes. Plus tard, lorsque Guillaume entreprit la conquête de l'Angleterre, son frère réunit à sa flotte 40 navires, construits et équipés dans le havre de Port-en-Bessin ; il endossa lui-même la cui-

rasse , et devint un des principaux chefs de l'expédition (1066).

Ces services furent magnifiquement récompensés. On porte à 253 le nombre des fiefs qu'il obtint de la libéralité de Guillaume , indépendamment du château de Douvres et du comté de Kent. Ce monarque l'employa souvent dans les guerres qu'il eut à soutenir contre ses nouveaux sujets , et c'était à lui qu'il confiait l'administration du royaume pendant ses fréquents voyages sur le continent.

Dans une âme comme celle d'Odon , l'exercice du pouvoir souverain devait éveiller des pensées ambitieuses. Il ne crut pas au-dessus de lui d'aspirer à la tiare. Grégoire VII , qui l'avait portée avec tant d'orgueil , touchait au terme de sa vie. Odon envoya à Rome des agents affidés pour s'y ménager des intelligences avec les cardinaux , et se disposa à appuyer ses prétentions par les armes. L'histoire lui reproche, à cette occasion , de s'être livré à de honteuses exactions pour augmenter ses richesses. Il ajouta à ces torts celui de lever des troupes sans en prévenir le roi , qui se trouvait alors en Normandie. Déjà il faisait voile avec elles , lorsqu'au premier bruit de cette audacieuse entreprise , Guillaume accourut bouillant de colère. Il rencontra son frère auprès de l'île de Wight , et le força d'y relâcher. On raconte qu'après lui avoir durement reproché ses concussions et sa félonie , il commanda qu'on s'emparât de sa personne,

et que voyant qu'on hésitait à lui obéir , par respect pour la dignité du prélat , il le saisit lui-même en disant : « Ce n'est pas l'évêque de Bayeux que j'arrête, mais le comte de Kent et le régent d'Angleterre. » Odon , dépouillé de ses biens et de ses charges , fut conduit à Rouen , où il demeura prisonnier jusqu'à la mort du roi. Guillaume-le-Roux le rappela en Angleterre et le rétablit dans son comté de Kent ; mais il ne tarda pas à s'en repentir. Odon , mécontent de ne pas retrouver dans ce royaume la haute position qu'il y avait autrefois occupée , engagea , dit-on , Robert à le disputer à son frère ; il prit lui-même les armes pour appuyer cette prétention. Guillaume le fit prisonnier dans la ville de Rochester , et se contenta de lui retirer son comté. De retour en Normandie , l'évêque devint le principal ministre du duc , son neveu. Son administration ne fut pas heureuse. Robert, trop ami des plaisirs , ne les quittait que pour courir aux combats , et voyait avec indifférence ses barons profiter des courtes trêves qu'il imposait ou qu'il obtenait , pour s'armer les uns contre les autres. Les peuples , dont on ne tenait aucun compte , gémissaient de ces désordres , que par goût ou par habitude Odon ne songeait pas à réprimer.

Une grande entreprise changea la face des choses et porta sur un autre théâtre l'esprit belliqueux qui tourmentait les Normands. La conquête de Jérusalem fut résolue en 1095 dans le Concile de Clermont, pré-

sidé par le pape Urbain II. Robert prit la croix , et engagea son duché à son frère Guillaume , moyennant cinq mille marcs d'argent. Ses barons accoururent en foule sous sa bannière , à l'exemple de l'évêque Odon , qui , ne se croyant plus en sûreté en Normandie , profita de cette occasion pour s'en éloigner. Il suivit l'expédition jusqu'à Palerme , où il mourut au mois de février 1097. L'influence qu'il exerça sur les événements de son temps ne fut pas toujours honorable. C'était un de ces esprits supérieurs , mais ambitieux et remuants , qui s'accommodent mal d'une position secondaire , quelque brillante qu'elle soit. Brave comme Guillaume , non moins entreprenant , plus instruit , il eût peut-être , à sa place , accompli d'aussi grandes choses.

ORESME (Nicolas) , né dans les environs de Caen , probablement à Allemagne ; docteur en théologie de la Faculté de Paris ; illustre par son érudition plus encore que par les dignités ecclésiastiques dont il fut revêtu. Huet dit , dans ses *Origines de Caen* , que « le roi Jean le choisit , en 1360 , pour être précepteur de son fils Charles V , qui le récompensa de » l'évêché de Lisieux l'an 1377. » Mais en 1360 , le Dauphin , âgé de 23 ans et régent du royaume depuis la captivité de son père , qui remontait au 19 septembre 1356 , n'avait plus besoin de précepteur. Quoi qu'il en soit , Oresme fut député , en 1363 , vers le pape Urbain V , pour l'engager à ne pas quitter sa

résidence d'Avignon pour celle de Rome. Si nous avons un jour une bonne histoire des évêques de Lisieux, elle nous le montrera faisant fleurir les sciences et la piété dans son diocèse jusqu'à sa mort, arrivée en 1382.

Indépendamment de la traduction de quelques ouvrages d'Aristote et de Pétrarque, qu'il entreprit par ordre de Charles V, on a de lui un Discours célèbre sur les dérèglements du haut clergé, un livre en latin sur la communication des idiomes, des Sermons et quelques autres écrits, parmi lesquels il ne faut pas omettre un Discours contre le changement de la monnaie, s'il est vrai qu'il ait contribué à ouvrir les yeux du gouvernement sur les funestes effets de la dépréciation arbitraire de ce signe de la fortune publique.

OSMOND DU SELLIER, capucin, né à Bayeux. Persecuté pour quelques écrits contre la bulle *Unigenitus*, il se réfugia en Hollande, où il mourut en 1740.

OUVILLE (Antoine LE MÉTEL, sieur d'), né à Caen, frère du fameux abbé de Boisrobert, et, comme lui, auteur dramatique, quoiqu'il fût par état ingénieur-géographe. Ses *Comédies* n'ont eu aucun succès; ses *Contes*, quoiqu'écrits avec plus de naturel, ne méritent pas celui qu'ils ont obtenu. Ils n'ont guère servi qu'à populariser une foule d'anecdotes ordurières et de mauvais quolibets que la morale et le goût devaient vouer à l'oubli.

P.

PATERA (Attius), fils de Phœbitius, prêtre d'Apollon ; célèbre rhéteur, élève de l'Ecole des Druides de Bayeux, où l'on croit qu'il naquit vers la fin du III^e siècle. Il enseigna la grammaire et les lettres à Bordeaux, et la rhétorique à Rome. Ausone en parle avec éloge.

Delphidius (Attius Tiro), son fils, obtint, comme orateur et comme poète, une réputation qu'il ternit en se faisant délateur. Ce fut lui qui, pressé de prouver une accusation de péculat portée devant Julien, et repoussée avec indignation par Numérius, gouverneur de la Narbonnaise, s'écria : Quel coupable ne passera pas pour innocent, s'il suffit de nier ses crimes ? — Et quel innocent, répliqua Julien, ne passera pas pour coupable, s'il suffit d'être accusé ?

PATRIX (Pierre), né à Caen en 1583, fils de Claude Patrix, conseiller au Bailliage de cette ville, et de Marguerite de Bourgueville, fille de M. de Bras. Son goût pour la poésie ne lui en laissa guère pour la pratique des lois qu'il avait étudiées sous les yeux de son père. Il quitta sa ville natale à l'âge de quarante ans, et s'attacha à Gaston d'Orléans, qui lui donna un lo-

gement dans son palais , avec une pension et le gouvernement de Limours. Avec son accent normand , dont il ne put jamais se défaire , dit Huet , et une niaiserie affectée qu'il avait apportée de Caen , où elle est fort familière , sa conversation était charmante. C'était d'ailleurs un homme excellent et d'une philosophie douce et aimable. Echappé , à l'âge de quatre-vingts ans , à une maladie dangereuse , il dit à ses amis , qui le pressaient de se lever : « Hélas ! Messieurs , ce n'est guère la peine de me r'habiller. »

Devenu dévot dans sa vieillesse , il supprima , autant qu'il put , les vers mondains qui avaient fait sa réputation , et n'avoua que le recueil de poésies qu'il fit imprimer à Blois , en 1660 , sous le titre de *La Miséricorde de Dieu , sur la conduite d'un Pêcheur pénitent*. Patrix était fort lié avec Voiture. Il écrivait quelquefois dans le goût de ce poète et au moins avec autant d'esprit , si l'on en juge par la pièce dédiée au duc d'Orléans , qui commence ainsi :

Je boy de l'eau que j'ai puisée
Dans une source mesprisée ;
Et ne laisse pas néanmoins
D'avoir mille et mille témoins
Comme autrefois cette fontaine
S'acquit le nom de souveraine ,
Après avoir fait quantité
De merveilles pour la santé ,
Et tiré des mains de la Parque
Mainte personne de remarque.

Mais comme tout ce qui fleurit
Enfin se passe et dépérit ,
Cette source ne tarda guère
A tomber dans cette misère :
Un médecin qu'on paya mal
En décria le minéral ;
Boucha son cours ; la tint captive ;
La fit enterrer toute vive.
Depuis on n'en a point parlé ;
Son bruit si loin n'a plus volé ;
Ny cette pauvre prisonnière
Mis le nez hors de sa tanière.

Voici quelques vers , d'un style tout différent , que
nous empruntons à son *Építaphe* :

Passant, arrête un peu : sous ces vers , que tu lis ,
Gisent de leur auteur les os ensevelis ,
Qu'au bord de cette tombe , et tout prest d'y descendre ,
Luy-mesme il composa pour en couvrir sa cendre :
Devoir triste et funèbre à ses manes rendu ,
Qu'il n'a , comme tu vois , de nul autre attendu...

Il en donne pour raison

Des amis survivans l'oubliance ordinaire ,
qu'il pouvait craindre comme un autre , et poursuit
ainsi :

N'attends pas néanmoins , Passant , qu'il te convie
D'apprendre ses vertus , ny son nom , ny sa vie ,
Ce qu'il fut dans le monde ou ce qu'il ne fut pas ,
La perte que son siècle a faite à son trépas ,

per aux effets de la révocation de l'Edit de Nantes. Né à Vendevre en décembre 1624 ; mort le 13 avril 1702.

PELLETIER (Guillaume), Jésuite , né à Clinchamps en 1610 ; prédicateur distingué, auteur d'une Oraison funèbre d'Henri d'Orléans , duc de Longueville. Mort le 4 juillet 1668 , recteur du Collège de Paris.

PÉRIAUX (Pierre), né à Asnières , dans le canton de Ryes , le 9 décembre 1761 ; imprimeur à Rouen. A l'exemple des Macé et de Jean Cavelier , ses compatriotes , il se prépara par des études sérieuses à cet art , trop communément abandonné aujourd'hui à des mains purement mercantiles. On lui doit des *Eléments d'Arithmétique* et plusieurs écrits sur le système décimal , dont il fut un des plus zélés propagateurs. Son *Manuel métrique , ou Tableau comparatif des poids et mesures* , est un des meilleurs livres qu'on ait publiés sur cette matière. Parmi ses autres productions , on remarque , comme l'œuvre d'un érudit, le *Dictionnaire indicateur des rues et places de Rouen, avec des notes historiques et étymologiques*. Il est , en outre , auteur d'un procédé ingénieux pour exécuter des cartes géographiques au moyen de caractères mobiles. Périaux était des Académies de Rouen et de Caen. La première de ces villes , qui le compta au nombre de ses juges consulaires , n'a pas oublié la part qu'il prit à la fondation de sa Caisse d'épargne et de prévoyance. Mort à Rouen , le 15 décembre 1836.

PETIT (Antoine Le), sieur de la Garenne, prêtre, né à Caen, le 4 juillet 1616; auteur du *Catéchisme de la Dévotion* et de *Traité*s sur le Jubilé et les Indulgences. Mort le 10 novembre 1676.

Il eut deux frères, Louis et François, qui furent des hommes de mérite. Adrien Le Petit, fils du dernier, fut tué à la bataille de Nérvinde, en 1693, sous les yeux du duc de Chartres, auquel il était attaché.

PHILIPPE DE THAN ou de **THAUN**, un de nos plus anciens trouvères normands. Il était, selon l'abbé Delarue, de la famille des seigneurs de Than, possesseurs de la terre de ce nom dans le canton de Creully, et vivait sous le règne de Henri 1^{er}, fils de Guillaume-le-Conquérant. On a de lui deux ouvrages en vers français : le *Liber de Creaturis*, qui est un traité de chronologie pratique à l'usage du clergé de son temps, et le *Bestiarius*, qu'il dédia à la reine d'Angleterre, Adélaïde de Louvain. Il décrit dans ce dernier poème (qui n'est qu'une traduction d'un ouvrage latin, intitulé : *Theobaldi Expositio de naturâ animalium, vel avium, seu bestiarum*) le caractère des animaux, et en tire des déductions morales pour rappeler ses lecteurs à la pratique des vertus.

M. Delarue remarque que sa versification se distingue de celle de la plupart des poètes de son temps, en ce qu'il se contente de faire rimer les hémistiches. En voici un exemple tiré du *Bestiarius*; il s'agit de

l'adresse avec laquelle le hérisson enlève les raisins de la vigne :

El tens de vendenger , lores munte al palmer
La o la grape veit la plus meure seit :
Sin abat le raisin , mult li est mal veisin :
Puis del palmer descent , sur les raisins s'estent ,
Puis dessus se vulote ruunt cume pelote :
Quant est tres ben charget , li raisin embrocet ,
Eissi porte pulture a sei fiz par nature.

PICHON (Thomas) , avocat , né à Vire , le 30 avril 1700. Après avoir été directeur des hôpitaux en Allemagne , pendant la guerre de Sept-Ans , il fut employé au Canada en qualité de commissaire des guerres. En 1758 , il passa en Angleterre , où il prit le nom de Tyrrhell. Mort à Jersey , le 22 novembre 1782.

Il est auteur de quelques écrits , et , entre autres , des *Lettres et Mémoires pour servir à l'histoire naturelle , civile et politique du Cap Breton* (Leyde , 1760). Peu de temps avant sa mort , il légua à la ville de Vire sa bibliothèque composée de trois mille volumes , ayant presque tous pour objet l'histoire , les sciences et l'économie politique.

PIEL (Louis-Alexandre) , architecte , né à Lisieux , le 20 août 1808 ; homme de science et de conviction , à qui il n'a manqué que de vivre et d'être mis en œuvre pour rendre son nom illustre. Il étudia en chrétien l'architecture des monuments élevés au Christianisme , et combattit avec énergie le mauvais goût

des restaurateurs et l'école moderne qui cultive *l'art pour l'art*, abstraction faite du sentiment religieux qui doit tout dominer. La foi a enfanté ces merveilleuses basiliques qui nous frappent encore de respect et d'étonnement ; lorsqu'elle s'ébranle ou meurt dans le cœur de l'artiste au **xvi^e** siècle, l'art devient sceptique comme lui ; si le talent survit, c'est uniquement pour briller dans les détails ; du reste, plus de synthèse, plus d'harmonie divine, plus de chrétien enfin pour bâtir une pensée chrétienne. Cette idée revient sans cesse sous sa plume dans ses *Fragments d'un voyage architectural en Allemagne* et dans sa *Revue des nouvelles églises de Paris* ; écrits destinés à passer peut-être inaperçus dans notre siècle léger et égoïste, mais qui n'en sont pas moins remarquables, non-seulement sous le rapport de l'art, mais encore par une propriété de termes, par une précision et une vigueur de style qui rappellent la manière de Paul Courrier.

Piel était parvenu à l'âge où le génie peut tout entreprendre et tout accomplir ; mais le génie sans fortune et sans protecteurs, c'est la mine d'or qu'on n'exploite pas. Comme architecte il obtint, non sans peine, la direction de quelques travaux peu propres à le faire connaître. Plus tard, on lui demanda, il est vrai, le plan d'une ou deux églises ; mais il eut à lutter contre le Conseil des Bâtiments, qui ne concevait pas qu'on voulût en revenir à l'architecture gothique ; et ses pro-

jets , approuvés en partie , écartés depuis on ne sait comment , ne furent pas exécutés.

Las de rencontrer à chaque pas l'intrigue et la médiocrité qui obstruent toutes les carrières , Piel , qui venait de perdre une sœur chérie , se décida tout-à-coup à embrasser la vie monastique. On essaya de l'en détourner en appelant sur lui l'intérêt d'un homme puissant qui parut disposé à le servir ; il était trop tard : la lutte qu'il avait soutenue n'avait point ébranlé sa foi d'artiste , mais c'était dans le silence des cloîtres qu'il se proposait désormais de continuer l'œuvre qu'il avait inutilement tentée dans le monde. Il partit pour Rome au printemps de 1840 , et prit l'année suivante l'habit de religieux de l'ordre de Saint-Dominique au couvent de Bosco , en Piémont. Il y mourut sept mois après , le 19 décembre 1841 , calme , résigné , et comme préparé depuis longtemps à cette fin prématurée.

Ses écrits viennent d'être imprimés par les soins de son ami , M. Teyssier , sous le titre de *L. A. Piet Reliquiæ*. Indépendamment du Voyage architectural et de la Revue des nouvelles églises de Paris , ce petit recueil se compose de deux articles , l'un sur le *Salon de 1837* , l'autre sur l'*Art payen* , et d'une Lettre à M. G.-S. Trébutien.

Plein de la pensée qu'en toute chose l'art doit être cultivé comme un *moyen* et non comme un *but* , l'auteur se montre , dans ses opinions et dans ses jugements , sévère , exclusif peut-être ; mais logicien in-

flexible, et surtout éminemment moral. La critique, telle qu'elle s'exerce aujourd'hui, n'a pas de plus rude adversaire ; il la prend à chaque instant en flagrant délit d'ignorance ou de partialité. C'est sur ce terrain surtout qu'il rencontre l'*Individualisme*, triste personnification de notre époque *sans foi et sans cœur*. S'il ne lui a pas été donné de triompher de ce nouvel Antée qui se cramponne au sol, il l'a du moins entrepris avec courage, et c'est assez pour honorer sa mémoire.

PINCHAR (Pierre), né à Caen vers 1320 ; prédicateur, général des religieux de Sainte-Croix (les Croisiers) ; auteur d'une explication mystique des habits de son ordre, intitulée : *Vestis nuptialis*. Il visita tous les couvents de sa dépendance, avec le projet d'y introduire d'utiles réformes. Charles VI s'interposa pour lui aider à vaincre la résistance qu'il rencontra chez les moines de son royaume. C'était pendant le schisme qui suivit l'élection des papes Urbain VI et Clément VII. Chose singulière ! le moine et le roi qui s'entendaient pour faire prévaloir ces réformes ne reconnaissaient pas le même chef de l'Eglise. Pinchar mourut en Brabant, en 1382, au retour d'un long voyage dans le Nord et l'Est de l'Europe ; il venait d'être nommé évêque de Spire.

PLANCHER dit VALCOUR (Philippe-Alexandre-Louis-Pierre), auteur dramatique, comédien, poète et romancier, né à Caen vers 1751, abandonna la carrière

du barreau pour celle des lettres, et débuta par un recueil de Contes et Nouvelles en vers, intitulé *Le Petit Boccace* (Paris, 1777). Dix ans après, il donna une seconde édition de cet ouvrage en 3 vol. in-8°. Il avait fondé, à cette dernière époque, plusieurs théâtres dans la capitale, et s'était fait comédien sous le nom de *Valcour*. Plus tard, il s'affubla du prénom d'*Aristide*, pour témoigner de son *Civisme*. Devenu juge de paix d'une des sections de Paris dans les dernières années du Directoire, il lut, le 1^{er} vendémiaire an VIII, dans le *Temple décadaire de la Vieillesse* (l'église Saint-Laurent), un poème intitulé *La République*, qui ne manque pas de cette espèce de verve qui naît de l'exaltation des idées. On y trouve ces deux vers, qui prouvent que l'auteur n'avait pas reçu du ciel le don de prophétie que s'attribuent les poètes :

Un Sénat courageux fonda la République,
Un Sénat courageux saura la conserver.

Cinquante jours après, ce gouvernement auquel il prédisait l'immortalité, n'existait plus que de nom.

Valcour rentra au théâtre sous le Consulat. Deux de ses productions dramatiques, qui sont nombreuses, obtinrent un succès de vogue. Tout le monde voulut voir *Kokoli*, vaudeville en deux actes, d'une gaité bouffonne qui désarmait la critique en la faisant rire, et le mélodrame d'*Eginard et Emma*, où la flatterie

se complaisait à reconnaître Napoléon dans le personnage de Charlemagne.

On doit encore à cet écrivain : les *Annales du crime et de l'innocence, ou Choix de causes célèbres, anciennes et modernes, réduites aux faits historiques* (Paris, 1813, 20 vol. in-8°) ; *Colin-Maillard ou Mes Caravanes* (4 vol. in-12), *Mémoires de la fin du XVIII^e siècle*, et plusieurs romans qui ne se distinguent pas de la foule des productions de ce genre.

Mort à Belleville, près de Paris, le 28 février 1815.

PLUQUET (André-Adrien), vicaire-général de Cambrai et professeur d'histoire au Collège royal de France; né à Bayeux, le 14 juin 1716; mort à Paris, le 19 septembre 1790. Il est auteur de l'*Examen du Fatalisme*, du *Dictionnaire des Hérésies*, et de plusieurs autres ouvrages estimés. Son *Dictionnaire des Hérésies* annonce du savoir, et, ce qui est plus rare, un jugement solide et impartial.

PLUQUET (Frédéric), pharmacien à Bayeux, où il naquit le 19 septembre 1781; archéologue et antiquaire. A force de soins, il parvint à se former une collection de livres rares, presque tous relatifs à l'histoire de Normandie. Il publia, en 1827, le *Roman de Rou*, par Robert Wace, d'après les manuscrits de France et d'Angleterre, et y ajouta des notes pour l'intelligence du texte. L'*Essai historique sur la ville de Bayeux et son arrondissement* parut deux ans après. C'est à la fois une continuation, un complément et

une réfutation du livre de l'abbé Béziers. On pourra s'aider utilement de ces ouvrages pour faire une bonne histoire de Bayeux. Mort dans cette ville, le 3 septembre 1834.

POLINIÈRE (Pierre), né à Coulonces, le 8 septembre 1671; docteur en médecine. Il étudia les mathématiques sous le célèbre Varignon, et se livra de bonne heure à son goût pour les sciences naturelles. On le regarde comme le père de la physique expérimentale en France. Il fit sentir le ridicule des méthodes systématiques en usage depuis Aristote, et opéra dans cette science une véritable révolution, en s'aidant des idées du chancelier Bacon et de celles de Descartes. Sa devise était qu'il faut commencer par le commencement et finir par la fin. Digne précurseur de l'abbé Nollet, il ramena tout à la démonstration. Le cours de physique qu'il ouvrit au Collège d'Harcourt fut suivi avec empressement par ce qu'il y avait de plus distingué dans la capitale. Fontenelle constata ses succès et y applaudit; le Régent, qui aimait surtout dans les arts ce qui pique la curiosité, l'appela à la cour et lui fit répéter ses expériences.

Dans la carrière des sciences, les réputations se succèdent comme les découvertes. Heureusement les hommes de génie y plantent des jalons qui rappellent leur passage, en même temps qu'ils servent de point de départ à leurs successeurs. Il était dans la nature des choses que Polinière pénétrât plus loin que Du-

hamel , et Nollet plus loin que Polinière dans les secrets de la physique ; mais la part de gloire des devanciers reste entière ; et il en est toujours ainsi dans les sciences , à moins qu'il ne s'y rencontre un de ces hommes vraiment supérieurs qui en changent tout-à-coup la face , en ne laissant au passé que des erreurs inutiles.

Les *Expériences de physique* de Polinière ont été publiées en 2 vol. in-12. Ses *Eléments de mathématiques* sont beaucoup moins connus. Mort à Coulonces en 1734.

PONTÉCOULANT (LE DOULCET de). Dès le temps de Louis XI, cette famille était citée parmi l'ancienne noblesse de Normandie. Plusieurs de ses membres ont parcouru avec distinction la carrière des armes. Thomas Le Doulcet fut fait maréchal-de-camp en 1655. Armand-Jacques Le Doulcet, marquis de Pontécoulant, promu au même grade en 1770, devint, l'année suivante, major-général de la maison du Roi, et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis en 1778. Il avait servi avec honneur dans les campagnes d'Allemagne et de Flandres, de 1744 à 1746, comme capitaine au régiment de cavalerie de Condé. Les *Fastes militaires* mentionnent avec l'éloge qu'elle mérite l'intrépidité dont il fit preuve en sauvant , avec quelques cavaliers, un convoi attaqué par 500 hussards , dans un défilé aux environs de Philippeville. Le chevalier de Pontécoulant, son frère , fut tué à la déroute de

Rosbach en 1757. Vingt-trois ans auparavant, leur père mourait de ses blessures le lendemain de la bataille de Guastalla. C'est ainsi que la noblesse acquittait alors la dette de sang qu'elle avait contractée envers le prince et la patrie. Le marquis de Pontécoulant est mort à Paris en 1795.

PORÉE (Charles), né à Vendes, le 14 septembre 1675; Jésuite et professeur de rhétorique au Collège de Louis-le-Grand. Voltaire, qui s'honorait de l'avoir eu pour maître, a dit de lui « qu'il était du petit nombre de professeurs qui ont eu de la célébrité chez les gens du monde; éloquent dans le goût de Sénèque; poète et très-bel esprit. Son plus grand mérite fut de faire aimer les lettres et la vertu à ses disciples. »

Le Père Porée est auteur de plusieurs volumes de Harangues et de Poésies latines. Dans une de ces harangues (*Orationes*), prononcée en 1727 devant le prince de Conti et le comte de la Marche, il examine lequel des deux Etats, le monarchique ou le républicain, est le plus propre à former des héros, et il conclut en faveur du premier. Montesquieu se serait demandé si la *vertu* a plus d'influence que l'*honneur* sur les actions des hommes, et il est probable qu'il aurait laissé la question indécise.

On a encore de ce professeur des Tragédies et des Comédies latines (*Fabulæ dramaticæ*) composées pour les collèges, et recueillies par le Père Griffet. Elles sont mêlées d'intermèdes ou précédées de prologues

en vers français , et ne supposent aucune entente du théâtre. On substitua après lui les plaidoyers à ces leçons de morale , présentés sous la forme dramatique.

Le plus bel éloge qu'on ait fait de Charles Porée se trouve dans l'inscription d'un de ses portraits : *Pietate an ingenio , poësi an eloquentia , modestia major an fama ?*

Mort à Paris , le 11 janvier 1741 , la même année que le célèbre Rollin.

PORÉE (Charles-Gabriel) , frère du précédent , né à Caen en 1685. Il sortit de la congrégation de l'Oratoire pour devenir bibliothécaire de Fénélon , et fut ensuite successivement curé dans l'Auvergne , chanoine de la cathédrale de Bayeux , et enfin curé de Louvigny , près de sa ville natale. L'Académie de Caen , qui l'avait choisi pour secrétaire , l'a compté pendant trente ans au nombre de ses membres. On a de lui des *Lettres sur les sépultures dans les églises* , des *Dissertations* sur différents sujets , et plusieurs autres écrits.

Son principal ouvrage, *La Mandarinade*, eut beaucoup de vogue dans son temps. C'est une longue et burlesque satire contre l'abbé de Saint-Martin. On y trouve des anecdotes curieuses et quelques traits piquants qu'on pardonna au bon curé de Louvigny , dont tout le monde estimait le caractère.

Cet abbé de Saint-Martin , né à Saint-Lo en 1614 ,

et mort à Caen en 1687, était un homme fort singulier. On a prétendu assez gratuitement qu'il avait fourni à Molière l'idée du *Bourgeois-Gentilhomme*. La ville de Caen lui doit plusieurs fondations, et le rétablissement de la *Belle-Croix* en 1651. La plupart des carrefours furent ornés à ses frais d'images de la Vierge et de celles de saint Michel et de saint Martin, ses patrons. On lui attribue le projet d'établir une fontaine jaillissante sur la place Saint-Pierre. Il avait visé à se faire une réputation parmi les gens de lettres, en publiant des *Observations sur le Gouvernement de Rome* et la Relation de ses voyages en Flandres et en Brabant. La vanité eut beaucoup de part à ses actions et à ses écrits. Il avait fait inscrire sur la façade de sa maison : *Non nobis, sed reipublicæ nati sumus*. Son esprit, qui n'avait jamais été fort, s'affaiblit avec l'âge ; il tomba dans d'étranges aberrations qui le rendirent l'objet de la risée publique. On ne le désigna plus que sous le nom de *Saint-Martin de la Calotte*, qui lui est resté.

Porée mourut à Caen, le 17 juin 1770.

PORQUET (Pierre-Charles-François), né à Vire, le 12 janvier 1728 ; aumônier du roi Stanislas. Quoique frêle de corps et de santé, son amabilité le fit chérir de la petite cour de Lunéville. Il avait quelque talent pour la poésie, et passe pour en avoir inspiré le goût à Boufflers, dont il fut le précepteur. L'*Almanach des Muses* publia, dans le temps, la plupart

de ses vers. En voici quelques-uns sur l'*Amour-propre*, qui nous sont parvenus par cette voie :

De son esprit, dit-on , l'homme pense trop bien :
C'est le commun avis : pour moi je n'en crois rien.

Notre esprit a sa conscience ;
De sa faiblesse on ne fait point l'aveu ;
Mais on la sent , on est juste en silence
Sur ce point délicat , bien qu'on en souffre un peu :
Les plus sévères yeux sont peut-être les nôtres.
On ne se trompe point ; on veut tromper les autres :
Surprendre leur estime est un larcin permis ,
Et nos dupes toujours sont nos meilleurs amis.

Mort le 20 novembre 1796.

PORTÉ (Robert de La) , né à Caen , évêque d'Avranches au **xiv^e** siècle , et conseiller du roi de Navarre , Charles-le-Mauvais ; mort en **1379** , huit ans avant ce prince, qui l'avait nommé son exécuteur testamentaire. Il passait pour un homme savant, et avait professé le Droit canon avant de parvenir à l'épiscopat.

POSTEL (Nicolas) , né à Caen , professeur de médecine à l'Université de cette ville , où il est mort en **1686** , a publié sur son art , et notamment sur la Péripleumonie , quelques écrits qu'on ne lit plus, mais qui eurent de la réputation dans son temps.

Q.

QUESNAY (Jean LE BLAIS, sieur du), lieutenant-général au Bailliage de Caen, où il naquit le 7 novembre 1615. Huet raconte que ce fut à son occasion qu'il entreprit la recherche des Origines de Caen, et qu'il l'aida dans ce travail. Il lui attribue une Dissertation dans laquelle il combat l'opinion de Cujas sur le nom et l'emploi des Alabarques.

Mort à Caen, le 25 février 1698.

QUESNOT (François-Joseph), né à Caen, le 20 décembre 1765, venait de se vouer à l'état ecclésiastique, lorsque la Révolution éclata et lui ouvrit la carrière des sciences exactes, dans laquelle il se montra un homme supérieur. A la formation de l'Ecole centrale de Caen, il obtint au concours la chaire de mathématiques. Personne n'a possédé à un plus haut degré le don de l'enseignement. Dans une seule année, il fit recevoir neuf de ses élèves à l'Ecole polytechnique, et il espérait y en faire admettre seize, lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 13 janvier 1805. Il était alors professeur de mathématiques transcendantes au Lycée impérial de Caen.

M. Quesnot joignait à une constitution débile une

âme singulièrement énergique. Sur la demande de l'administration départementale, il avait ouvert à Caen un cours de géométrie pratique, spécialement destiné aux agents du cadastre. Ce surcroît de travail altéra sa santé sans ralentir son zèle. « Il ne s'agit pas de vivre, dit-il à ses amis qui le pressaient d'y renoncer, mais de répondre à la confiance qu'on m'a témoignée. »

QUINET (Louis), abbé de Barbéry, né à la Houblonnière dans les dernières années du xvi^e siècle; auteur de plusieurs ouvrages ascétiques, tels que les *Eclaircissements de la règle de Saint-Benoît* et les *Etats pénibles et humiliants de Jésus-Christ sur la terre*, imprimés à Caen en 1651. Mort à Barbéry, le 2 janvier 1665.

R.

RAOUL DE CAEN, né en 1080, selon le Père Martenne; auteur de l'histoire de Tancrède (*Gesta Tancredi*), l'un des héros de la première Croisade. Mort en 1115, la même année que Pierre l'Ermite, qui l'avait prêchée.

Elève du célèbre Arnould, chapelain du duc Robert et premier patriarche de Jérusalem, Raoul nous apprend lui-même qu'il était encore jeune adolescent et vivait à Caen dans la maison paternelle à l'époque où les soldats du Christ s'emparèrent d'Antioche (1097). Il prit lui-même la croix vers 1107, et se distingua deux ans après au siège d'Edesse, sous les ordres de Tancrède, qui lui en donna le gouvernement. C'est de ce Tancrède, second prince d'Antioche, mort en 1112, qu'il a écrit l'histoire, mêlant des vers à sa prose, selon le goût du temps. La connaissance de cet ouvrage, ou plutôt du fragment qui nous en reste, est due à dom Martenne, qui le découvrit en 1716 dans un manuscrit de l'Abbaye de Gemblours. Il embrasse une période de dix ans (de 1096 à 1105), et s'arrête au siège d'Apamée. M. Guizot, qui en a donné la traduction, en porte le jugement suivant : « Quoi-

que souvent obscur et surchargé d'antithèses , Raoul de Caen est un écrivain spirituel , ingénieux , d'une imagination vive , vraie , quelquefois même brillante ; son récit contient beaucoup de détails qui manquent ailleurs , et bien qu'un peu poète , il est souvent moins crédule que ses contemporains ; témoin le prétendu miracle de la lance sacrée trouvée à Antioche , qui excite sa moquerie. En revanche , sa partialité pour Boémond et Tancrède est évidente , et l'a quelquefois conduit à omettre ou à défigurer des faits sur lesquels presque tous les historiens sont d'accord. »

Raoul , qui se complait en toute occasion à louer le désintéressement et l'humanité de son héros , n'est plus qu'un croisé fanatique lorsqu'il décrit le sac de Jérusalem , et s'écrie en présence du sanglant triomphe des Chrétiens : « Courage , saintes fureurs ; courage , glaives sacrés ; courage , sainte destruction , ne ménagez rien : tombez sous les coups , race dépravée , hommes scélérats , qui avez répandu le sang innocent , qui devez maintenant donner tout le vôtre ! » Quel langage à la vue du tombeau du Dieu des miséricordes !

RENAULT (Jean) , trouvère normand , né dans le Bessin vers le ^{xiii}^e siècle ; auteur du *Roman du chevalier au Cigne* , du *Lai d'Ignaurès* et du *Lai de l'Ombre et de l'Anneau*. Ces ouvrages , dont on a publié récemment le texte , sont écrits dans le patois de son pays. Le *Lai d'Ignaurès* est une légende tragique dans

le goût de celles du châtelain de Couci et de Guillaume de Cabestaing. Cet Ignaurès, chevalier Bas-Breton, bien plus entreprenant que les rivaux de Raimond et de Fayel, a pour voisins douze pairs, ses vassaux, dont il aime les douze femmes. On devine le reste : les pairs tuent le coupable, et font manger son cœur à ses maîtresses ; vengeance digne d'Atrée, dont le récit trouvait peu d'incrédules dans ces temps barbares, et qui n'a inspiré que du dégoût lorsque, dans le siècle dernier, on ne craignit pas d'en dérouler le tableau sur la scène française.

RENOÛT (Jean-Julien-Constantin), auteur dramatique, né à Honfleur en 1725. Quelques-unes de ses pièces, notamment la comédie intitulée *Le Caprice*, obtinrent des succès de théâtre qui ne les ont point sauvées de l'oubli. Mort vers 1780.

RENTI (Gaston-Jean-Baptiste, baron de), issu d'une famille de l'Artois, né en 1611, au château de Bénvy, arrondissement de Vire ; homme remarquable par sa piété, son courage et son aptitude pour les sciences exactes. Ses parents, qui le destinaient à la carrière militaire, combattirent sa vocation pour la vie religieuse, et le marièrent à Elizabeth de Balzac, comtesse de Graville. Il servit dans les guerres de Lorraine en qualité de capitaine de cavalerie, et s'y fit distinguer de Louis XIII par sa bravoure, en même temps qu'il édifiait l'armée par une austérité de mœurs digne d'un anachorète. La noblesse le choisit pour la repré-

senter aux Etats de Normandie. Renti quitta le service à 27 ans, pour se livrer tout entier à l'étude et à des œuvres de piété. On lui attribue un ouvrage en deux volumes in-8°, imprimé à Paris en 1645, et intitulé : *L'Introducteur en la Cosmographie*. Il fonda la société des *Frères Cordonniers*, et employa une partie de sa fortune à racheter une foule de Chrétiens, esclaves des puissances Barbaresques.

Mort à Paris, le 24 avril 1649. Sa vie, écrite par le Jésuite de Saint-Jure, a été traduite en plusieurs langues.

RESTOUT (Eustache), moine de Mondaye, oncle du célèbre Jean Restout, peintre ordinaire du Roi. Il était lui-même peintre, architecte et sculpteur. L'église de Mondaye fut bâtie sur ses dessins. Il la décora de plusieurs tableaux qu'en voit aujourd'hui dans la cathédrale de Bayeux, et qui ne sont pas sans mérite, bien que ce ne soient que des copies. Mort dans son monastère, le 1^{er} novembre 1743, âgé de plus de 80 ans.

RICHARD DE LISON, trouvère normand, auteur d'une des *Branches* ou parties du *Roman du Renard*, que M. Méon a publié en 1826. L'action se passe dans les communes du Breuil, de Blagny et du Mollay.

Ce fu en mai au tens novel
Que Renart tint son fil Royel
Sor ses jenous a un matin.....

Ce singulier ouvrage , dans lequel les curés et les seigneurs du pays sont continuellement en scène avec le *Renard* et le chat *Tybert* , est rempli de traits satiriques contre les mœurs et l'ignorance du clergé.

Richard , né à Lison dans le **xii^e** siècle , composa son poème à Bayeux , au commencement du **xiii^e**.

RICHARD (François) , né à Epinay-sur-Odon , le 16 avril 1765 , d'une famille de cultivateurs. Il se rendit fort jeune à Paris , et s'y livra à des spéculations commerciales d'abord peu importantes , et qui l'auraient laissé dans l'oubli , lui et son associé Lenoir , si l'immense essor que l'industrie cotonnière prit chez les Anglais , à la fin du **xviii^e** siècle , ne lui eût inspiré l'heureuse idée d'en ravir le monopole à nos voisins. L'exécution suivit de près , et elle dépassa toutes les espérances. Les manufactures qu'il fonda à Paris , à Alençon , à Chantilly , à Séz , à Caen , à Aunay , et dans plusieurs autres lieux , occupèrent bientôt quinze mille ouvriers. En peu d'années , il se vit à la tête d'une fortune énorme , avec la gloire d'avoir doté son pays de cette riche branche d'industrie , et de ne devoir ses succès qu'à lui-même.

Sa prospérité ne survécut pas à l'Empire. L'ordonnance du 23 avril 1814 l'anéantit en supprimant les droits d'entrée sur les cotons. Il aurait pu , comme tant d'autres , prévoir les événements et s'en garantir ; mais , indépendamment de la confiance de Richard-Lenoir dans l'étoile de Napoléon , il lui répugnait de

fermer ses fabriques aux nombreux ouvriers qui les occupaient, et dont il était adoré. Plus la crise paraissait imminente, plus il tenait à honneur de ne pas séparer leur sort du sien. Le gouvernement manqua de grandeur et entendit mal ses intérêts en ne l'aidant pas à soutenir cette noble lutte. Entraîné par l'esprit de réaction, tout puissant alors dans les conseils du prince, il ne se souvint que de l'attitude politique de Richard pendant les Cent-Jours, et le laissa consommer sa ruine. On a publié sous son nom, en 1837, des *Mémoires* dans lesquels, à travers une foule de futilités, on trouve quelques détails curieux sur l'origine de sa fortune. Mort à Paris, le 19 octobre 1839.

ROBERT, comte de Mortain, fils d'Herluin de Conteville et de la mère de Guillaume-le-Bâtard. Un auteur du ^{xiii}^e siècle, Robert Wace, rappelle cette origine dans le *Roman de Rou*, et la part qu'il prit à la bataille de Hastings :

Li Quens Robert de Moretoing
Ne se tint mie del Duc loing;
Frère ert li Dus de por sa mère,
Grant aïe fist à son frère.

Le vainqueur lui donna de riches seigneuries en Angleterre, et l'employa dans les guerres qui suivirent la conquête. Il reçut, entre autres, l'importante mission de maintenir les Danois en arrière de l'Himber. Ce fut, dit-on, à sa prière que Guillaume, sur le

point d'expirer , consentit enfin à briser les fers qui retenaient Odon prisonnier à Rouen depuis plusieurs années. On lui doit la fondation de la Collégiale de Mortain (1082) , et , selon quelques historiens , celle de l'Abbaye de Grestain , où ses restes furent inhumés en 1090.

ROGER DE PONT-L'EVÊQUE, mort archevêque d'York vers 1182. Il prit une grande part aux affaires publiques sous le règne de Henri II , roi d'Angleterre , et soutint ce prince dans la lutte que Thomas Becket engagea contre son autorité ; lutte audacieuse , terminée par un crime en 1170.

ROQUIGNY (Adrien de) , zélé protestant à Caen , sa patrie ; auteur d'un recueil de vers publié en 1634 dans l'intérêt de sa secte , sous le nom de *Muse chrétienne*. Il avait alors 63 ans , selon Huet , qui , tout en louant son imagination vive et féconde , lui fait le singulier reproche de ne connaître d'autres ornements que ceux que la Bible lui fournit. Mort en 1645 , en Angleterre , où il s'était réfugié pour fuir les persécutions dirigées contre les religionnaires par le cardinal de Richelieu.

ROSEY (le baron François) , né à Lisieux , le 21 février 1775. Enrôlé dans un des bataillons de volontaires de Paris , en 1791 , il servit comme lieutenant dans la première campagne d'Italie , et fut de l'expédition d'Égypte. Chargé d'emporter une redoute sous le feu de l'ennemi , au siège de Saint-Jean-d'Acre , où

l'on vit éster tant de courageux dévouements dignes d'un meilleur sort, il n'abandonna l'attaque qu'après avoir vu tomber autour de lui tous les grenadiers qu'il commandait. Rosey rentra en France comme capitaine en 1800, et reçut l'ordre, quatre ans après, de se rendre à Munich et à Stuttgart, pour y observer les agents de l'Angleterre, qui avaient fait de ces deux villes le siège de leurs intrigues. M. Louis Du-bois, à qui nous devons ces détails, dit qu'il s'acquitta habilement de cette mission honorable et délicate. Il fit ensuite les campagnes d'Allemagne, de Prusse, d'Espagne et de Russie, et était adjudant-général de la garde impériale lorsqu'il mourut à Kœnisberg, le 3 janvier 1813, des fatigues de la retraite de Moscou.

ROUELLE (Guillaume-François), célèbre chimiste, membre de l'Académie des sciences, né à Mathieu en 1702. Ses humanités étaient à peine terminées, lorsqu'il se rendit à Paris pour s'y livrer exclusivement à l'étude de la science pour laquelle il se sentait une vocation prononcée. Après sept ans de pratique dans une officine, tenu autrefois par Lémery, il en établit une à son compte, et ce fut bientôt la première pharmacie de la capitale. Son avenir se trouvant ainsi assuré, il poursuivit avec ardeur le cours de ses expériences, et s'exerça à l'art difficile du professorat en donnant des leçons particulières jusqu'en 1742, époque à laquelle il obtint la place de démonstrateur

de chimie au Jardin du Roi. Il s'y posa en chef d'école. Recueillies par de nombreux disciples, ses leçons se répandirent dans toute l'Europe et y propagèrent ses doctrines. « Rouelle était un de ces hommes , a » dit Cuvier , qui , par une grande vivacité d'élocution , par des idées hardies , une méthode vaste et » simple à la fois , savent communiquer , même aux » gens du monde , l'enthousiasme dont ils sont rem- » plis pour leur art. »

Il s'en fallait de beaucoup que cette élocution fût élégante , ni même grammaticalement exacte ; et cependant jamais leçons ne furent plus suivies , plus saisissantes , plus profitables ; car son langage , tout incorrect qu'il était , s'animait du feu de son génie au point de s'élever souvent jusqu'à l'inspiration.

Longtemps réduite à des analyses routinières qui ne conduisaient à aucun résultat , la chimie végétale n'avait fait avant lui que de faibles progrès ; mais grâce aux nouvelles méthodes introduites par Geoffroy, Newmann et Boërhaave, il y avait tout lieu d'en espérer de plus importants. On ne peut donc revendiquer pour Rouelle l'honneur d'avoir créé cette branche de la science qu'il cultivait avec tant de succès ; mais c'est à ses expériences qu'on doit l'essor qu'on lui vit prendre tout-à-coup vers le milieu du XVIII^e siècle. C'est là un de ses titres de gloire ; le premier de tous , c'est d'avoir , par des travaux suivis avec persévérance et par la passion des recherches qu'il

savait si bien inspirer à ses adeptes, préparé la grande révolution qui s'opéra bientôt dans la chimie. Macquer, Cadet, Bayen, Lavoisier se faisaient honneur d'appartenir à son école.

C'est par ses leçons plutôt que par ses écrits qu'il exerça cette haute influence. Il n'a laissé que des *Mémoires sur les Sels neutres*, sur l'*Inflammation des huiles essentielles*, au moyen de l'*esprit de nitre*, les *Embaumements*, et une Notice sur l'*Histoire naturelle de la canelle de Ceylan*.

Cet homme si convaincu, si enthousiaste, si puissant, si persuasif dans la démonstration, était froid et timide dans le silence du cabinet. Accoutumé à dominer son auditoire par sa véhémence improvisation, par la hardiesse et la nouveauté de ses vues, appuyées d'expériences habiles et palpitantes d'intérêt, il ne prenait la plume qu'avec hésitation et comme à regret. C'est qu'il comprenait alors, lui qui, dans ses leçons, tournait souvent en ridicule ce qu'il appelait l'*Académie du beau langage*, que, sans le talent d'écrire, on ne doit pas se flatter d'éterniser son nom dans cette marche incessante de l'intelligence humaine qu'on appelle le progrès des sciences. « La gloire est née sans ailes, a dit Châteaubriant; il faut qu'elle emprunte celles des muses quand elle veut s'envoler aux cieux. »

On trouve dans les *Mémoires de Grimm*, et dans l'excellente biographie de Rouelle par M. Cap, des

anecdotes aussi curieuses que piquantes sur les singularités de cet homme célèbre.

« Il arrivait ordinairement dans son amphithéâtre en grande tenue, habit de velours, perruque bien poudrée et petit chapeau sous le bras. Assez calme au début de sa leçon, il s'échauffait peu à peu ; si sa pensée ne se développait pas nettement, il s'agitait, s' impatientait, posait son chapeau sur un appareil ; il ôtait sa perruque, dénouait sa cravate ; puis, tout en dissertant, il déboutonnait son habit et sa veste, qu'il tirait l'un après l'autre. Dès lors, ses idées devenaient lucides, il s'animait, se livrait sans réserve à son enthousiasme, et sa parole facile et véhémence, son air inspiré, ses démonstrations lumineuses, entraînaient bientôt et ravissaient son auditoire.

» Dans le monde, Rouelle était le véritable type du savant absorbé dans ses rêveries, et dédaigneux des lois de la bienséance. Il avait tellement l'habitude, dit Grimm, de s'aliéner la tête, que les objets extérieurs n'existaient pas pour lui. Il se démenait comme un énergumène, il se renversait sur sa chaise, donnait des coups de pied à son voisin, lui déchirait ses manchettes sans en rien savoir. Un jour, se trouvant dans un cercle où il y avait plusieurs dames, et parlant avec sa vivacité ordinaire, il défait sa jarrettière, tire son bas sur son soulier, se gratte la jambe avec les deux mains, remet ensuite son bas et sa jarrettière, et continue la conversation sans avoir le moin-

dre soupçon de ce qu'il venait de faire. Dans ses cours, il avait ordinairement pour aides son frère et son neveu qui faisaient les expériences ; mais ces aides ne se trouvant pas toujours près de lui, Rouelle s'écriait : Neveu ! éternel neveu ? Et l'éternel neveu n'arrivait point. Il s'en allait lui-même dans les arrières-pièces de son laboratoire chercher les vases dont il avait besoin. Pendant cette opération, il continuait sa leçon comme s'il était en présence des auditeurs. A son retour, il avait ordinairement achevé la démonstration commencée, et rentrait en disant : Oui, Messieurs... Alors on le priait de recommencer, ce qu'il faisait volontiers, croyant seulement n'avoir pas été compris. »

Son inadvertance était telle que, dans ces leçons, il lui arrivait souvent de divulguer, contre son intention, le secret de ses procédés ; puis il ajoutait : Ceci est un de mes *arcanes* que je ne dis à personne. Tout le monde était dans la confiance ; et l'on comprend que des arcanes si bien gardés trouvaient toujours des gens disposés à en faire leur profit. Rouelle se plaignait vivement de ces larcins. « Dans son emportement, dit M. Cap, il ne se faisait faute d'aucune injure ; mais la plus générale, l'épithète qui revenait le plus souvent et servait le mieux sa fureur, était celle de *plagiaire*. » Il n'en connaissait pas de plus forte ; ce fut celle qu'il appliqua à Damiens en apprenant son attentat (1757), et ensuite au prince de Soubise, à l'occasion de la honteuse déroute de Rosbach.

Mort à Passy en 1770. Il y avait deux ans que des infirmités, attribuées à ses travaux incessants, et entretenues par un caractère nerveux et irritable, l'avaient obligé de renoncer à ses cours.

ROUELLE (Hilaire-Marin), frère du précédent et son successeur dans la place de démonstrateur de chimie au Jardin du Roi. Plusieurs de ses expériences, notamment celles qu'il fit sur l'évaporation du diamant, de concert avec Darcet, l'élève et le gendre de son frère, eurent un grand retentissement. Il s'occupait avec activité d'un travail sur l'étain, demandé par le gouvernement, lorsqu'une maladie aiguë, à laquelle sa constitution athlétique ne put résister, l'enleva le 7 mars 1779. Il était né à Mathieu, le 15 février 1718.

ROUXEL (Jean), fils d'un négociant de Caen. Il étudia la jurisprudence dans les Universités d'Orléans et de Bourges, en Allemagne et en Suisse, et se fit recevoir avocat au Parlement de Paris. Mais il ne tarda pas à renoncer à cette carrière, pour laquelle il avait plus d'aptitude que de vocation. Ce qui dominait chez lui, c'était le goût de la vie privée. Malgré son éloignement pour les affaires, il ne put se défendre d'accepter l'emploi de premier échevin de sa ville natale, et fut continué deux fois dans cette fonction. Lorsque l'Université de Caen se réorganisa, sous le patronage des rois de France, il y professa avec éclat l'éloquence et la philosophie, et ensuite les lois. On a de lui des

Harangues et des Poésies latines. Mort à Caen en 1586, à l'âge de 56 ans. Une épitaphe placée sur son tombeau, chez les Jacobins, le faisait naître à Bretteville, dans le diocèse de Bayeux. Il est désigné sous le nom de *Roussel* dans celles que Jean Vauquelin a consacrées à sa mémoire.

RUELLE (François), oratorien, prédicateur distingué et auteur ascétique, né à Vire; mort à Lyon en 1667.



S.

SARASIN (Jean - François), né à Hermanville en 1604. Après avoir fait ses études à Caen, où son père exerçait l'emploi de trésorier de France, il se rendit à Paris et y épousa une femme riche, mais vieille et chagrine, dit Huet, qui ne le blâme pas de l'avoir quittée pour s'attacher au prince de Conti, en qualité de secrétaire de ses commandements. Mort à Pezenas en 1654. On attribue sa fin prématurée au chagrin qu'il eut de perdre les bonnes grâces de son patron. Il était fort lié avec Ménage et avec Mademoiselle de Scudéry, qui l'a fait figurer sous le nom d'Amilcar dans son roman de *Clélie*. Ses ouvrages, recueillis par Péliisson et par Ménage, ne furent publiés qu'en 1656. Ils se composent, indépendamment des poésies, I. de l'*Histoire du siège de Dunkerque*; II. de la *Conspiration de Valstein* (Walstein); III. d'une traduction de la *Vie d'Atticus* de Cornelius Nepos; IV. d'un *Dialogue* intitulé: *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*; V. des *Opinions du nom et du jeu des echets*; VI. d'un *Discours de la Tragédie, ou Remarques sur l'Amour tyrannique de M. de Scudéry*; et VII. de *La Rompe funèbre de Voiture*, pièce mêlée

de vers et de prose , dans le goût de cet écrivain , si inférieur à sa réputation , mais dont le badinage ne manquait ni de gaité ni d'esprit. *Vetturius nulli nugarum laude secundus.*

Sa *Conspiration de Valstein* n'est qu'un fragment qui se borne à peu près à l'exposition de cette audacieuse entreprise. Les faits auraient pu y être présentés avec plus de clarté et dans un ordre chronologique mieux entendu ; mais tel qu'il est, ce fragment est assez remarquable, par le style et par les pensées, pour en faire regretter la suite. On a souvent cité comme un modèle ce portrait de son héros tracé à la manière de Salluste :

« Albert de Valstein eut l'esprit grand et hardi , mais inquiet et ennemi du repos ; le corps vigoureux et haut ; le visage plus majestueux qu'agréable. Il fut naturellement fort sobre , ne dormant quasi point , travaillant toujours , supportant aisément le froid et la faim , fuyant les délices et surmontant les incommodités de la goutte et de l'âge , par la tempérance et par l'exercice ; parlant peu , pensant beaucoup , écrivant lui-même toutes ses affaires ; vaillant et judicieux à la guerre ; admirable à lever et à faire subsister ses armées ; sévère à punir les soldats , prodigue à les récompenser , pourtant avec choix et dessein ; toujours ferme contre le malheur ; civil dans le besoin , ailleurs , orgueilleux et fier ; ambitieux sans mesure ; envieux de la gloire d'autrui , jaloux de la sienne ; implacable dans la haine , cruel dans la vengeance , prompt à la colère ; ami de la magnificence , de l'ostentation et de la nouveauté ; extravagant en apparence , mais ne faisant rien sans dessein , et ne manquant jamais du prétexte du bien public ,

quoiqu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune ; méprisant la religion qu'il faisoit servir à la politique ; artificieux au possible, et principalement à paraître désintéressé ; au reste, très-curieux et très-clairvoyant dans les desseins des autres ; très-avisé à conduire les siens , surtout adroit à les cacher , et d'autant plus impénétrable , qu'il affectoit en public la candeur et la liberté , et blâmoit en autrui la dissimulation dont il se servoit en toutes choses. »

Il est possible que ce portrait ne soit pas entièrement ressemblant , et que la vérité historique soit quelquefois sacrifiée à l'antithèse ; mais la touche en est mâle et vigoureuse ; et à ne le considérer que sous le rapport du style et de la profondeur des pensées , la littérature française n'avait alors rien à lui comparer.

Comme poète , il resta au-dessous de Malherbe , de Racan et de Maynard. La postérité , tout en conservant une estime méritée pour quelques-unes de ses productions , l'a fait descendre du haut rang que Tilton du Tillet lui assigna sur le *Parnasse français*. Sa pièce la plus connue , l'*Ode sur la bataille de Lens* , renferme trop de vers comme ceux-ci , qui , pour avoir été imités par Boileau , n'en sont pas meilleurs :

On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille ,
Rocroy , Norlingue , Fribourg ,
La prise de mainte ville ,
Dunkerque , Ypres , Thionville ,
Wormes , Spire et Philisbourg.

Elle serait oubliée depuis longtemps si , au milieu de ces froides énumérations , les connaisseurs n'avaient pas remarqué une strophe qui ne déparerait pas les plus belles odes de Jean-Baptiste Rousseau.

Il monte un cheval superbe
Qui furieux aux combats ,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas.
Son regard semble farouche ,
L'écume sort de sa bouche ;
Prêt au moindre mouvement ,
Il frappe du pied la terre ,
Et semble appeler la Guerre
Par un fier hennissement.

Il a emprunté à Virgile ce qu'il y a de bon dans ses Eglogues. Celle qui est intitulée *Orphée* , est tirée presque mot à mot du quatrième livre des Géorgiques.

Soit que l'on vît mourir ou renaitre le jour ,
Aux rivages déserts il chantoit son amour.....
Comme on voit des oiseaux les troupes infinies ,
Quand l'orage , en hiver , des monts les a bannies ,
Ou que Vesper aux cieux vient ramener la nuit ,
Voler vers les forêts et s'y coucher sans bruit.....
On dit que ces manoirs et ces gouffres horribles ,
Aux traits de la pitié se montrèrent sensibles.
Les filles de la Nuit , avec étonnement ,
Firent de leurs serpents cesser le sifflement ;
Le chien qui par ses cris bat ces rives désertes ,
Retint , près d'aboyer , ses trois gueules ouvertes ;

Le vent impétueux tout-à-coup s'arrêta ,
Et d'un peu de repos Ixion se flatta.....
Il ramenoit au monde Eurydice perdue ,
Qu'à ses douces chansons l'enfer avoit rendue.....
Hélas ! dit Eurydice , au fort de sa douleur ,
Tu te perds , tu me perds par un nouveau malheur :
D'où vient cette fureur si grande et si cruelle ?
Déjà le fier Destin aux enfers me rappelle ,
Et le pesant sommeil qui me ferme les yeux ,
M'éloigne pour jamais de la clarté des cieux.
Prends ce dernier adieu ; l'obscurité plus forte
D'un tourbillon épais m'enveloppe et m'emporte ,
Et je te tends en vain , pour gages de ma foi ,
Ces inutiles mains qui ne sont plus à toi.....
Quels pleurs eussent ému les ombres du Ténare ,
Et quel chant eût fléchi leur déité barbare ?
On dit qu'il fut sept mois accablé de douleur ,
A pleurer sans relâche un si cruel malheur ,
Dans le triste séjour de ces rochers sauvages
Qui du fleuve Strymon enferment les rivages ,
Repasant mille fois , sous ces antres glacés ,
Le funeste succès de ses malheurs passés ,
Et touchant du récit de sa longue disgrâce
Les arbres , les rochers et les monts de la Thrace.
Tel que le rossignol d'une mourante voix ,
S'attristant solitaire au silence des bois ,
Plaint ses petits perdus , quand , d'une main cruelle ,
Le rude villageois , en la saison nouvelle ,
Observant les buissons qui les tenoient cachés ,
Les a devant ses yeux à leur nid arrachés :
Ce malheureux oiseau , que la douleur transporte ,
Gémit incessamment sur une branche morte ,

Et, soit que la nuit vienne ou qu'elle cède au jour,
Remplit de ses regrets tous les lieux d'alentour.
Depuis jamais l'amour, ni jamais l'hyménée
Ne fléchirent son âme au deuil abandonnée.....
Il plaignoit Eurydice et ses malheurs soufferts.....
Quand des Ciconiens les femmes méprisées,
Aux fêtes de Bacchus de fureur embrasées,
Déchirèrent son corps tout percé de leurs dards,
Et couvrirent les champs de ses membres épars.
Alors même, dans l'Hèbre où sa tête jetée,
Tournoyait sur les flots rapidement portée,
Son âme s'enfuyant, d'une mourante voix,
Redisoit Eurydice une dernière fois,
Misérable Eurydice ! et les rives atteintes
Répondoient Eurydice à ses dernières plaintes.

Malgré quelques taches, ces vers ont du charme et de l'harmonie ; et si l'on songe qu'ils ne sont pas postérieurs au règne de Louis XIII, on concevra qu'ils aient valu à leur auteur un rang distingué parmi les poètes de son temps. Boileau disait que Sarasin avait en lui la matière d'un excellent esprit, mais que la forme n'y était pas.

Le poème de *Dulot vaincu, ou la Défaite des Bouts Rimés*, renferme quelques traits qui ne manquent pas de finesse, mais qui ne suffisent pas, à beaucoup près, pour en faire un bon ouvrage, ni pour racheter la froideur de ces triviales allégories.

Il y a de l'esprit et de la grâce dans quelques-unes de ses poésies légères, d'ailleurs négligemment écrites ;

mais la pièce qui lui fait le plus d'honneur , après la belle strophe que nous avons citée, c'est sans contredit le sonnet d'*Eve*, sonnet bien supérieur à ceux de *Job* et d'*Uranie* , qui eurent si longtemps le crédit de partager en deux camps les beaux esprits de la cour et de la ville :

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faites pour lui d'une main immortelle ,
S'il l'aima fort , elle , de son côté ,
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas cruelle .

Cher Charleval , alors , en vérité ,
Je crois qu'il fut une femme fidelle ;
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été ?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle .

Or , en cela nous nous trompons tous deux ;
Car , bien qu'Adam fût jeune et vigoureux ,
Bien fait de corps , et d'esprit agréable ,

Elle aimait mieux , pour s'en faire conter ,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable ,
Que d'être femme , et ne pas coqueter .

SAVARY (Jacques) , poète latin , né à Caen en 1607. Son nom de famille était Timent. Peu de versificateurs ont été plus féconds et moins châtiés. Il a traduit en vers latins l'*Odyssée* , *Roland furieux* , et jusqu'aux Quatrains de Pibrac. Ses poèmes sur la Chasse du Lièvre , du Renard , de la Fouine , du Cerf (*Venationis Cervinæ leges*) et sur le Manège sont aussi incon-

nus aujourd'hui que ses traductions. Les *Règles de la chasse au lièvre* eurent, de son temps, un prodigieux succès. Huet dit qu'il n'y avait pas de chasseur un peu lettré qui ne voulût les voir.

Mort le 21 mars 1670.

SEGRAIS (Jean **RENAUD**, sieur de), né à Caen, le 22 août 1625. Il fit ses études au Collège des Jésuites, et s'était déjà fait connaître par quelques écrits, lorsque le comte de Fiesque, fils de la gouvernante de Mademoiselle de Montpensier, le fit entrer à 23 ans, en qualité de gentilhomme ordinaire, au service de cette princesse dont la destinée a été si singulière. Tombé, longtemps après, dans sa disgrâce, pour s'être montré trop jaloux de sa gloire, il revint à Caen, où un riche mariage avec sa cousine, Claude Acher du Mesnilvitté, le consola de sa brillante servitude. Il fut revêtu de l'emploi de premier échevin de cette ville, et partagea sa vie entre ses nouveaux devoirs et les Muses qu'il avait toujours cultivées. L'Académie de Caen, récemment fondée, se trouvait sans protecteur, et ne se réunissait plus depuis la mort de M. de Matignon (1675), lieutenant du Roi en Normandie. Segrais fit disposer dans sa propre maison un appartement où elle tint ses séances et reprit le cours de ses travaux. Ce fut lui qui posa la première pierre de l'église des Jésuites, aujourd'hui *Notre-Dame*, et qui fit élever la statue de Louis XIV qu'on a vue sur la place Royale jusqu'à l'époque de la Ré-

volution. Il en consacra une autre à Malherbe dans sa maison de Fontenay-le-Pesnel. Celle-ci existe encore ; elle a été acquise par M. P.-A. Lair , et porte cette inscription :

Malherbe, de la France éternel ornement,
Pour rendre hommage à ta mémoire,
Segrais, enchanté de ta gloire ;
Te consacre ce monument.

Segrais mourut à Caen , le 25 mars 1701. Il était de l'Académie française , où il avait remplacé son compatriote l'abbé de Boisrobert.

On sait depuis longtemps qu'il n'eut aucune part aux romans de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves* , publiés d'abord sous son nom. Ceux qui lui appartiennent , et qui ont paru sous le titre de *Nouvelles françaises , ou Divertissements de la princesse Aurélie* , n'en approchent pas sous le rapport de l'invention , du naturel et de l'élégance.

Une tragédie sur la mort d'Hippolyte , ouvrage de sa jeunesse , et l'opéra intitulé *L'Amour guéri par le Temps* , qu'il avait travaillé avec soin , ont prouvé qu'il avait peu de talent pour le théâtre.

Son poëme pastoral d'*Athis* est encore lu dans le pays où se passe la scène avec un intérêt de curiosité qu'il est peu fait pour inspirer ailleurs. La fable en est mal conçue. L'idée de donner à ses bergers des noms de villages tels que *Marcelet* , *Ardène* , *Cormel* ,

est d'autant moins heureuse qu'elle n'a pas de but et ne produit rien.

Rien de plus faible que ses Odes ,ses Epîtres, ses Sonnets , ses Madrigaux , ses Chansons.

Sa traduction de l'*Entéide* ne lui a pas survécu ; celle des *Georgiques* , qui ne parut qu'en 1712, n'eut pas beaucoup plus de succès. Le caractère de son talent n'était pas la force, c'était la grâce et le naturel. Aussi a-t-il été plus heureux en reproduisant, dans ses Eglogues, une partie des beautés de celles de Virgile. C'est à ces Eglogues qu'il doit sa réputation et les éloges de Boileau. Quelques citations feront reconnaître qu'il s'approprie souvent avec bonheur les pensées ou les images du poète de Mantoue.

J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres :
Sans qu'on s'en aperçoive il croitra chaque jour ;
Hélas ! sans qu'elle y songe , ainsi croît mon amour.....
Les Dieux ont autrefois aimé nos pâturages ;
Et leurs divines mains , aux rivages des eaux ,
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.....
Comme en hauteur ce saule excède ces fougères ,
Araminte en beauté surpasse nos bergères.....
Tour à tour ils plaignoient leur amoureux souci :
La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.....
Aminte d'un regard m'attaque quelquefois ,
Et la folâtre après se sauve dans ces bois.....
O les discours charmants , ô les divines choses
Qu'un jour disait Amire , *en la saison des roses !*

Ségrais n'est pas toujours imitateur dans ce genre

où nous sommes restés si au-dessous des anciens.
 Tout le monde connaît ces vers pleins de délicatesse
 et de sentiment :

Timarette s'en est allée !
 L'ingrate méprisant mes soupirs et mes pleurs ,
 Laisse mon âme désolée
 A la merci de mes douleurs.
 Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût envie
 De finir de mes maux le pitoyable cours ;
 Mais je l'aimois plus que ma vie ,
 Et je la voyois tous les jours.

Et ceux-ci , qui sont encore plus dans le genre :

Timarette aux rochers racontait ses douleurs ,
 Et le triste Eurilas soupirait ses malheurs ;
 Tous deux (Dieux ! que ne peut l'aveugle jalousie !)
 L'un pour l'autre troublés de cette frénésie ,
 Abandonnoient leur âme à d'injustes soupçons
 Qu'ils faisoient même entendre en leurs douces chansons.
 Echo les redisoit aux nymphes du bocage ;
 Un vieux Faune en rioit dans sa grotte sauvage ;
 Tels sont les jeux d'amour , disoit-il , et jamais
 Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.

SÉGUIN (Richard), né à Vaudry, le 7 octobre 1772.
 Il s'engagea à l'âge de vingt ans dans un bataillon de
 volontaires qui se forma à Vire, et fit la campagne
 de Hollande. De retour dans cette ville peu de temps
 après, il se maria et entreprit un petit commerce de
 passementerie et de sabots. C'était un homme simple,

d'un caractère doux , mais peu communicatif. Une circonstance qu'on ne doit pas omettre , contribua à augmenter son goût pour la vie retirée. L'abbé Lefranc , l'une des victimes des journées de Septembre , avait laissé de nombreux manuscrits sur nos antiquités normandes. Un libraire de Vire parvint à s'en procurer une partie et en disposa en faveur de M. Séguin , qui en fit sa lecture habituelle et les conserva comme un trésor. On prétend que c'est à cette communication que l'on dut, en 1810, son *Essai sur l'histoire de l'industrie du Bocage* , et , plus tard, en 1816 et en 1822 , l'*Histoire militaire* et l'*Histoire archéologique des Bocains*. Quelques personnes de son pays ont pensé qu'il n'avait été , dans cette occasion , que l'éditeur des écrits de l'abbé Lefranc. C'est peut-être aller trop loin. Il a sans doute souvent puisé à cette source , qu'il s'est bien gardé d'indiquer ; mais on trouve dans ces publications , ainsi que dans son *Histoire du Pays-d'Auge* (dont le fond est tiré d'un manuscrit de l'abbé Noël Deshayes , qui porte la date de 1750) , plusieurs choses qui lui appartiennent en propre. Par exemple , l'idée de faire des Bocains une nation à part , ayant sa langue , son gouvernement , ses lois , son église , est probablement de lui. Il faut encore lui concéder la mise en œuvre des matériaux que le hasard fit tomber dans ses mains ; il est vrai que cette partie de son travail n'annonce pas un grand discernement. Il présente sans ordre et admet sans

critique les faits les plus contestables et les assertions les plus hasardées. Le doute est aussi étranger que la discussion à cet antiquaire improvisé qui copie toujours et ne raisonne jamais. Ces compilations ne sont pas, au reste, totalement dénuées d'intérêt, quoiqu'elles embrassent une foule d'objets qui n'ont avec le Bocage qu'un rapport souvent fort éloigné et quelquefois purement imaginaire. Ses *Comtes-Rois Bocains* sont des personnages aussi fantastiques que sa légende de la fée d'Argouges; mais on rencontre de temps à autre dans ce pêle-mêle des détails assez curieux sur les mœurs et les monuments de ces peuples au Moyen-Age. La diction de l'auteur, quel qu'il soit, n'est pas même toujours dépourvue d'élégance, ainsi qu'on en pourra juger par ce passage tiré du 1^{er} chapitre de l'Histoire Archéologique :

« La connaissance des antiquités a des charmes secrets pour tous les hommes; on aime à connaître ce qui s'est passé dans les siècles qui nous ont précédé; le récit des actions de ses ancêtres enchante et attendrit; la vue d'une ruine antique imprime dans l'imagination un caractère de grandeur que n'eut peut-être jamais l'objet qu'on admire; les mœurs anciennes rappellent la vie patriarcale; le vieux langage paraît si énergique dans sa touchante simplicité qu'on n'en voudrait rien perdre; une inscription à demi effacée, une vieille chanson, un fragment de colonne, un vase mutilé, une médaille rongée par la rouille, paraissent plus précieux que les plus beaux ouvrages modernes, par cela seul qu'ils sont antiques. En promenant ses regards sur un vaste horizon, on aime à se repré-

senter ce qu'était ce pays il y a deux mille ans ; combien de révolutions ont changé la face de ces contrées ! Ces campagnes si fertiles étaient alors couvertes de ronces , ces vergers si fructueux étaient stériles et déserts , et le lieu où est située cette ville si florissante n'était qu'un rocher aride , ces villages si vivants , ces maisons si riantes n'étaient alors que de pauvres huttes , ces habits si élégants ont succédé à des casaques de peaux de mouton : telles sont les réflexions que l'étude de l'antiquité rappelle à la mémoire. »

Mort à Vire , le 23 janvier 1847.

SELLE (Jean-François), Franciscain , né à Caen , le 8 février 1631 ; mort à Rouen , le 7 décembre 1699 ; auteur ascétique et prédicateur.

SIGNARD (Enguerrand), Dominicain , né à Condé-sur-Noireau , mort à Paris en 1485 ; confesseur de Charles-le-Téméraire , duc de Bourgogne , qui le fit évêque d'Auxerre en 1476.

SOHIER (Hector), architecte, né à Caen dans le xv^e siècle. Jacques de Cahaignes l'a placé au nombre des hommes illustres de cette ville pour la part qu'il prit, en 1521 , à l'achèvement de l'église Saint-Pierre. C'est à lui qu'on doit les voûtes du chœur et des ailes , et surtout cet admirable abside que le dessin et la peinture ont tant de fois reproduits.

SOLEMNIS (Titus SENNIUS), premier prêtre de Diane, de Mars et de Mercure , au commencement du III^e siècle. Il était originaire de la cité des Viducasses , à laquelle les savants ont donné tour à tour les noms

de *Vedeocæ*, d'*Arægenus*, d'*Augustodurum*, et dont le village de Vieux marque aujourd'hui l'emplacement. La considération qui l'environnait le fit députer par ces peuples à l'assemblée des trois provinces de la Gaule. Il s'acquitta de sa mission avec une sagesse qui détermina ces provinces à lui faire ériger, en 238, une statue dans sa ville natale, renversée de fond en comble bientôt après par les Saxons. Les ruines même de la cité des Viducasses avaient disparu, et son ancienne existence était devenue problématique lorsque, treize siècles après sa destruction, le hasard fit découvrir la base de la statue de Titus-Sennius Sollenis. C'est un cippe d'un mètre et demi de haut sur 66 centimètres de large, devenu célèbre sous le nom de *Marbre de Vieux* ou de *Marbre de Torigny*, parce qu'il a été longtemps conservé dans le château de cette dernière ville, où un membre de la famille de Matignon l'avait fait transporter. Les inscriptions dont il est chargé font l'éloge du pontife et rappellent les circonstances de l'hommage rendu à sa mémoire; mais elles sont pour la plupart oblitérées, et il est heureux que les savants aient songé à conserver ce qu'il était possible d'en lire, lorsqu'à l'exemple de Spon, ils se sont successivement livrés à l'examen de ce précieux reste de nos antiquités. Le marbre de Vieux appartient aujourd'hui à M. Clément, ancien secrétaire-général du département de la Manche, qui le destine, dit-on, à la Bibliothèque ou au Musée de Saint-Lo.

SONNET (Thomas), sieur de Courval, docteur en médecine, né à Vire, fils de Jean Sonnet, sieur de la Pinsonnière, avocat distingué, et de Magdeleine Le Chevalier d'Aigneaux. La Bibliothèque de Caen possède un exemplaire de l'édition de sa *Satyre Ménippée*, donnée à Paris en 1608 ; il est orné d'un portrait sur lequel on lit qu'il était âgé à cette époque de 31 ans. La date de sa naissance peut donc être fixée en 1577. On trouve en tête de la première édition de ses *Satyres* (Paris, 1620), un autre portrait avec cette inscription qui complète sa biographie :

Vire fut mon berceau, ma nourrice et mon-lait,
Caen l'unique séjour de mon adolescence,
Paris de ma jeunesse ; et maintenant la France
A mon nom, mes écrits, mon corps et ce portrait.

En publiant cette *Satyre Ménippée sur les poignantes traverses et incommoditez du mariage*, il eut soin d'avertir le lecteur qu'il avait déjà composé, 1^o quatre *Satyres* contre les *Usuriers*, les *Chicaneurs*, les *Charlatans* et *Pseudo-Médecins Paracelsistes*, la *Vanité*, *superfluité et inconstance des habits* ; 2^o *Les Amours de Francine* ; 3^o des *Meslanges poétiques*, comme Sonnets, Stances, Odes, Discours, Elégies, Epigrammes, Anagrammes, Epithalames, Chants Royaux, Cartels et Mascarades ; 4^o *Seize Epitaphes ou Tombeaux*.

Ses Satires, écrites dans le goût de celles de Racine, ne manquent ni de précision ni de vigueur,

et sont aussi licencieuses, ce qui ne l'empêcha pas d'en dédier la seconde édition (1622) à la reine Marie de Médicis. On s'autorisait de l'exemple des anciens pour se permettre et pour tolérer cette liberté d'expressions et d'images que réprouve la morale. La hardiesse, en ce genre, fut poussée si loin, que Boileau crut devoir mettre au nombre de ses préceptes le respect qu'on doit au lecteur.

SORÊTH (Jean), né à Caen ou dans les environs vers 1420; auteur ascétique et général des Carmes; homme éminent par sa piété et par son savoir. Il refusa le cardinalat pour se livrer tout entier à la réforme des maisons de son ordre. Les moines d'Angers se défirent de ce censeur incommodé en lui servant des mûres empoisonnées le 25 juillet 1471.

T.

TELLIER (Michel Le), né à Viessoix, le 16 décembre 1643 ; Jésuite et confesseur de Louis XIV, après le Père de la Chaise, en 1709. Sombre, persévérant et fanatique, il abusa de l'empire qu'il exerçait sur son pénitent et sur les affaires pour persécuter sans pitié quiconque n'adhérait pas pleinement aux doctrines de la *Constitution Unigenitus*, qu'on peut regarder comme son ouvrage. C'était un crime d'Etat que de ne point partager ses opinions sur ces matières. Jamais on ne fit un plus scandaleux abus des lettres de cachet. Les prisons regorgeaient de dissidents qui demandaient en vain des juges. On portait la lâcheté jusqu'à remettre au confesseur des copies de leurs interrogatoires. Tout pliait sous sa domination. Madame de Maintenon, elle-même, n'osa soutenir contre lui le cardinal de Noailles, qu'il avait la prétention de faire déposer dans un Concile national. Ses obsessions et ses conseils violents remplirent d'amertume les derniers jours du Roi. Ce même Louis XIV, qui avait autrefois bravé le Pape dans sa capitale, s'humiliait devant un prêtre Bas-Normand agissant au nom de Rome. La mort de ce prince mit

un terme aux persécutions. On sait comment elle fut accueillie par le peuple , qui confondait dans ses ressentiments le monarque et le confesseur. Un des premiers actes du Régent fut d'exiler Le Tellier à Amiens, et ensuite à La Flèche , où il mourut le 2 septembre 1719. Cet homme , dont l'intolérance et la cruauté ont été justement flétries par l'histoire , ne manqua pas de panégyristes au temps de sa puissance. Il existe au bas d'un de ses portraits une inscription où l'on exalte ses vertus et sa piété.

Il était de l'Académie française. On a de lui une édition de Quinte-Curce , à l'usage du Dauphin , la *Défense* des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine , du Japon et des Indes , et quelques autres écrits. Il est remarquable que cette Défense , réfutée par Antoine Arnauld , fut censurée à Rome par un décret de l'Inquisition. Le Père Le Tellier n'avait pas oublié cette réfutation quand il fit passer la charue sur les ruines de Port-Royal.

THIREL (l'abbé Louis), de Lisieux ; auteur de *La Muse sans artifice* , recueil de poésies latines et françaises imprimé en 1658.

THOMINE - DESMAZURES (Pierre-Jacques-Henri) , né à Caen , le 16 novembre 1763 ; avocat , professeur de procédure civile et doyen de l'Ecole de Droit de cette ville. Son dévouement à la dynastie rappelée au trône en 1814 fut récompensé , l'année suivante , par l'emploi de conseiller de préfecture. Il le résigna en

1816, et fut nommé président du Tribunal de première instance de Caen. Après la Révolution de Juillet, qui ne remit pas en question l'inamovibilité des fonctions de l'enseignement et de l'ordre judiciaire, il refusa de prêter le serment prescrit par la loi du 31 août 1830, et fut déclaré démissionnaire.

M. Thomine a publié en 1807, sous le titre de *Traité de la Procédure civile, ou Explication méthodique et raisonnée du Code de Procédure*, les leçons qu'il avait dictées à ses élèves dans le cours de cette année (Caen, 1 vol. in-8°). Il profita depuis des loisirs qu'il s'était faits pour terminer ses *Commentaires sur la Procédure civile*, imprimés dans la même ville en 1852 (2 vol. in-4°). Dans son *Traité*, il s'était à peu près borné à exposer l'économie et les dispositions du Code qui venait d'être promulgué. Dans ses *Commentaires*, il avait à tenir compte de l'expérience d'un quart de siècle, de la jurisprudence des arrêts et des opinions des auteurs. *Major rerum nascitur ordo*. La matière était vaste; il l'a embrassée et traitée en jurisculte habile et consciencieux. Son livre, utile aux praticiens, est recherché même à l'étranger, et notamment en Belgique, où l'on a spéculé sur sa réputation pour en publier des contrefaçons. Il a été traduit en italien.

Mort à Mouen, le 11 mars 1847.

THOURET (Jacques-Guillaume), fils d'un notaire de Pont-l'Évêque, où il naquit le 30 avril 1746. Reçu

avocat , à l'Université de Caen , il revint dans sa ville natale , où il plaida sa première cause à l'âge de dix-neuf ans. Quelque circonscrit que fût ce théâtre , il y resta longtemps , moins occupé d'affaires que des sévères études de la jurisprudence. Ce ne fut qu'en 1772 qu'il alla s'asseoir au barreau de Rouen ; il y occupa bientôt une place distinguée. Nommé , en 1787 , procureur-syndic de l'Assemblée provinciale de la généralité de cette ville , Thouret siégeait deux ans après aux Etats-Généraux réunis à Versailles. Il prit une part active aux travaux du Comité d'institution , et fut appelé quatre fois à la présidence de cette illustre Assemblée. On sait qu'il provoqua la vente des biens du clergé , et , plus tard , la suppression des ordres religieux et des droits et privilèges ecclésiastiques. Ce fut lui qui fit adopter , sur la proposition de Sieyès , et contre l'opinion de Mirabeau , la loi qui divisa la France en 83 départements , subdivisés eux-mêmes en districts , cantons et municipalités. Dès son entrée au Comité d'institution , il fit prolonger les vacances des Parlements , qui disparurent devant la nouvelle organisation judiciaire qu'il eut le crédit de faire décréter plus tard. La France n'oubliera pas qu'elle lui fut redevable de l'établissement du jury en matière criminelle. Ses rapports sur la législation administrative et judiciaire sont remarquables par une grande netteté d'idées. Dialecticien plutôt qu'orateur , il portait la conviction dans les esprits que Mirabeau ébran-

lait par son éloquence tribunicienne. Il se servit de l'influence qu'il exerçait sur l'Assemblée pour faire décider que les bulles et brefs de Rome ne seraient publiés dans le royaume qu'avec l'approbation du Corps Législatif et la sanction du Roi ; et qu'enfin un Code civil uniforme serait substitué à cette bizarre législation de *Droit écrit* et de *Droit coutumier* qui régissait en France l'administration de la justice.

La Constitution de 1791 fut en grande partie son ouvrage. On lui a reproché, avec raison, d'avoir préféré le *veto suspensif* au *veto absolu*, et de s'être opposé à la division du Corps Législatif en deux chambres. Son erreur fut partagée par une foule de bons esprits qui ne croyaient pas à la possibilité de faire revenir l'Assemblée de ses préventions contre l'aristocratie. Il est plus que douteux, au reste, qu'il eût suffi à cette époque, pour sauver la monarchie, d'une pondération mieux entendue des pouvoirs. Cette Assemblée, qui se proposait et qui a exécuté de si grandes choses, n'avait pas compris que les passions populaires s'éveilleraient de toutes parts à l'appel qu'elle faisait à l'intelligence. En se constituant au nom de la *volonté nationale*, elle avait depuis longtemps dépouillé la couronne du prestige qui faisait sa force ; et elle devint plus tard impuissante pour le lui rendre, en présence des fautes du pouvoir et de la violence des partis.

Après l'acceptation de la Constitution par le Roi

(13 septembre 1791), Thouret devint juge et ensuite président du Tribunal de Cassation. Il était digne de ce haut emploi. Ce ne fut pas une raison pour qu'il le conservât longtemps. La monarchie s'écroula, et entraîna dans sa ruine la plupart des députés qui, comme lui, s'étaient flattés de la reconstituer sur des bases durables. Exaspérée par la résistance qu'elle rencontrait de toutes parts, et par la nécessité de se défendre au dedans comme au dehors, la Révolution, devenue ombrageuse et cruelle, se livra à des excès que son salut même n'a pas justifiés. Thouret s'était placé trop haut dans l'opinion publique, pour échapper aux défiances de la faction qui dominait la Convention. Il fut arrêté le 26 brumaire an II. Après une détention de plusieurs mois, le Tribunal révolutionnaire le condamna à mort, comme complice d'une prétendue conspiration dans la prison du Luxembourg; il fut exécuté le 22 avril 1794, avec Lamoignon de Malesherbes.

Il avait composé dans sa jeunesse un ouvrage sur la Coutume de Normandie. On lui dut depuis quelques écrits de circonstance, tels que l'*Avis aux bons Normands* et la *Suite à l'Avis*, qui lui valurent, comme publiciste, une réputation méritée. Il profita de sa captivité pour mettre la dernière main à l'*Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français*, ouvrage composé pour son fils. Cette excellente analyse des écrits de Dubos et de l'abbé Mably suffirait seule pour illustrer son nom, si l'influence qu'il eut sur les ré-

solutions de l'Assemblée Constituante, et sa mort violente et prématurée, n'avaient pas pour toujours légué ce nom à l'histoire.

THOURET (Michel-Augustin), médecin, frère du précédent, né à Pont-l'Évêque, le 5 septembre 1749. Il étudia à Paris l'art dans lequel il s'est distingué, et fut un des premiers membres de la Société royale de Médecine, instituée par arrêt du Conseil du 29 avril 1776. Cette société le nomma, en 1785, rapporteur de la Commission chargée de diriger l'exhumation et l'enlèvement des corps entassés dans le cimetière des Innocents; opération poursuivie jour et nuit pendant plus de six mois, et dont un zèle ardent pour l'humanité et pour la science lui fit braver le dégoût et le danger. Cet honorable dévouement et les écrits qu'il publia à cette occasion appelèrent sur lui la faveur du gouvernement. Il était, en 1789, inspecteur général des hôpitaux civils et membre du Conseil de santé des hôpitaux militaires. Trois ans après, il recevait la mission d'aller éteindre en Lorraine et en Champagne la contagion qui désolait ces provinces depuis l'invasion des Prussiens. En 1795, on le nomma directeur de l'Ecole de Médecine, qui venait d'être réorganisée sous le titre d'Ecole de Santé. Chaptal, devenu ministre de l'intérieur, lui confia, en l'an ix, l'administration du Mont-de-Piété et des hospices de Paris.

Comme beaucoup d'autres hommes spéciaux, Thouret fit partie du Tribunat, introduit un moment dans

nos constitutions, et dissous pour s'être trop souvenu qu'il était un corps politique. Il y fit le rapport de la loi du 11 ventôse an XI, qui régit encore l'exercice de la médecine.

On dit qu'il s'opposa à l'institution de la Légion-d'Honneur, et qu'il garda le silence sur la proposition d'appeler le premier Consul à l'Empire. Le temps modifia ses idées. Après la suppression du Tribunat, il entra au Corps Législatif, et devint, en 1809, conseiller de l'Université impériale.

Thouret fut dès l'origine un des plus zélés propagateurs de la découverte de Jenner. On a de lui des *Recherches et doutes sur le magnétisme animal* (Paris, 1784, in-12); un *Rapport sur l'exhumation du cimetière des Saints-Innocents* (Paris, 1789, in-12); et plusieurs autres ouvrages insérés, pour la plupart, dans les *Mémoires de la Société de Médecine*.

Mort au Petit-Meudon, le 19 juin 1810.

TOUBEL (Abel), né à Caen, le 12 avril 1637; avocat au Parlement de Paris, où il est mort le 17 février 1692; auteur d'une *Introduction méthodique au Droit français et romain*, publié en 1690.

TOURNEROCHE (Jean de), né à Caen, professeur royal d'éloquence à l'Université de cette ville en 1609, et de rhétorique au Collège d'Harcourt. Il a laissé divers écrits, notamment un livre sur les *Jeux Olympiques et le Cirque des Romains*, et des Commentaires sur Perse et Juvenal.

TOURNIÈRES (Robert), peintre distingué, élève de Bon Boullongne, né en 1676, à Caen, où il est mort en 1752. Ses portraits, remarquables par la ressemblance et le coloris, eurent un grand succès, et sont encore recherchés aujourd'hui. Il avait lui-même une haute idée de son talent, et ne s'en cachait pas. Le Régent disait à cette occasion : « J'aime à voir les tableaux de Tournières; il m'épargne la peine de les louer. »

TOUSTAIN (Charles), sieur de la *Mazurie*, né à Falaise, et lieutenant-général de cette vicomté au **xvi^e** siècle. Peu de personnes connaissent aujourd'hui ses *Chants d'Amour* et ses *Chants de la Philosophie*. Il dédia, en 1556, à Gabriel Le Veneur, évêque d'Evreux, une tragédie d'*Agamemnon* imitée de Sénèque. Tout y est grossier : les mœurs, les idées, le langage. Clytemnestre et sa fille Electre s'y traitent comme des harangères. La prophétesse Cassandre y parle en vers de seize syllabes, plus barbares que tout le reste. Il ne faut pas oublier que cette pièce appartient à l'enfance de l'art. L'*Agamemnon* parut quatre ans après la *Cléopâtre* de Jodelle, et ne suivit que de deux ou trois ans la *Médée* de La Péruse. Toustain est donc, dans l'ordre des temps, le troisième poète français qui, pour employer l'expression de Ronsard, ait chanté la *grecque tragédie*.

Les amateurs d'anecdotes ne nous pardonneraient pas d'en omettre une qui fait honneur à son patrio-

tisme. Toustain se trouvait à Caen en 1562, lorsque les Protestants violèrent la sépulture de Guillaume-le-Conquérant. Il ravit un de ses os aux profanateurs, et le conserva comme une relique. M. de Bras, qui le vit et le mesura, affirme « qu'il était plus long de quatre doigts ou environ que ceux d'un bien grand homme. »

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

On le replaça dans le tombeau quand il fut rétabli.

TURPIN (François-Henri), né à Caen en 1709. Il était professeur à l'Université de cette ville, lorsqu'Helvétius le détermina à aller se fixer à Paris, pour y embrasser exclusivement la carrière des lettres. Les éloges donnés par l'abbé Sabatier à quelques-uns de ses écrits, et sa liaison avec le poète Gilbert, contribuèrent à lui faire perdre le patronage des philosophes sans servir à sa fortune. Il rechercha sans plus de fruit la faveur des hommes en place, et se vit souvent réduit à travailler pour des libraires aussi avides qu'exigeants. Ses compositions se ressentirent nécessairement de cet état de gêne. Forcé de faire vite ce qui demandait du temps et des soins, il est resté dans la foule des compilateurs médiocres, quoiqu'il y eût en lui le germe de plus d'un talent. On lui a reproché, avec raison, ses paradoxes soutenus en style déclamatoire, et le mauvais choix des documents sur lesquels il travaillait.

On peut citer parmi ses ouvrages , qui sont nombreux , I. *La France illustre , ou le Plutarque Français* ; II. *l'Histoire des anciennes républiques* ; III. *la Vie de Louis de Bourbon , prince de Condé* ; IV. *l'Histoire universelle* , tirée de celle qui avait été publiée à Londres par une société de gens de lettres ; V. *l'Histoire civile et naturelle du royaume de Siam* ; VI. *l'Histoire de Mahomet* (le prophète) ; VII. *l'Histoire de l'Alcoran* ; VIII. *l'Histoire des révolutions d'Angleterre* , continuation de celle du P. D'Orléans.

Son Histoire de Siam , supprimée par arrêt du Conseil , ne méritait pas cet honneur. Ce n'est qu'une assez froide compilation dont toute la hardiesse consiste à accueillir sans examen des faits plus ou moins hasardés. La Vie du prince de Condé et quelques articles du Plutarque Français obtinrent à juste titre plus de faveur. L'Histoire de Mahomet, qui exigeait la plume d'un penseur et d'un philosophe , est encore à faire.

Quoiqu'il fût octogénaire lorsque la Révolution éclata , il applaudit à ses innovations, et ne parut pas depuis effrayé de ses excès. Turpin dut à cette ligue politique d'être compris plus tard pour une somme de trois mille francs dans la répartition d'un secours accordé aux gens de lettres en 1795. Il avait coutume de dire que sa misère était immense comme la bonté de Dieu. Le gouvernement , qui soulage tant d'infortunés , aurait dû , selon lui , songer à établir un lieu de refuge , une sorte d'hospice pour les littérateurs

indigents. Il indiquait l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés comme fort propre à cette destination.

Mort en septembre 1799.

TURPIN (Pierre-Jean-François), né à Vire en 1775, fils d'un artisan sans fortune. Il faut ajouter son nom à la liste des hommes qui, sans le secours de l'éducation première, sont parvenus à se distinguer dans les arts et dans les sciences. L'instruction qu'il avait reçue dans sa ville natale se bornait aux simples éléments de la grammaire et du dessin, lorsqu'il s'engagea et partit pour Saint-Domingue, dont la France se repentait déjà d'avoir confié le gouvernement à Toussaint-Louverture. On sait comment ce nègre rusé parvint à garder le pouvoir et à l'exercer à son profit, après l'inutile expédition de 1794 et celle du général Hédouville. Rentré en France avec son bataillon, Turpin fut admis, comme dessinateur, dans l'état-major du général Leclerc, à Rennes. On lui accorda, en même temps, le grade de sous-lieutenant dans un corps de cavalerie; mais il n'en exerça pas l'emploi, et sollicita l'autorisation de retourner à Saint-Domingue, dont il regrettait le séjour. A son arrivée, il fut compris dans une levée de blancs que Toussaint-Louverture faisait au Cap pour presser le siège de Jacmel. Réclamé par l'ingénieur en chef du Port-au-Prince, il revint au Cap, s'attacha à M. Stevens, consul des Etats-Unis, et dessina pour lui une collection des plus belles plantes des Tropiques. Dès son

premier voyage , aidé des conseils de M. Poiteau , botaniste du gouvernement , il s'était livré à cet art dans lequel il devait un jour exceller. Ces douces occupations furent troublées par le bruit que la France préparait une nouvelle expédition pour ressaisir sa colonie , et par l'usage épouvantable que les nègres firent de la liberté qu'on leur avait si imprudemment accordée. Turpin s'enfuit dans les Mornes , à la lueur de l'incendie qui dévorait le Cap pour la seconde fois. Il rentra dans cette ville avec le général Leclerc , et dut à sa protection quelques loisirs qu'il employa à étudier la botanique et à multiplier ses dessins. Malheureusement , il ne trouva pas le même appui auprès de son successeur, le général Rochambeau. D'un autre côté , le succès de l'expédition se trouvait gravement compromis ; l'armée , décimée par la fièvre jaune , avait perdu une partie de ses chefs ; une catastrophe était imminente : Turpin s'y déroba en s'embarquant pour les Etats-Unis. Il se rencontra à Philadelphie avec le célèbre voyageur Humboldt , qui revenait de son excursion dans l'Amérique méridionale , et rentra en France avec lui à la fin de 1802.

Il se rendit à Paris , où l'attendait son ami M. Poiteau. La communauté de travaux et d'intérêts qui s'établit entre eux ne fut point interrompue par le mariage de Turpin , qui eut lieu deux ans après son retour : elle dura jusqu'en 1814. Les deux artistes enrichirent de leurs dessins un grand nombre d'ou-

vrages , et publièrent pour leur propre compte le *Traité des arbres fruitiers* , en 6 vol. in-fol., orné des descriptions et des figures de 400 espèces de fruits.

Turpin se chargea , en 1815 , des dessins du Dictionnaire d'histoire naturelle de Détéville, et profita de ce travail pour étendre ses connaissances en botanique et en physiologie. Dans l'étude spéciale qu'il fit de l'organisation des végétaux , il se rencontra , sans le savoir , avec les idées de Goëthe sur les *Métamorphoses des plantes*. Grâce à lui , la plupart de ces idées , qu'on appelait la *poésie de la botanique* , furent acquises à la science par de solides démonstrations.

Ses nombreux Mémoires sur la Physiologie végétale attirèrent l'attention de l'Académie des sciences, qui l'admit , le 16 décembre 1833 , au nombre de ses membres titulaires. Il en a publié une foule d'autres, parmi lesquels les chimistes distinguèrent celui qui traite de la cause et des effets de la fermentation alcoolique et acéteuse. Son *Esquisse d'organographie végétale* résume sa doctrine sur cet objet , auquel il revient sans cesse dans ses autres écrits. Cet ouvrage , rempli d'observations et de faits , doit être particulièrement recommandé aux jeunes gens qui se livrent à l'étude de la botanique.

Mort à Paris , le 1^{er} mai 1840.

U.

URSIN DE TALLEVENDE, célèbre théologien, né à Vire ou dans ses environs ; député de l'Université de Paris au Concile de Constance en 1414.



V.

VANGEONS (Pierre), né à Montchauvet en 1628, régent de rhétorique au Collège du Bois, sous Antoine Halley, et ensuite au Collège du Plessis-Sorbonne ; poète latin, couronné plusieurs fois aux Palinods de Rouen et de Caen.

Mort à Paris, le 11 janvier 1667.

VARIGNON (Pierre), célèbre géomètre, né à Caen en 1654. Son père, qui exerçait dans cette ville la profession d'architecte, le destina à l'Eglise. Le jeune Varignon devint prêtre sans en exercer les fonctions. Les *Eléments* d'Euclide, tombés par hasard dans ses mains, éveillèrent en lui la passion des sciences exactes. Il dévora cet ouvrage, et fut bientôt en état de suivre Descartes dans ses admirables applications de l'algèbre à la géométrie. L'abbé de Saint-Pierre, qui avait été son compagnon d'études au Collège des Jésuites de Caen, l'emmena à Paris, le logea dans sa maison, et lui fit don de la sixième partie de sa fortune, qui consistait en 1,800 livres de rentes.

« Un goût commun pour les choses de raisonnement, soit physiques, soit métaphysiques, et des dis-

putes continuelles furent le lien de leur amitié », a dit Fontenelle, qui allait fréquemment les visiter dans leur retraite du faubourg Saint-Jacques. Varignon, doué d'une santé robuste, se livrait à un travail opiniâtre qu'il prolongeait souvent jusqu'à deux heures du matin pour le reprendre à quatre. Le *Projet d'une nouvelle mécanique*, qui parut en 1687, fut le fruit de ces veilles. L'accueil que cet ouvrage reçut des géomètres ouvrit à son auteur les portes de l'Académie des sciences, et lui valut, en outre, la place de professeur de mathématiques au Collège de Mazarin. Cette chaire, qui n'avait pas encore été remplie, ne le fut jamais plus dignement. Les savants assistaient à ses leçons, et il aperçut un jour le Czar Pierre I^{er} au milieu de ses auditeurs.

Fontenelle, que nous avons déjà cité, loue son caractère franc et loyal. « Je n'ai jamais vu personne qui eût plus de conscience ; je veux dire qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, et qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. »

Indépendamment d'une foule d'écrits imprimés dans les recueils de l'Académie, il donna, en 1690, ses *Conjectures sur la pesanteur* ; « ouvrage ingénieux, » dit un de ses biographes, où il n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver à la grande loi que Newton, de l'autre côté du détroit, allait révéler au monde. »

Varignon achevait de mettre la dernière main à l'œuvre dont il avait publié le *Projet* quarante ans auparavant, lorsqu'il mourut subitement le 23 décembre 1722. La *Nouvelle mécanique ou Statique* ne parut qu'en 1725 (2 vol. in-4°). Elle aurait mis le sceau à sa réputation si, sept ans après, un de ses élèves n'y eût pas ajouté un nouveau lustre en publiant, sous le titre d'*Eléments de mathématiques*, une traduction française des leçons qu'il avait professées en langue latine au Collège de Mazarin.

VASTEL (Pierre), né à Hébertot en 1753, auteur d'un *Essai historique sur Honfleur*, d'une *Notice sur la Chapelle de Notre-Dame de Grâce*, et d'un *Nouveau système du flux et du reflux de la mer*. Entré fort jeune dans les ordres avec un de ses frères, il refusa, comme lui, de prêter le serment exigé par la Constitution civile du clergé, et parvint à se soustraire aux terribles conséquences de cette détermination sans quitter la France. On le vit tour à tour homme de loi, ouvrier, réquisitionnaire et officier de cavalerie. Il profita du séjour de son corps en Allemagne pour se réfugier en Pologne, où il retrouva et perdit bientôt son frère. De retour dans son pays, dès qu'il put y rentrer sans danger, l'abbé Vastel fonda à Honfleur une maison d'enseignement qui prospéra sous sa direction, et fut bientôt érigée en collège secondaire. Peu d'hommes ont porté plus loin le goût de l'étude; il n'était étranger à aucune science. Un

de ses biographes qui a pris communication des manuscrits trouvés dans ses papiers, affirme qu'on pourrait tirer deux excellents volumes de ses sermons ; que rien n'est plus naïf et plus ingénieux que ses fables , et que quelques pages de ses *Méditations sur l'homme* ne sont pas indignes de Bossuet pour le style et la profondeur des pensées. S'il n'y a rien à rabattre de ces éloges , on doit regretter , pour la réputation de l'abbé Vastel, qu'il se soit borné à publier les écrits dont il est fait mention au commencement de cet article. L'Essai historique sur Honfleur n'est qu'une compilation sans critique de quelques fragments d'archives qui ne présentent qu'un intérêt médiocre ; il en est de même de la Notice sur la Chapelle de Grâce, quoiqu'assurément peu de sujets fussent plus propres à exciter l'enthousiasme du prêtre et la verve de l'écrivain. Quant à son Système sur la cause des marées , qu'il attribue au mouvement continu de la terre , tout ce qu'on en peut dire , c'est qu'en apparence plus rationnel, il est, au fond, aussi chimérique que celui de Bernardin de Saint-Pierre.

Mort le 29 avril 1839 , à Notre-Dame de Grâce , dont il était le chapelain.

VAULLEGEARD (Dom Pierre) , né à Neuville , près de Vire , en 1648 , professeur de rhétorique à Tiron. Il eut pour disciple l'illustre Cochin. Le jésuite Jouvençy disait que Vaullegeard et lui étaient les deux hommes qui possédaient le mieux la langue latine.

Celui-ci anéantit en mourant à Tiron, le 10^e mai 1719, plusieurs ouvrages de sa composition, entre autres une Rhétorique qui passait pour excellente.

VAULTIER (Marie-Claude-Frédéric-Etienne) naquit à Barbéry, le 22 février 1772. Il avait fait de brillantes études au Collège du Bois, et s'occupait du choix d'un état, lorsque la Révolution, d'abord large et généreuse, prit tout-à-coup ce caractère sombre et violent qui devait bientôt couvrir la France de deuil. Le Calvados s'en émut ; la plupart des partisans éclairés de notre régénération politique s'y montraient disposés à la résistance, lorsque la défaite des Girondins amena à Caen quelques-uns de ces illustres dissidents. On connaît le résultat de l'insurrection qu'ils encouragèrent. Après l'échauffourée de Vernon, on pouvait s'attendre à de terribles représailles. Les liaisons de M. Vaultier avec les proscrits, et notamment avec Barbaroux, l'avaient compromis au point qu'il crut utile de se faire oublier en prenant du service dans la marine. Il revint à Caen sous le Directoire, et chercha une occupation utile dans l'institution privée. La carrière de l'enseignement public ne s'ouvrit pour lui que longtemps après. Il fut reçu docteur ès-lettres par Royer-Collard, le même jour que M. Guizot. La thèse qu'il soutint sur la traduction est remplie d'aperçus nouveaux et de réflexions judicieuses. Peu de temps après, il obtint successivement la chaire de rhétorique au Collège royal de Caen et celle de littérature

française à la Faculté des lettres de cette ville. On lui offrit, en 1830, une position plus élevée qu'il ne crut pas devoir accepter. Il éprouvait dès cette époque une affection nerveuse d'une nature fort grave, dont il ne devait jamais guérir.

Littérateur distingué, professeur habile et modeste, M. Vaultier joignait au goût le plus exquis un caractère essentiellement affectueux et bienveillant, qui le faisait chérir de ses élèves et de tous ceux qui avaient le bonheur de vivre dans son intimité.

Il a publié divers écrits, insérés, pour la plupart, dans les Mémoires de nos sociétés savantes.

Dans ses *Essais de traduction de poésie sacrée*, il s'est attaché à conserver, autant que possible, le *parallélisme* qu'on remarque, en général, dans les chants hébraïques, distribués en versets, et composés de deux parties liées entre elles par un rapport d'analogie ou d'opposition. Les imitations que Racine, Rousseau et Lefranc de Pompignan nous ont laissées ne tiennent aucun compte de ces mouvements de style, ou, si on l'aime mieux, de ce mécanisme d'élocution. M. Vaultier a fait plus que de les indiquer, il les a quelquefois reproduits avec succès.

Ses *Fragments d'études sur les poètes français du xvi^e siècle* roulent exclusivement sur Ronsard, devenu tout-à-coup l'objet du culte de la *nouvelle école poétique*, qui faisait réimprimer ses œuvres et les vantait comme des modèles.

L'ouvrage intitulé : *De la poésie lyrique en France*, embrasse son origine et ses développements jusqu'au xve siècle. C'est un travail remarquable, dans lequel on suit avec un intérêt soutenu les progrès de la langue et du goût qui se forme avec elle.

Le *Mémoire sur les Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin et de Jean Lehoux* n'a pas moins de mérite : c'est la même justesse d'aperçus et d'appréciations.

L'Ecole qui, dans ce siècle, a traité si cavalièrement la plupart de nos poètes classiques, était trop conséquente avec elle-même pour ne pas fouler aux pieds les règles élémentaires de la versification. M. Vaultier, qui s'était élevé contre les éloges prodigués à Ronsard, fit justice de cette nouvelle aberration dans l'*Analyse rythmique du vers Alexandrin*, dont l'idée principale est d'ailleurs empruntée à Scoppa.

Les dernières années de sa vie furent consacrées à l'étude des Chartes et de nos antiquités nationales. Ses *Recherches historiques sur l'ancien pays de Cinglais et les anciens Doyennés de Vaucelles et de Troarn* sont aussi curieuses qu'instructives. L'auteur y remonte quelquefois jusqu'au berceau de nos grandes familles normandes ; il dérobe à la nuit des temps plusieurs noms fameux dans le moyen-âge, et leur restitue la part d'illustration qui leur appartient comme guerriers, comme politiques ou comme fondateurs.

Dans sa *Notice sur la vie de M. l'abbé Delarue*, il nous montre ce savant antiquaire commençant dans

l'exil , et poursuivant , pendant soixante ans , ses explorations historiques et littéraires.

L'Histoire de la ville de Caen n'a paru qu'après sa mort. Dans les articles consacrés aux anciens établissements religieux ou civils , qui sont les plus remarquables , l'auteur s'est aidé de ses devanciers de Bras , Huet , Delarue , mais en profitant de ses propres recherches pour les rectifier ou les compléter. Quelques parties de ce livre font désirer plus de développements ; d'autres ont donné lieu à des interpolations qui lui sont étrangères.

Il a laissé en manuscrit une relation de l'insurrection fédéraliste qu'il vit naître et se développer dans le Calvados. Sa publication , si elle a lieu , donnera sur cet épisode du grand drame de la Révolution Française et sur son étrange dénouement des éclaircissements que , jusqu'ici , on a inutilement cherchés ailleurs.

Mort à Caen , le 21 janvier 1843.

VAUQUELIN (Jean) , sieur de la Fresnaie , né à Falaise en 1536 , plus connu par la réputation qu'il se fit dans les lettres que par la charge de lieutenant-général au Bailliage de Caen , que lui résigna son beau-père , Charles de Bourgueville. Ses ouvrages sont remplis d'une foule de particularités intéressantes sur sa vie et sur plusieurs membres de sa famille :

- *Les Vauquelin du Pont , Vauquelin de Ferrières , Capitaines portoient gouflanons et bannières ,*

En passant l'Océan , quand leur grand duc Normant
Alla contre l'Anglois tous ses sujets armant.

Il fit ses humanités à Paris , et s'y lia avec du Bellay
et Ronsard , qui régnait alors sur le Parnasse. Il alla
ensuite étudier la jurisprudence à Poitiers , et la né-
gligea quelquefois pour les lettres.

Nous passions dans Poitiers l'Avril de notre vie ;
Au lieu de démesler de nos droits les débats ,
Muses , pipez de vous , nous suivions vos esbats.

Ce fut dans cette ville , en 1555 , qu'il mit au jour les
vers de son apprentissage , sous le titre de *Foresteries*.
Il convient que l'accueil qu'ils reçurent du public n'é-
tait pas encourageant. De Poitiers , il se rendit à Or-
léans et ensuite à Bourges , où il se perfectionna dans
la science des lois , sous le célèbre jurisconsulte Fran-
çois Duaren. Il était avocat du Roi au Bailliage de
Caen en 1560 , lorsqu'il épousa Anne de Bourgueville.
Après avoir longtemps exercé la charge qu'il devait à
son beau-père , il posséda celle de président au Pré-
sidental de cette ville , et l'occupait encore quand il dé-
dia son *Art poétique* à Henri III , ainsi qu'il nous l'ap-
prend par ces vers qui sont les derniers du poëme :

Je vivoy cependant au rivage Olenois ,
A Caen , où l'Océan vient tous les jours deux fois ,
Là moy de Vauquelin content en ma province ,
Présidant je rendoy la justice du prince.

Les diverses Poésies du sieur de la Fresnaie-Vau-

quelin ont été imprimées à Caen, en 1605, par Charles Macé. « Ce sont ici des vieilles et des nouvelles poésies, dit l'auteur : vieilles, car la plupart sont composées il y a longtemps ; nouvelles, car on n'écrit point à cette heure comme on écrivait quand elles furent écrites. » Ce recueil se compose de l'*Art poétique François*, en trois livres ; de cinq livres de *Satyres Françaises* ; deux d'*Idillies et Pastorales*, d'*Epigrammes*, d'*Epitaphes* et de *Sonnets*. Vauquelin s'était nourri de la lecture des anciens en homme qui se proposait de marcher un jour sur leurs traces. Les emprunts qu'il a faits aux muses latines sont innombrables. Il reproduit dans son *Art poétique* toute l'Épître d'Horace aux Pisons. Cet ouvrage, qu'on ne lit plus, est curieux sous plus d'un rapport. On y trouve sur l'origine de la poésie en France une foule de détails tels que ceux-ci :

Les Sonnets amoureux des Tançons provençalles
Succédèrent depuis aux marches inégalles
Dont marche l'Elégie : alors des Troubadours
Fut la Rime trouvée en chantant leurs amours :
Et quand leurs vers rimez ils mirent en estime,
Ils sonnoient, ils chantoient, ils balloient sous leur Rime ;
Du Son se fist Sonnet, du Chant se fist Chanson,
Et du Bal la Ballade, en diverse façon.
Ces Trouvères alloient par toutes les provinces
Sonner, chanter, danser leurs rimes chez les princes.
Des Grecs et des Romains cet art renouvelé
Aux François les premiers fut ainsi révélé.

Ses Satires, composées longtemps avant celles de Rénier, sont loin d'en avoir la vive et l'énergique précision. Elles sont adressées à des hommes célèbres de son temps et aux principaux membres de sa famille. L'un de ces derniers, Guillaume Vauquelin, son oncle, seigneur de Sassy, premier avocat-général au Parlement de Rouen, fut employé, sous Henri III, à la rédaction de la Coutume de Normandie.

On trouve quelques traits gracieux dans ses *Idillies*, ouvrage de sa jeunesse ; mais l'exemple de Théocrite et de Longus ne justifie pas la hardiesse licencieuse de quelques-uns de ses tableaux.

On a encore de lui un *Traité* (en vers) *pour la Monarchie du Royaume contre la division*. Il le dédia, en 1569, à Catherine de Médicis, dont la maxime était : *Divide et impera*.

Mort à Caen en 1607.

VAUQUELIN DES YVETEAUX (Nicolas), fils aîné du précédent, et né comme lui à Falaise. Il vendit à Guillaume Vauquelin, son frère, la charge de lieutenant-général que son père lui avait résignée, et alla se fixer à Paris, où, grâce à la protection du maréchal d'Estrées et à celle de Desportes, abbé de Tirôn, il devint précepteur du duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de la belle Gabrielle. Le Roi le nomma plus tard précepteur du Dauphin, depuis Louis XIII ; mais il ne conserva pas longtemps ce dernier emploi. La Cour lui donna une pension de deux mille écus,

et le gratifia , en outre , des abbayes du Val et de la Trappe ; riches bénéfices dont le cardinal de Richelieu , mécontent de sa conduite plus que mondaine , le força de se défaire. Les dernières années de sa vie , d'ailleurs fort longue , furent marquées , dit-on , par d'étranges singularités : il s'habillait en berger , et , nouveau Céladon , soupirait des vers aux pieds d'une autre Astrée. C'était une joueuse de harpe , à laquelle Sarasin donne le nom de M^{lle} du Puy. On raconte que , délaissée par un ménétrier ambulante dont elle avait quelque temps partagé le sort , elle errait dans Paris , couverte des lambeaux de la misère , lorsque la faim et la fatigue la firent tomber évanouie à la porte d'une riche maison du faubourg Saint-Germain. Le hasard ne pouvait mieux la servir. Le propriétaire de cette maison était des Yveteaux. Accouru au premier bruit de l'accident , il sentit son cœur s'émouvoir à la vue de cette pauvre affligée , qui lui parut , dit un vicil écrivain , *tanto piu bella quanto piu lacerata*. Il lui prodigua les soins les plus tendres , l'admit chez lui et ne s'en sépara jamais. Ainsi se forma cette liaison , dont on a tant parlé que le grave Huet lui-même n'a pas cru devoir la passer sous silence , quoiqu'il n'en admette pas toutes les *gentillesse*s. Ce prélat dit que des Yveteaux , qui s'était fait une morale particulière qu'il soutenait par les charmes de son esprit , l'a renfermée dans un sonnet dont rien ne peut faire excuser la licence ; mais que , pour réparer ce scan-

dale , il en fit un autre plein de **sentiments** véritablement chrétiens.

Le premier est probablement celui qui commence par ces vers :

Avoir peu de parens , moins de train que de rente ;
Rechercher en tout temps l'honnête volupté ,
Contenter ses désirs...

Voici le second , que Huet regarde comme son chef-d'œuvre :

Esprit dès le berceau dans le ciel emporté ,
Qui dédaignes l'éclat des choses peu durables ,
Et toujours l'arrestant aux desseins honorables ,
Ne t'es jamais soumis à nulle vanité ;

Sujet à la raison tu vis en liberté :
Tant de vaines grandeurs aux autres admirables ,
Tant de plaisirs pipeurs , tant d'honneurs misérables ,
N'ont jamais pu toucher tes ans ny ta beauté.

Le plaisir de nos jours qui sans cesse varie ,
Est semblable aux couleurs d'une plaine fleurie ,
Qu'on voit après six mois en neiges se tourner.

Mais nos saintes amours sont hors de la nature ,
Le ciel et la vertu seront leur sépulture ;
Car jamais les saisons ne les pourront borner.

Son principal ouvrage, l'*Institution du Prince* , est un poëme d'environ trois cents vers , composé pour son élève César de Vendôme. On y trouve un assez

grand nombre de maximes morales et de règles de conduite exprimées avec une élégante précision :

Les esprits généreux , malgré les lois du temps ,
 Nous font voir leur automne avecque leur printemps...
 Il ne faut pas sans choix tes dons abandonner,
 Car beaucoup savent perdre et peu savent donner...
 Instruy-toi pour le monde et non pas pour l'escole...
 Je t'ayme beaucoup mieux habile que sçavant...
 Sans espouser les arts et sans les ignorer,
 C'est être assez sçavant que de les honorer...
 Garde même à ton dam , comme il faut , ta parole...
 N'ayme point à parler , mais parle nettement ,
 Et plus au sens qu'aux mots cherche ton ornement...
 Retien plus ton courroux , plus ton esprit est prompt :
 Mais il vaut mieux encor le porter sur le front ,
 Que , l'ayant au dedans , le nourrir pour mal faire ;
 Plus on a de pouvoir , moins il faut de colère...
 Je hay ces princes moux qu'on ne peut allumer :
 Il faut savoir haïr pour bien sçavoir aimer...
 Ces héros du vieux temps , ces astres de la guerre ,
 Du bruit de leur valeur n'ont point remply la terre
 Ni pour être subtils , ni pour estre rusez :
 Les travaux , les combats qu'ils se sont proposez ,
 De l'amour de la gloire , ayant l'âme saisie ,
 Leur ont acquis l'Empire et d'Afrique et d'Asie...
 Donne ton cœur à Dieu , recherche son secours ,
 Et sur lui seulement fonde l'heur de tes jours :
 Fuy , pour suivre ses loix , les fortunes prospères ,
 Et ne t'éloignes point de la foy de tes pères...
 Au langage , aux habits , j'aime à voir adjouster
 Ce qu'une longue paix nous peut faire gouter ,

Et voir combien le temps , roi des choses mortelles ,
Donne et desrobe aux arts de richesses nouvelles :
En la foy seulement je hay la nouveauté ,
Plus elle est pleine d'ans , plus elle a de beauté...
Dieu ne s'achète point par de grands sacrifices ,
Ny pour lui consacrer de pompeux édifices ;
Il aime beaucoup mieux les esprits innocens ,
Que les autels couverts de chandelle et d'encens.

On a recueilli ses autres poésies dans les *Délices des Muses Françaises* , avec celles de plusieurs auteurs contemporains. Des Yvetaux profita de sa faveur pour introduire Malherbe à la cour de Henri IV , et c'est par ses conseils que le célèbre Eudes de Mezerai renonça à la poésie pour écrire l'histoire. Pendant les troubles de la Fronde , il se retira dans sa maison de Brianval , paroisse de Varède , près de Germigny en Brie , et y mourut le 9 mars 1649 , à l'âge de 90 ans. Huet invoque le dernier sonnet que nous avons cité pour repousser le bruit qui courut alors que le vieillard ne cessa pas un instant , pendant la maladie cruelle qui l'emporta , de solliciter les accords les plus gracieux de la harpe de M^{lle} du Puy pour se distraire de ses souffrances et éloigner l'idée de sa fin prochaine.

Il eut plusieurs frères. Guillaume Vauquelin lui succéda dans la charge de lieutenant-général. Charles fut abbé commandataire de l'Abbaye de Saint-Pierre-sur-Dive. Jean-Jacques est désigné dans les Satires

de son père sous le titre de Sieur de Sacy. Hercule Vauquelin , fils de Guillaume , qui cultivait les lettres comme son aïeul et comme son oncle , fut maître des requêtes et intendant du Languedoc.

VAUQUELIN (Louis-Nicolas) , célèbre chimiste , né le 16 mai 1763 , à Saint-André-d'Hébertot , de parents cultivateurs et sans fortune. Dévoré de l'envie de s'instruire , il alla à Rouen , où il se plaça comme garçon de laboratoire chez un pharmacien nommé Mésaize. Il y puisa le goût de la science dans laquelle ses compatriotes , les frères Rouelle , avaient illustré leur nom ; mais , pour s'y livrer , il fallait se cacher de son patron , qui , n'ayant nullement la prétention d'en faire un chimiste , lacérait impitoyablement les notes que le timide adepte recueillait à la dérobée. L'exigence de ce maître égoïste fut poussée si loin que Vauquelin quitta l'officine , et partit pour Paris , avec un petit paquet sous le bras et un écu de six livres dans sa poche. En arrivant , il tomba malade et fut porté à l'Hôtel-Dieu. Rétabli au bout de deux mois , il parvint , après bien des démarches infructueuses , à se faire admettre comme élève dans la pharmacie de M. Chéradame. Les expériences du laboratoire lui devinrent bientôt familières ; il suivit des cours , et à l'aide d'un vieux dictionnaire , il apprit assez de latin pour comprendre la nomenclature chimique. Son ardeur et son aptitude furent remarquées par Fourcroy , qui se l'attacha , et finit par l'associer à ses travaux.

Dirigé par ce maître habile, dont il répéta le cours, Vauquelin devint lui-même un chimiste du premier ordre. Il n'eut point d'égal dans l'analyse. Les arts, l'économie domestique, la physiologie, la médecine légale ont profité de ses recherches et de ses découvertes, auxquelles on doit le Chrome et la Glucine. Il a publié de nombreux mémoires. Fourcroy passe pour avoir tiré parti de sa collaboration dans l'intérêt de sa propre renommée. Son patronage fut du moins utile à la fortune de Vauquelin. Membre de l'Académie des sciences et en possession de plusieurs places lucratives, telles que celles de professeur-adjoint à l'Ecole polytechnique, d'inspecteur et professeur de docimasia à l'Ecole des mines, de professeur de chimie appliquée aux arts, au Muséum d'histoire naturelle, d'essayeur de la marque d'or et d'argent à l'Hôtel des monnaies, il devint riche; ce qui ne l'empêcha pas de regretter amèrement la chaire de professeur à la Faculté de médecine, qu'il avait obtenue après la mort de Fourcroy en 1809, et qui lui fut retirée quinze ans après, sous la restauration. Rien ne put le consoler de cette disgrâce. Le ressentiment qu'il en montrait contribua, autant que le nom qu'il s'était acquis dans les sciences, à le faire porter à la députation en 1827, par les électeurs de l'arrondissement de Lissieux. Sa vie politique, qui ne fut pas longue, n'a laissé aucun souvenir.

a Vauquelin était tout chimiste, a dit Cuvier; chi-

miste chaque jour de sa vie et pendant la durée de chaque jour. » Comme professeur , il est resté bien au-dessous de Rouelle ; comme écrivain , il est à peu près au même rang. Rien n'eût manqué à la gloire de ces hommes célèbres , si au talent d'écrire , dont ils étaient dépourvus , il leur avait été donné de réunir cet esprit généralisateur qui embrasse les détails des sciences et sait les coordonner.

Le professorat et la jouissance d'une belle fortune ne firent rien perdre à ce savant de ses habitudes modestes. Il joignait à la simplicité des manières les dons du cœur qui en rehaussent le prix. La reconnaissance qu'il avait vouée à Fourcroy ne se démentit jamais. Lorsqu'il eut le malheur de le perdre , il recueillit chez lui ses deux sœurs , âgées et infirmes , et veilla sur elles avec une tendre sollicitude.

Mort dans sa commune natale , le 14 novembre 1829.

VERRIÈRES DE CAHAIGNES (Henri) , poète , né à Caen , mort en 1755. On a imprimé ses poésies à La Haye , en 1753 , à la suite de celles de Lainez , son ami. La plupart roulent sur des sujets grotesques. Il faut en excepter son *Épître chagrine sur les débordements de l'Orne* , et *Le Berger de la Mue*. On a quelquefois cité les vers suivants , qui sont dans le goût de Gentil Bernard :

Projet flatteur d'engager une belle ,
Soins concertés de lui faire sa cour ,

~

Tendres écrits, sermens d'être fidelle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec amour extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour : il n'est que dans mon cœur.

VICAIRE (Philippe), né à Caen, le 24 décembre 1689 ; docteur et doyen de théologie à l'Université de cette ville, curé de Saint-Pierre, prieur de Sept-Vents et vicaire-général du cardinal de Fleury, dont il a fait l'oraison funèbre. On a encore de lui un ouvrage en 4 volumes in-12, intitulé : *Exposition fidelle et preuves solides de la Doctrine Catholique, adressées aux Protestants*. Il était grand partisan de la bulle *Unigenitus*. Mort à Caen, le 7 avril 1775.

VIREY (Jean du), sieur du Gravier, né dans les environs de Caen, au xvi^e siècle ; commandant de la ville et du château de Cherbourg sous le maréchal de Matignon, son protecteur. L'histoire des Machabées lui a fourni le sujet de deux tragédies, si l'on peut donner ce nom à des compositions où les règles du théâtre sont méconnues au point de n'admettre pas même les divisions en actes et en scènes. Le sujet de la première de ces pièces, *La Machabée*, est le martyre des sept frères et de leur mère *Salomone* ; martyre décrit avec des détails révoltants qui occupent la plus grande partie de l'ouvrage (Rouen, 1599). L'au-

teur vengea ces victimes de la férocité d'un tyran, en donnant, un an après, *La Divine et heureuse victoire des Machabées sur le roi Antiochus*, avec la repurgation du Temple de Jérusalem.

VITAL, né à Tierceville, chapelain du comte Robert de Mortain, qui le fit chanoine de l'église collégiale de cette ville. Ses prédications et sa piété le rendirent célèbre. Il fonda en 1105 l'Abbaye de Savigny, et plus tard un nouvel ordre religieux, probablement celui de la *Sainte Trinité*, qui passa depuis dans la filiation de Clairvaux. Mort en odeur de sainteté en 1119.



Z.

ZACHARIE (le Père), fameux Capucin, né à Lisieux en 1582, mort le 10 novembre 1661, à Evreux. Il fut longtemps attaché à la mission catholique en Angleterre, et prêcha avec succès devant Louis XIII. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en latin et en français : la *Philosophie chrétienne*, la *Monarchie du Verbe incarné*, *Gyges Gallus*, *Sæculi Genius*, *Somnia Sapientis*, et la *Relation du pays de Jansénie*. Les quatre derniers, qu'il ne publia pas sous son nom, durent leur vogue aux traits satiriques qui s'y trouvent mêlés.

1-1



Verner Schran
Buchbinderei
München 8

